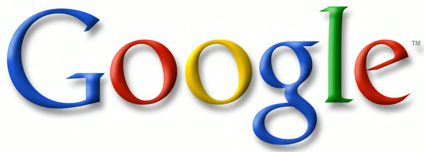






Rouen

SON HISTOIRE, SES MONUMENTS

et ses environs.

ROUEN. — IMPRIMERIE DE F. ET A. LECOINTE FRÈRES,
Rue Saint-Nicolas, 30.

ROUEN

Son Histoire, ses Monuments

ET SES ENVIRONS.

GUIDE NÉCESSAIRE AUX VOYAGEURS

Pour bien connaître cette Capitale de la Normandie,

ET LES LOCALITÉS VOISINES LES PLUS INTÉRESSANTES ;

Par Th. LICQUET.

Huitième Édition,

Revue et annotée par Ed. FRÈRE,

Ornée de Gravures et d'un Plan de Rouen.



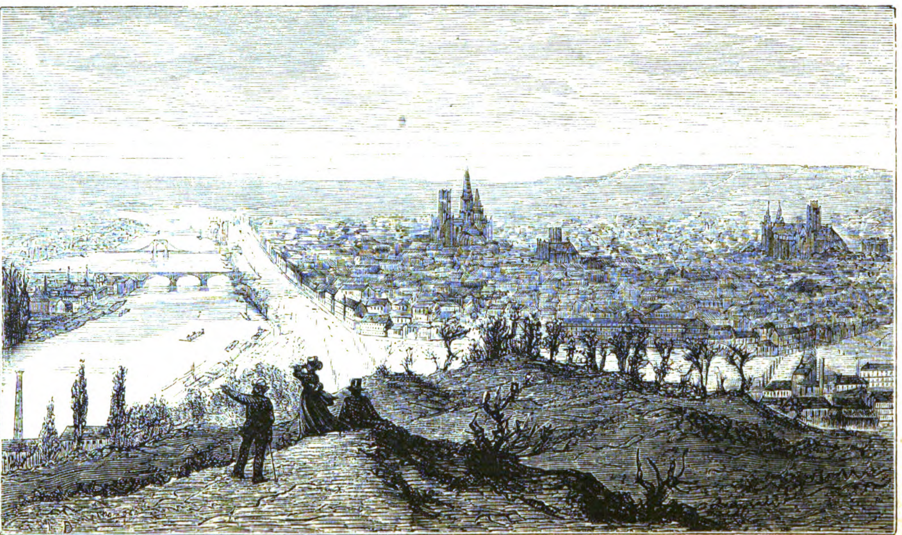
ROUEN,

A. LE BRUMENT, ÉDITEUR,

LIBRAIRE DE LA BIBLIOTHÈQUE PUBLIQUE,

11, Rue de l'Impératrice,

1872.



Typ. J. Claye.

VUE GÉNÉRALE DE ROUEN.

AVIS AU LECTEUR.

En modifiant le *Guide de Rouen* de Th. Licquet, dont sept éditions antérieures constatent le succès et le mérite, en abrégeant quelques-uns des chapitres de cet itinéraire, nous n'avons envisagé que la commodité du voyageur, qui, souvent pressé dans sa course, n'a que vingt-quatre heures à rester dans nos murs, et se sentirait effrayé d'avoir à lire plus de 400 pages pour obtenir d'utiles renseignements pendant une si courte station. A présent, donc, où plus que jamais, le temps, *cette monnaie dont la vie est faite*, est reconnu chose si précieuse, où les chemins de fer, ces voies si rapides, sont venus remplacer nos bonnes grandes routes, donner une activité nouvelle aux affaires, et accroître les jouissances du touriste, nous pensons qu'il faut, à l'impatient voyageur, l'aide d'un Cicérone indigène, concis surtout, pour visiter convenablement et promptement tout ce que l'ancienne capitale de la Normandie ren-

ferme de curieux et d'utile. Pour Rouen plus que pour bien d'autres villes, ce Cicérone est de première nécessité. Rouen, la ville du commerce et de l'industrie, la ville aux rues étroites et tortueuses, aux vieilles maisons, aux larges boulevards, aux vastes faubourgs, la ville historique aux nombreux et splendides monuments, est si singulièrement resserrée par les verdoyantes collines qui la ceignent, que ses curiosités artistiques, que ses édifices semblent ignorés et perdus, si ce n'est toutefois quelques églises, qui, pour me servir de l'expression d'un habile et spirituel critique, relèvent la tête au-dessus des maisons entassées, comme pour respirer à l'aise.

Rouen, cependant, il faut le dire, est à la veille de perdre sa physionomie de vieille cité et de se transformer en ville nouvelle, par suite des importants changements qui se sont opérés depuis quelques années dans certains quartiers. Deux larges rues ont été ouvertes : l'une, la *rue de l'Impératrice*, dans la direction du sud au nord, c'est-à-dire prenant depuis le quai de la Bourse jusqu'à la rue Ernest Le Roy et l'em-

barcadère de la rue Verte ; l'autre, la *rue de l'Hôtel-de-Ville*, située Est et Ouest, allant du pavillon central de l'Hôtel-de-Ville à la place Cauchoise. Le nom de *rue Rollon* a été donné au prolongement de la rue aux Juifs ; de *Guillaume-le-Conquérant* au prolongement de la rue Saint-Lô : — des *Basnage* au prolongement de la rue Percière ; — de *Fleurus Duvivier* à la rue destinée à dégager le côté nord de l'église Saint-Vincent ; — de *Solférino* à la place formant intersection des rues de l'Impératrice et de l'Hôtel-de-Ville (1).

Le plan de Rouen sous les yeux, nous tirons une ligne du Nord au Sud (c'est-à-dire du Pont Suspendu à la place Beauvoisine), et, divisant ainsi la ville en deux parties presque égales, Est et Ouest, nous ferons de l'exploration de ces parties deux promenades bien distinctes ; le faubourg Saint-Sever, par sa position sur l'autre rive de la Seine, par son étendue et son importance commerciale, sera l'objet d'une troisième promenade. Prenant la Cathédrale pour

(1) Ce nom de *Solférino* a été donné également au Jardin Public qui a été créé en cet endroit et qui est devenu l'une des plus agréables promenades de la ville.

centre, nous aurons soin d'énumérer ce que chaque quartier possède de remarquable, et, autant que possible, de ne rien oublier sur notre route.

L'itinéraire des promenades servira ainsi d'introduction à ce volume, auquel nous conserverons toutefois la classification méthodique adoptée par l'auteur.

Nous inspirant des dispositions premières de ce petit livre, nous y joignons aujourd'hui, comme complément indispensable, la description sommaire, il est vrai, de nombreuses localités environnantes qui, par leur attrait pittoresque ou historique, sont l'objet de fréquentes excursions.

Présenter ainsi, en peu de pages, sous les auspices de Th. Licquet, les annales de Rouen, la description de ses antiques monuments et de ses environs ; indiquer à l'étranger instruit et observateur tout ce qui est digne de fixer son attention, devenir, en un mot, son *Vade Mecum*, son *Hand-Book* indispensable, tel a été le but que nous nous sommes proposé, et que nous serions heureux d'avoir atteint.

Ed. FRÈRE.

ITINÉRAIRE

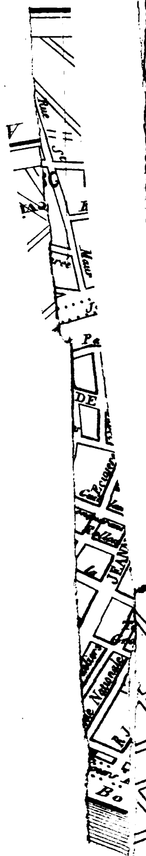
de la première promenade, à l'Est.

(Le lecteur est prié de recourir aux pages indiquées pour avoir la description des lieux signalés à son attention.)

Deuxième promenade, à l'Ouest.

Troisième promenade, faubourg Saint-Sever.





Rouen.

PRÉCIS HISTORIQUE.

CÉSAR ne parle point de Rouen dans ses Commentaires; Pomponius Mela n'en dit rien dans sa Géographie; aucun écrivain antérieur à Ptolémée n'en fait mention. Cette observation seule démóntrerait l'absurdité des nombreuses étymologies assignées au nom de *Rothomagus*, dont nous avons fait Rouen. Les moins invraisemblables sont celles qu'on a tirées de la langue primitive du pays; mais, sous ce rapport même, on ne peut que se livrer à des conjectures plus ou moins hasardées, puisqu'en faisant venir Rothomagus de deux mots celtiques, les uns ont trouvé que ce nom voulait dire *grande ville*, d'autres, *ville au bord d'un fleuve*, d'autres encore, *ville où s'acquittent les impôts*.

Ptolémée nous donne donc le point de départ pour l'histoire de Rouen. De son temps, c'est-à-

dire dans la première moitié du second siècle, Rouen portait le nom de Rothomagus; c'était la capitale du pays des Vélocasses.

Si Rouen, ville gauloise, nous est très-peu connue, Rouen, ville romaine, nous l'est davantage. Son existence n'est plus douteuse; son importance même est démontrée. Toutes les présomptions se réunissent pour faire penser que les Romains ont élevé les premières fortifications extérieures autour de la ville. Des restes de murailles, évidemment construites par ce peuple, ont été découvertes en 1789 dans les caves d'une maison, rue des Carmes, élevée sur le bord du fossé primitif. Ces constructions se prolongeaient à l'ouest, jusque sous les bâtiments de l'église Saint-Lô, et il est infiniment probable qu'elles se réunissaient, vers l'est, à d'autres débris d'architecture romaine trouvés en creusant les fondations d'une autre maison, à l'entrée de la rue de la Chaîne.

Voici la *première enceinte* de Rouen sous les Romains et tracée par eux. Au midi : la Seine, dont les eaux, à cette époque, arrivaient jusque vers la ligne occupée aujourd'hui par la rue des Bonnetiers, la place de la Calende, celle de Notre-Dame, dans sa partie méridionale, et ainsi de suite, jusqu'à l'extrémité de la rue aux Ours; au nord, le fossé qui existait sur toute la longueur

des rues Géricault et des Fossés-Louis VIII, c'est-à-dire depuis la rivière de Robec, à l'est, jusqu'à la rue de la Poterne, à l'ouest. De ce dernier point, tirez une ligne vers le sud, en passant par le Marché-Neuf (place Verdrel), la rue Massacre et la rue des Vergetiers, jusqu'à la rue aux Ours, vous aurez la limite occidentale. Celle de l'orient est naturellement tracée par le cours de Robec. La ville conserva cette enceinte jusqu'au xe siècle, époque de l'établissement de Rollon dans cette portion de la Neustrie à laquelle les Normands donnèrent leur nom.

J'ai dit que Rouen était une ville importante sous les Romains, et cette vérité est démontrée par le fait. Elle ne figure pas, il est vrai, dans la notice des dignités de l'Empire, comme siége d'un magistrat supérieur, mais on l'y trouve néanmoins comme ville de garnison; et c'était là que résidait le *præfectus militum Ursariensium*, à peu près comme nous dirions en français : le colonel du régiment des Ursariens.

Les annales ecclésiastiques déposent encore de l'importance de Rouen à cette époque. Nous voyons, en effet, dès les premiers temps du christianisme, les apôtres arriver dans les Gaules, se diriger sur Rouen, et y fixer leur séjour comme dans un lieu principal d'où la parole sacrée pou-

vait se répandre plus facilement dans le pays d'alentour.

Puisque saint Nicaise ne vint point à Rouen, il faut considérer saint Mellon comme son plus ancien évêque. L'érection ou la consécration d'une première chapelle à Rouen, sous l'invocation de la Vierge, voilà le seul fait matériel important que présente la vie de ce prélat.

Rien de bien remarquable à Rouen, sous les successeurs de saint Mellon, jusqu'à saint Victrice. Mais ici commence une ère nouvelle pour notre ville. Sa population s'accroît, sa réputation s'étend, les temples du vrai Dieu s'y multiplient, saint Victrice travaille lui-même à leur construction : « il roule des pierres de ses propres mains; il en porte sur ses épaules. »

Notre ville poursuit paisiblement sa carrière pendant près d'un siècle, jusqu'à saint Godard exclusivement. Nous touchons à une grande transition historique.

Depuis longtemps, la puissance romaine luttait dans les Gaules contre les Francs. Clovis fait la conquête des provinces situées entre la Somme, la Seine et l'Aisne; la monarchie commence, et voici Rouen ville française.

A saint Godard, qui mourut en 529, succéda Flavius, dans la même année. On rapporte à son

pontificat, et on attribue à ses démarches la première fondation, par Clotaire Ier, vers 540, de l'abbaye de Saint-Pierre, aujourd'hui Saint-Ouen.

Après Flavius, vient Prétextat, dont le nom seul rappelle celui de deux femmes trop célèbres, Frédégonde et Brunehaut. Cette dernière avait été envoyée en exil à Rouen par Chilpéric, roi de Soissons. Mérovée, fils de Chilpéric, aimait Brunehaut et en était aimé. Il vient à Rouen, épouse sa maîtresse; Prétextat bénit leur union. Chilpéric arrive; les deux amants se réfugient dans l'église de Saint-Martin-sur-Renelle, bâtie en bois sur les murs de la ville. C'est à Grégoire de Tours que nous devons ce renseignement : il est précieux en ce qu'il pose la limite de Rouen, à cette époque, du côté du nord-ouest.

Frédégonde ne pardonna point à Prétextat; elle le fit assassiner, pendant la messe, dans la Cathédrale.

L'épiscopat de Mélance et de Hidulfe, successeurs de Prétextat, n'offre rien de remarquable. Celui de saint Romain l'est beaucoup plus, mais par la destruction des temples païens et le fameux miracle de la *Gargouille*, qui donna naissance au privilége non moins fameux qu'avait le chapitre de délivrer tous les ans un prisonnier. On pense assez généralement, néanmoins, que saint Ro-

main construisit une des églises qui se sont succédé sur l'emplacement actuel de la Cathédrale. Mais on s'est trompé quand on a dit que cet évêque avait extirpé le paganisme de Rouen et de la province. Saint Ouen, qui vint après saint Romain, trouva le peuple grossier, superstitieux, idolâtre, par suite de la négligence de quelques évêques ses prédécesseurs. Les habitants des campagnes étaient bruts, cruels et voleurs ; la morale et les sciences n'étaient cultivées que dans les classes supérieures de la société. Je trouve même dans la préface de la *Vie de saint Éloi* par saint Ouen, qu'on lisait à Rouen, au VIIe siècle, des auteurs dont il ne reste rien aujourd'hui.

Saint Ouen fonda ou enrichit beaucoup d'établissements religieux, à Rouen et dans les environs. C'est sous lui que nous apercevons, pour la première fois, dans nos murs, un monument à saint Nicaise. C'est sous lui que nous voyons s'élever les maisons célèbres de Fontenelle (depuis Saint-Wandrille), de Jumiéges et de Sainte-Austreberthe.

A saint Ouen succéda Ansbert, en 683 ; à cette époque, les arts mécaniques étaient sans doute peu avancés à Rouen, puisque le nouvel évêque, voulant élever un riche mausolée à son prédécesseur, fit venir des ouvriers de diverses provinces.

Selon le moine Aigrad, une grande famine eut lieu à Rouen, et dans les environs, sous le pontificat d'Ansbert, qui fit servir les trésors de l'église au soulagement des pauvres.

L'histoire de Rouen se perd ici dans une grande obscurité ; nos matériaux se réduisent, pour ainsi dire, à la nomenclature de nos évêques, jusqu'à l'époque où les hommes du Nord se montrent dans nos contrées. Depuis l'année 841, qu'ils parurent pour la première fois à l'embouchure de la Seine, jusqu'en 912, époque du traité de Saint-Clair-sur-Epte, Rouen et ses environs n'offrent plus qu'un théâtre de carnage, d'incendie et de ruine. Les étrangers dévorant le pays ; la campagne déserte ; la population massacrée ; les villes à moitié détruites ; partout la discorde, la haine, l'avarice, la rapacité ; tous les excès réunis : tel est le tableau de la contrée à cette époque. Enfin Rollon est créé duc de Normandie ; le fier norwégien devient le bienfaiteur du pays dont il avait été le plus terrible fléau. La population reparaît dans les campagnes ; une police active est établie ; le brigandage est réprimé ; plus de pillards sur les routes, plus de voleurs dans les villes. Rouen se relève de ses ruines ; ses monuments se réparent ; son enceinte s'agrandit, son influence politique va devenir immense.

Cette *seconde enceinte* est due à Rollon, premier duc, et à son fils Guillaume-Longue-Épée. Ils resserrèrent les eaux de la Seine dans un lit plus étroit. Plusieurs églises, telles que Saint-Martin-de-la-Roquette, Saint-Clément, Saint-Étienne et Saint-Éloi, qui jusque-là s'étaient trouvées dans de petites îles, furent réunies à la terre ferme. Cette portion de terrain, conquise sur le fleuve, reçut le nom de *Terres-Neuves*. Les limites de la ville restèrent les mêmes au nord, à l'est et à l'ouest.

Sous les premiers ducs suivants, la ville s'étendit à l'occident jusqu'au Vieux-Marché. La porte Cauchoise fut construite vers le commencement du XIe siècle, c'est-à-dire sous Richard II.

La *quatrième enceinte* s'effectua sous les derniers ducs. La ville s'étendit au nord jusqu'à la hauteur de la rue Pincedos (ou de Montbret); à l'orient jusqu'à la rue de la Chèvre. Ces deux rues occupent l'emplacement des fossés creusés à cette époque.

Très-peu de temps après, Philippe-Auguste qui venait d'enlever Rouen et toute la Normandie à Jean-sans-Terre, fit bâtir le Vieux-Château, qui se trouva compris dans l'intérieur de la ville, au milieu du XIIIe siècle, sous saint Louis, à qui nous devons la *cinquième enceinte*. Rouen s'agran-

dit alors de la majeure partie du terrain occupé aujourd'hui par les paroisses de Saint-Patrice, de Saint-Nicaise, de Saint-Vivien et de Saint-Maclou. Les portes Martainville, Saint Hilaire et Bouvreuil furent construites.

Un *sixième accroissement* eut lieu vers le milieu du XIVe siècle. Le couvent des Jacobins, sur l'emplacement duquel la Préfecture a été bâtie, fut enfermé dans l'intérieur de la ville, aussi bien que l'église de Saint-Pierre-le-Portier, ce qui obligea de reculer la porte Cauchoise. A l'orient, la ville s'agrandit du quartier de la Maréquerie.

D'épaisses murailles, des fossés profonds, des châteaux redoutables, beaucoup de tourelles, de bastions et de casemates, des portes fortifiées, faisaient de Rouen, avant la révolution, une place de guerre des plus importantes. Parmi tous les siéges qu'elle eut à soutenir, à différentes époques, et sans parler des assauts que lui livrèrent les Normands, il faut remarquer le siége de 949, par Othon, empereur d'Allemagne, Louis IV, roi de France, et Arnould, comte de Flandres; celui de 1204, par Philippe-Auguste; celui de 1418, par Henri V, roi d'Angleterre; celui de 1449, à la suite duquel Charles VII reprit la ville aux Anglais; enfin celui de 1591, par Henri IV. Dans tous ces siéges, et plusieurs autres moins

considérables que je n'ai pas mentionnés, les habitants de Rouen firent toujours preuve d'une grande valeur, et quelquefois d'une résignation sans exemple.

Toutes les fortifications de la ville ont disparu depuis la révolution, moins toutefois une tour fort élevée faisant partie du château bâti par Philippe-Auguste, et aujourd'hui préservée de la destruction, grâce à une souscription nationale ouverte par toute la France, pour perpétuer le souvenir de la captivité de Jeanne d'Arc dans l'enceinte de ce château. L'antique physionomie de Rouen ne se trouve plus qu'à l'intérieur, dans ses monuments religieux, et dans quelques maisons que la faux du temps ou la main des hommes paraissent avoir oubliées.

Avant 1790, on comptait à Rouen trente-sept églises paroissiales, et à peu près autant de communautés religieuses des deux sexes. Nous n'avons plus, aujourd'hui, que douze églises paroissiales et trois succursales, auxquelles il faut ajouter une église destinée aux protestants, et une synagogue aux juifs.

Rouen est situé sur un terrain en pente douce et sur la rive droite de la Seine, qui le borne au midi; le faubourg Saint-Sever, qui, à lui seul, par sa population et son importance commer-

ciale, pourrait former une deuxième ville, s'étend sur la rive gauche. La position géographique de Rouen est au 49° 26' 27" de latitude nord, et 1° 14' 16" de longitude, au méridien de Paris. Le soleil se lève et se couche plus tard, pour Rouen que pour Paris, d'environ cinq minutes. La largeur de la ville, sans les faubourgs, est d'un kilomètre trois cents mètres, de l'extrémité sud de la rue Grand-Pont à l'extrémité nord de la rue Beauvoisine. Sa longueur est d'environ deux kilomètres cinq cents mètres, d'une extrémité à l'autre des places Cauchoise et Saint-Hilaire. Le tour de la ville, y compris le port, n'excède pas cinq kilomètres, c'est-à-dire une lieue et un quart.

Rouen, par son commeree intérieur et extérieur, est l'une des villes les plus considérables de l'Empire ; les nombreux établissements industriels qu'elle renferme lui ont fait donner le surnom de *Manchester* de la France (1). Rouen est le siége d'un archevêché, dont l'église métropolitaine a pour suffragants les évêchés de Bayeux, d'Évreux, de Séez et de Coutances. C'est le chef-

---

(1) Les principales fonderies, filatures, fabriques d'indiennes et blanchisseries, sont situées dans le faubourg Saint-Sever, dans les vallées de Saint-Hilaire, de Darnétal (petite ville à

lieu du département de la Seine-Inférieure, de la deuxième division militaire et de la troisième conservation forestière.

Il y a, en outre, à Rouen, une cour impériale, un tribunal de première instance, six tribunaux de paix; une chambre et un tribunal de commerce; un conseil de prud'hommes pour la conciliation des différents qui s'élèvent, soit entre des fabricants et des ouvriers, soit entre des chefs d'ateliers et des compagnons ou apprentis; une direction et une recette générale des contributions; une direction de l'enregistrement et des domaines; une direction des douanes et des contributions indirectes; une succursale de la banque de France, une caisse d'épargnes; quatre grands hospices, dont deux destinés au traitement des aliénés; deux prisons principales; trois salles de spectacles; trente-sept fontaines; cinq musées et une bibliothèque publique; un jardin botanique; quatre casernes; de vastes abattoirs; deux établissements pour l'éclairage par le gaz;

---

4 kilomètres de Rouen), et dans les vallées de Bapeaume, de Déville, de Maromme, du Houlme, de Malaunay, etc.

Parmi toutes les étoffes qui sortent de nos fabriques, il faut distinguer la *Rouennerie* : c'est le nom général que l'on donne à ces toiles de coton rayées ou à carreaux qui servent à l'habillement des femmes.

plusieurs Sociétés savantes, industrielles et religieuses, un grand et un petit séminaires, plusieurs couvents, un lycée, une école normale d'instituteurs primaires, des cours publics de chimie, de physique, de botanique, d'histoire naturelle, de dessin, de mécanique, d'histoire, de littérature, etc. quatre salles d'asile, trois crèches pour l'enfance, un grand nombre de pensionnats particuliers et d'écoles d'instruction primaire pour les enfants des deux sexes.

Enfin il existe en cette ville trente-trois barrières, trois halles, huit marchés, vingt-une places, à peu près dix-sept mille maisons, et plus de cinq cents rues, traversées journellement, et dans toutes les directions, par une population de cent un mille individus.

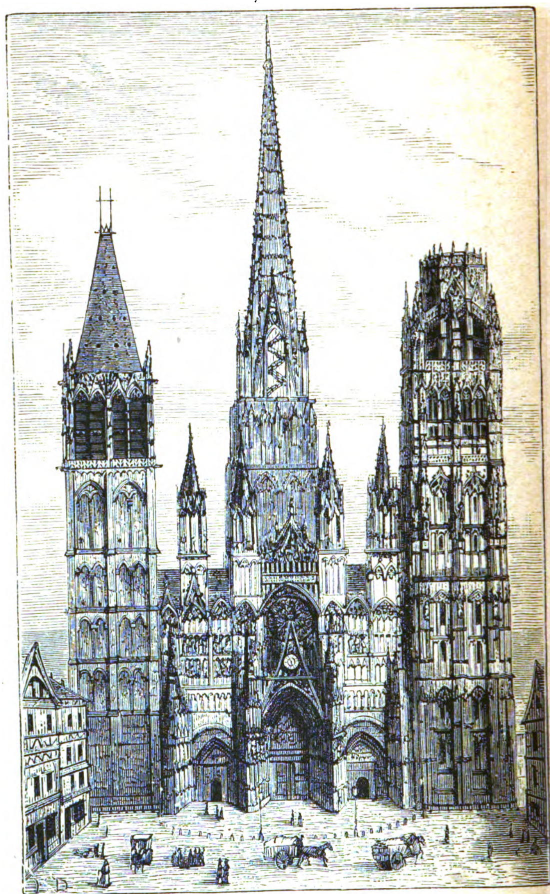


MONUMENTS RELIGIEUX.

ÉGLISES PAROISSIALES.

Cathédrale.

Tous les historiens sont d'accord pour attribuer à saint Mellon l'érection, ou du moins la consécration de la première chapelle chrétienne de Rouen. Ils se réunissent encore pour placer cette chapelle sur une portion du terrain occupé aujourd'hui par l'église cathédrale. Désigner l'emplacement lui-même serait impossible sans doute; mais il faut nécessairement l'aller chercher dans la partie la plus septentrionale de l'édifice. La tour de Saint-Romain, dont la base est probablement le reste de l'une des églises qui se sont succédé en cet endroit, et qui présente assurément la partie la plus ancienne de tout l'édifice, fournirait seule la preuve de ce que j'avance. On n'en doutera plus si l'on réfléchit que les eaux de la Seine, au temps de saint Mellon (260-311), et sept siècles encore après, arrivaient jusqu'à la place connue aujourd'hui sous le nom de *la Calende,* c'est-à-dire pres-



Typ. J. Claye.

CATHÉDRALE.

que au pied de la Cathédrale actuelle, dans sa partie méridionale.

Pillée en 841, la Cathédrale, selon toute apparence, ne fut point détruite alors; ou bien, il faudrait supposer, ce qu'il n'est guère possible de croire, qu'elle aurait été réédifiée dans l'intervalle jusqu'en 912, époque du baptême de Rollon dans cette église. Exposés à des ravages continuels de la part des pirates, les habitants fuyaient dans toutes les directions et ne pensaient point à bâtir des temples, et, puisque Rollon reçut le baptême dans la Cathédrale, en 912, puisqu'il fit à cette église de magnifiques présents aussitôt après la cérémonie, c'est que l'édifice avait été dépouillé et non point renversé.

Vers la fin du xe siècle, Richard Ier fit agrandir la Cathédrale.

L'archevêque Robert, son fils, continua les travaux.

En 1055, Guillaume-le-Bâtard place Maurille sur le siége archiépiscopal de Rouen. Maurille achève la Cathédrale, élève la pyramide en pierre qui portait son nom, et fait la dédicace du temple, en 1063, en présence de Guillaume, et des évêques de Bayeux, d'Avranches, de Lisieux, d'Évreux, de Séez et de Coutances.

En 1200, l'église métropolitaine est détruite

par le feu. Jean-sans-Terre, duc de Normandie et roi d'Angleterre, assigne des fonds pour la reconstruction de l'édifice.

C'est donc de cette époque que date la Cathédrale actuelle.

Je n'ai pas besoin d'ajouter que cet immense édifice, tel que nous le voyons aujourd'hui, est l'ouvrage de plusieurs siècles, à partir du XIII[e] jusqu'au XVI[e] inclusivement, en exceptant toujours la base de la tour de Saint-Romain, qui offre des traces d'une antiquité plus reculée.

La longueur de la cathédrale, en dedans, depuis le grand portail jusqu'à l'extrémité de la chapelle de la Vierge, est de 136 mètres (à peu près quatre cent cinquante pieds anglais); cette chapelle a 29 mèt. 30 c.; le chœur 36 m. 70 c., la nef 70 m. La largeur totale de l'édifice, d'un mur à l'autre, est de 32 m. 30 c. savoir : la nef, 9 m.; épaisseur de chaque pilier, 2 m. 60 c.; chaque collatéral, 4 m. 66 c.; chapelles, 4 m. 40 c. La hauteur de la nef est de 28 m.; celle des collatéraux, de 14 m. La croisée, ou transept, a 54 m. 65 c. de longueur, sur 8 m. 65 c. de largeur. Au centre est la lanterne, élevée de 53 m. 33 c. sous clé de voûte, et soutenue par quatre gros piliers portant chacun 12 m. 66 c. de circonférence, et formés de trente-et-une colonnes groupées en

faisceaux. Au-dessus des arcades de la nef et du chœur règne une galerie fort étroite. L'édifice reçoit le jour par cent trente fenêtres. Il a été reblanchi, en 1778, par des ouvriers italiens.

Parmi tous les vitraux de la Cathédrale, il en est plusieurs qui méritent particulièrement de fixer l'attention. J'indiquerai ici leur place, d'après l'ouvrage de E.-H. Langlois, sur la *Peinture sur verre*, et celui de A.-P.-M. Gilbert, sur la Cathédrale.

Aile gauche, en montant, en face de la quatrième arcade de la nef : panneaux supérieurs occupés par plusieurs sujets relatifs à la vie de saint Jean-Baptiste, de saint Nicolas, etc. On y remarque des corroyeurs ou mégissiers, et, près d'une espèee de galerie soutenue par des arcades, un tailleur de pierre et un sculpteur façonnant le chapiteau d'une colonne. Un peu plus haut, on voit une église soutenue par des arcs-boutants, à la construction de laquelle travaillent des maçons. Près de là est une femme à genoux, élevant de ses deux mains un tableau chargé du plan d'une verrière ou fenêtre gothique.

Même aile, en montant, en face de la quatrième arcade de la nef : fenêtre occupée par des sujets relatifs à la vie de saint Sever.

Aile gauche du chœur, en face de la quatrième

arcade : fenêtre entièrement occupée par la vie de saint Julien l'Hospitalier.

Même aile, entre la chapelle latérale semi-circulaire et la chapelle de la Vierge : deux fenêtres représentant la vie de Joseph, fils de Jacob. On y lit encore, quoique difficilement, le nom du peintre verrier. Il est inscrit sur un phylactère de la manière suivante :

CLEMENS VITREARIUS CARNOTENSIS M...

De l'autre côté du chœur, entre la chapelle de la Vierge et la chapelle latérale semi-circulaire : deux fenêtres, l'une représentant la Passion, l'autre offrant la vie d'un saint. Il est presque toujours peint nu de la tête à la ceinture, et à cheval.

Chapelle semi-circulaire du croisillon méridional, dans l'amortissement d'une fenêtre : le martyre de saint Laurent.

Tous ces vitraux sont de la fin du XIII[e] siècle. Le plus curieux est celui qui représente la vie de saint Julien l'Hospitalier.

La Cathédrale renferme, en outre, plusieurs belles vitres du temps de la renaissance. Il faut distinguer, entre toutes, celles qui représentent la vie de saint Romain, dans la chapelle de cet évêque, et celles qui décorent la chapelle de Saint-

Étienne. On voit, dans cette dernière, saint Thomas touchant la blessure de Jésus-Christ; le Christ prêchant dans le désert; le Christ apparaissant à la Madeleine; la pêche miraculeuse, etc.

L'édifice est encore éclairé par trois grandes roses; deux aux extrémités de la croisée, et une au-dessus de l'orgue. La rose du nord est plus belle que celle du midi; la rose de l'ouest l'emporte sur les deux autres. Au centre de cette dernière est placé le Père éternel, environné d'une multitude d'anges qui tiennent divers instruments de musique. Autour du grand arc ogive qui encadre la rose, sont distribuées dix figures d'anges, tenant chacune un instrument de la Passion.

L'orgue actuel de la Cathédrale, suspendu en porte à-faux au-dessous de la rose occidentale, a été construit par MM. Merklin et Schutz, facteurs à Paris. Inauguré avec grande pompe en mars 1860, il remplace un grand seize-pieds qui avait été fabriqué en 1760 par le célèbre Lefèvre, facteur d'orgues à Rouen. Le grand orgue de 1860, un des plus beaux de France, se fait remarquer par une grande supériorité de construction et de sonorité. On doit un large tribut de reconnaissance aux deux archevêques de Rouen, NN. SS. Blanquart de Bailleul et de Bonnechose, aux instances et au généreux concours desquels est dû l'établis-

sement de ce magnifique instrument, qui assure une splendeur musicale au culte liturgique exercé dans notre vaste métropole.

Le chœur est entouré de quatorze colonnes. Avant 1430, sa partie supérieure ne recevait le jour que par un petit nombre de fenêtres étroites. Depuis cette époque, elle est éclairée par les quinze grandes croisées que l'on voit aujourd'hui. En 1467, sous le cardinal d'Estouteville, le chapitre fit faire les stalles en bois, dont les consoles sont décorées de sculptures extrêmement curieuses.

Un jubé en pierre, d'un style en harmonie avec le reste de l'édifice, ornait autrefois l'entrée du chœur : il a été remplacé, en 1777, par la construction moderne que l'on voit aujourd'hui. Ce jubé, malgré sa beauté, forme une malheureuse disparate avec l'ensemble de l'église. La tribune qui règne dans la partie supérieure est surmontée d'un Christ en plomb doré, exécuté par Clodion. Dans les entre-colonnes sont deux autels en marbre ; l'un et l'autre ornés d'une statue en marbre blanc. La statue à droite est celle de la Vierge, ouvrage très-estimé de Lecomte. Cet autel a retenu le nom du *Vœu,* depuis 1637, à cause d'une procession générale qui se fit, à cette époque, pour obtenir la cessation de la peste. A

la rentrée dans l'église, la procession s'arrêta devant cet autel, où *Messieurs de l'hôtel commun* déposèrent une lampe d'argent du poids de quarante marcs. La statue à gauche est celle de sainte Cécile, patronne des musiciens. Cette sculpture est due au ciseau de Clodion, auteur du Christ. Le coffre de chaque autel est orné de jolis bas-reliefs, représentant, à droite, Jésus-Christ mis au tombeau; à gauche, la mort de sainte Cécile.

L'existence réelle d'une Bibliothèque, à la Cathédrale, remonte à l'année 1424. Les chanoines firent construire, à cet effet, sur le cellier du chapitre, le grand bâtiment que l'on voit encore aujourd'hui. Il est long d'environ 33 mètres, sur 8 mètres de large. On y montait par ce joli escalier gothique, construit dans la seconde moitié du xv[e] siècle par le cardinal Guillaume d'Estouteville, et placé dans l'encoignure du croisillon septentrional. Cette bibliothèque, pillée et ruinée par les calvinistes, en 1562, fut rétablie en 1632 par l'archevêque François de Harlay. Fermée en 1790 et dispersée quelque temps après, une grande partie des livres et manuscrits se retrouvent aujourd'hui dans la Bibliothèque publique de la ville et dans la bibliothèque du Chapitre, à l'archevêché.

Vingt-cinq chapelles règnent dans le pourtour de la Cathédrale. La plus spacieuse et la première à droite en entrant, est celle de Saint-Étienne, autrefois la paroisse de Saint-Étienne-la-Grande-Église, supprimée en 1791. On y a transporté, en 1865, les tombeaux de Claude Groulard, premier Président au parlement de Normandie et de Barbe Guiffard, sa seconde femme.

A l'extrémité de ce collatéral de la nef, en remontant, est la chapelle du *petit Saint-Romain*, où se trouve le tombeau de Rollon, premier duc. Le prince avait d'abord été inhumé dans le sanctuaire près du grand autel, qui se trouvait, à cette époque, vers le haut de la nef actuelle. L'autel ayant été reporté plus loin, la dépouille de Rollon fut déposée dans l'enfoncement cintré où elle repose aujourd'hui.

Au-dessus de l'arcade, sur une table de marbre noir, on lit une inscription dont nous donnons la traduction :

« Ici est placé Rollon, premier Duc, fondateur, père de la Normandie, dont il fut d'abord l'effroi, le fléau, puis le restaurateur. Baptisé par Francon, archevêque de Rouen, l'an 912, il mourut l'an 917 (1). Ses restes avaient été inhu-

(1) C'est une erreur : Rollon ne mourut qu'en 931 ou 932; il avait abdiqué en 927 en faveur de son fils Guillaume Longue-Épée.

més dans l'ancien sanctuaire, où se trouve aujourd'hui le haut de la nef. L'autel ayant été reporté ailleurs, la dépouille du prince a été déposée en ce lieu par le bienheureux Maurille, archevêque de Rouen, l'an 1063. »

Dans le collatéral opposé, précisément en regard de la chapelle que nous quittons, est celle de *Sainte-Anne.* Là sont les restes de Guillaume-Longue-Épée, fils et successeur de Rollon, assassiné dans une île de la Somme, par ordre d'Arnould, comte de Flandre. Comme celle du duc son père, sa tombe occupe une arcade enfoncée, au-dessus de laquelle a été tracée une inscription, que nous traduisons ainsi :

« Ici est placé Guillaume-Longue-Épée, fils de Rollon, Duc de Normandie, tué par trahison l'an 944. Ses restes avaient d'abord été inhumés dans l'ancien sanctuaire, où se trouve aujourd'hui le haut de la nef. L'autel ayant été reporté ailleurs, la dépouille du prince a été déposée en ce lieu par le bienheureux Maurille, l'an 1063. »

Autrefois on admirait, dans le sanctuaire de la Cathédrale, quatre illustres sépultures : celle de Richard-Cœur-de-Lion, mort en 1199; — celle de Henri-le-Jeune, son frère, mort en 1183; — celle de Guillaume, fils de Geoffroy Plantagenet, oncle des précédents, mort en 1164; — enfin celle de Jean, duc de Bedford, régent de France sous Henri V, roi d'Angleterre, mort en 1435. Au milieu du chœur on voyait celle du roi de France, Charles V, mort en 1380.

En 1562, les calvinistes mutilèrent ces tombeaux. En 1736, faisant reconstruire un nouveau maître-autel et exhausser le chœur, le chapitre de la Cathédrale, moins éclairé sans doute que le clergé actuel, les fit entièremeut disparaître, au grand regret des antiquaires.

Depuis cette époque, on croyait ces précieux monuments à jamais perdus.

Le 31 juillet 1838, des fouilles habilement dirigées par M. Deville ont amené subitement une découverte archéologique de la plus haute importance. On a trouvé, sous le pavé du sanctuaire, au côté gauche de l'autel, non loin du lieu où est placée l'inscription de Richard-Cœur-de-Lion, à deux pieds de profondeur, la statue qui décorait son tombeau et la boîte qui contient le cœur de ce duc de Normandie.

La statue, qui est en pierre de liais, est d'une très-belle conservation; elle est longue de 2 m. 17 cent. Richard-Cœur-de-Lion y est représenté étendu sur son tombeau, ayant les pieds appuyés sur un lion couché. En 1866, sous la direction de M. l'abbé Cochet, on a découvert la statue de Henri-le-Jeune, surnommé *Court-Mantel.* La matière, la dimension, le costume sont absolument les mêmes; comme son frère aîné, il est représenté couché sur son tombeau, les pieds reposant sur le dos d'un lion couché.

Les tombeaux des deux Plantagenets doivent être placés prochainement dans les entre-colonnements du sanctuaire, tout près de la place qu'ils occupaient avant 1734, place indiquée provisoirement par une plaque de marbre : Richard-Cœur-de-Lion à droite et Henri-Court-Mantel à gauche.

A défaut de monuments, on a placé en 1862, au milieu du sanctuaire, à l'endroit même où on avait déposé le cœur de Charles V, dit le Sage, une inscription qui rappelle la mémoire de ce prince. En 1867, on a mis à découvert le tombeau renfermant les restes du duc de Bedford, et après l'avoir refermé, on a placé une inscription commémorative, à gauche et tout près du grand autel, lieu de sa sépulture.

Entrons dans la chapelle de la Vierge, et admirons les trésors qu'elle renferme.

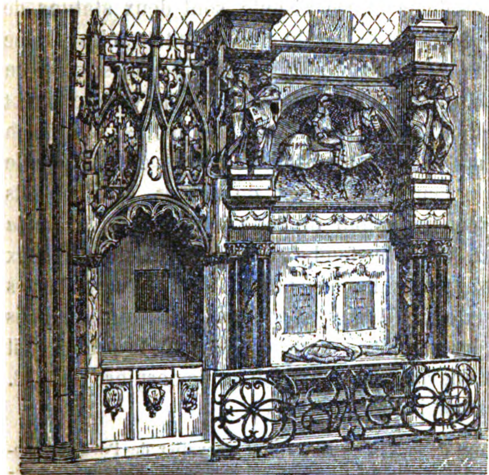
Daus la seconde travée, à gauche en entrant, est un tombeau en pierre, sans inscription, sans statue. C'est celui de Pierre de Brézé, comte de Maulevrier, grand sénéchal d'Anjou, de Poitou et de Normandie. Il fut tué à la bataille de Montlhéry, le 16 juillet 1465. Ce monument est remarquable par ses gracieuses proportions, par l'élégance et la délicatesse de son architecture. Il se compose de deux pilastres de style arabesque,

soutenant une arcade à plein cintre, qui surmonte un fronton en entrelacs; le tout travaillé à jour et décoré de toutes parts des lettres initiales P B, en caractères gothiques. La niche du tombeau a environ 1 m. 65 c. de large sur 1 m. 35 de profondeur. Sa hauteur est de 2 m. 10 c. jusqu'à la clé de la voûte; celle-ci est décorée d'un écu portant les armes du mort. Les mêmes armes ornent les trois panneaux de la base du tombeau. La hauteur du mausolée, jusqu'au dernier cordon d'en haut, est de 5 m. 65 c. Les clochetons, ou pointes des deux pilastres, s'élèvent encore de 95 c. au-dessus; ce qui porte la hauteur totale du monument à 6 m. 60 c.

Le nom de Pierre de Brézé est cité avec honneur dans nos annales, à l'époque de la conquête de la Normandie. Ce fut lui qui reçut à composition le château d'Harcourt, Gisors, le Château-Gaillard. Ce fut lui qui entra le premier à Rouen, lorsque cette ville ouvrit ses portes à Charles VII. La statue de Pierre de Brézé et celle de Jeanne du Bec-Crespin, sa femme, se voyaient autrefois sur le tombeau. On ignore à quelle époque elles ont été enlevées.

Tout à côté de ce monument est celui de Louis de Brézé, petit-fils du précédent, mort au mois de juillet 1531. La fameuse Diane de Poitiers lui

fit élever ce mausolée. Le corps du tombeau est chargé de quatre colonnes de marbre noir, dont les chapiteaux et les bases sont en albâtre. Au milieu de ces colonnes est un cercueil, sur lequel git la statue en marbre blanc du grand-sénéchal.



Le mort est étendu sur le dos; ses traits sont effrayants, on voit qu'il vient d'expirer. Le corps est entièrement nu, la main gauche placée sur la poitrine. Le cénotaphe est de marbre noir. La perfection de cette sculpture l'a fait attribuer au célèbre Jean Goujon. Derrière cette statue, on en

voyait autrefois une autre du même personnage, représenté en habit de comte, avec le collier de Saint-Michel, et une couronne sur la tête. On ne retrouve aujourd'hui que la trace des scellements qui la fixaient sur le tombeau. Aux deux extrémités de la figure gisante, sont deux statues de femme, en albâtre. Du côté de la tête, c'est Diane de Poitiers, agenouillée, les bras croisés, et en habits de veuve ; aux pieds, c'est la Vierge tenant l'enfant Jésus. Telle était, du moins, l'opinion générale dès le temps de Pommeraye (1), qui parle de tableaux, de figures, de cierges, de chapelets suspendus autour de cette image *de la Reine du Ciel*. Dans le fond, au milieu existaient deux inscriptions, l'une en prose, l'autre en vers. Toutes deux ont été enlevées pendant la révolution, mais on les a replacées successivement, la première il y a une quarantaine d'années, la dernière en 1838. Les voici toutes les deux :

Loys de Breszé, en son vivant chevalier de l'ordre, premier Chambellan du Roy, grand Seneschal, Lieutenant-général et Gouverneur pour le dict Sieur, en ses pays et duché de Normendie, Capitaine de cent Gentilz hommes de la maison du dict sieur et de cent hommes d'armes de ses ordonnances, Capitaine de Rouen et de Caen, Comte de Mauléurier, Baron de Mauny et du Bec-Crespin, Seigneur Chastellain de Nogent-le-Roy, Ennet, Bréval et Montchauvet. Après avoir vescu par le

(1) Histoire de la Cathédrale de Rouen ; 1666, in-4°.

cours de la nature en ce monde en vertu, jusques à l'âge de LXXII ans, la mort l'a faict mettre en ce tombeau pour retourner viure perpétuellement. Lequel décéda le dymence XXIIIe jour de juillet de mil Vcc trente ung 1531.

Dedens le corps que ce blanc marbre serre,
Jadis le ciel pour embellir la terre
Transmyst le choys des illustres espritz,
Lequel au corps feist tant d'honer aquerre,
Qu'en temps de paix et furieuse guerre,
Soubz quatre Roys il emporta le prix.
Le souuerain pour son partage a pris
Ceste noble ame, et la terre a repris
Le corps ja vieu; mais quand à sa gloire ample,
Pour ce qu'elle est de vertu décorée:
Aux bons Françoys est ici demourée,
Pour leur seruir de memorable exemple.

Une troisième inscription se trouve dans le fond, à l'angle supérieur du côté gauche.

Hoc Lodoice tibi posuit Brezœ sepulchrum,
Pictonis amisso mœsta Diana viro.
Indivula tibi quondam et fidissima conjux;
Ut fuit in thalamo, sic erit in tumulo. (1)

De malins esprits ont remarqué que la duhcesse de Valentinois disait vrai, et qu'elle fut *aussi* fidèle dans un cas que dans l'autre.

Au-dessus de l'entablement, est la statue

(1) « O Louis de Brezé, Diane de Poitiers, désolée de la perte de son époux, t'a élevé ce monumeut. Elle fut ta compagne inséparable, ton épouse trés-fidèle dans le lit conjugal ; elle te le sera également dans le tombeau. »

équestre, en marbre blanc, du sénéchal. Des deux côtés de l'arcade où est cette statue, se voient quatre cariatides couronnées de fleurs, et représentant, les deux à droite, la Prudence et la Gloire; les deux à gauche, la Victoire et la Foi. Sur la frise du premier ordre ou étage du mausolée, au-dessous de quelques figures portant des festons, on lit cette devise : *Tant grate chevre que mal giste*. Le couronnement est un attique formant une niche dans laquelle on voit une statue en albâtre. Elle tient une épée, et représente la Force, selon les uns, la Justice et la Prudence selon les autres.

Dans la frise au-dessus de la figure, est cette inscription : *In virtute tabernaculum ejus*. La corniche se termine par deux chèvres portant les armoiries du sénéchal. Toutes les frises sont en albâtre, tandis que les architraves et les corniches sont de marbre noir. Ce mausolée, l'une des productions les plus remarquables de l'art, sous François Ier, est attribuée par les uns à Jean Cousin, par quelques autres à un artiste non moins célèbre, à Jean Goujon.

Plus brillant peut-être, mais moins pur sous le rapport du style, le tombeau des cardinaux d'Amboise orne le côté droit de la chapelle; il est placé dans l'épaisseur de la muraille. Après sept

années d'un travail sans interruption, il fut complétement achevé en 1525, sous l'archevêque d'Amboise, deuxième du nom : nous disons l'archevêque, parce qu'à cette époque le prélat n'était par encore revêtu de la pourpre romaine. Les corps de ces deux cardinaux ne reposent point dans le mausolée; ils étaient au pied, sous une tombe de marbre noir, dans un caveau qui n'avait que la largeur nécessaire pour contenir les deux coffres de plomb, posés sur quatre barreaux de fer. La sépulture a été violée pendant la révolution, et les coffres enlevés. A la partie inférieure du monument, dans les niches séparées par des pilastres, sont de charmantes petites statues, au nombre de six, représentant la Foi, la Charité, la Prudence, la Force, la Justice et la Tempérance.

Toutes ces statues sont en marbre blanc. Sur le tombeau, de marbre noir, paraissent les deux cardinaux Georges d'Amboise, oncle et neveu. Ils sont à genoux sur des coussins; la tête est nue; les mains sont jointes. L'expression de la prière et de la piété est parfaite dans les deux personnages, surtout dans la figure de Georges d'Amboise Ier. A leurs pieds, et sur le devant du cénotaphe, on lit sur une seule ligne l'inscription suivante, qui ne concerne que le cardinal-ministre :

Pastor eram cleri, popvli pater, avrea sese
Lilia Svbdebant, qvercus (1) *et ipsa mihi.*

Mortvvs en iaceo, morte extingvvntur honores;
At virtvs, morte nescia, , morte viret.

Sur le fond du monument est un bas-relief représentant le patron des deux prélats (saint Georges) terrassant un dragon. Sur les côtés sont réparties huit autres figures, parmi lesquelles on reconnaît la sainte Vierge, plusieurs saints, et notamment saint Romain, archevêque de Rouen dans la première moitié du VIIe siècle. Une voussure décorée de sculptures aussi remarquables par le bon goût que par la richesse des ornements, soutient un attique, où l'on voit les douze apôtres, deux à deux, dans des niches élégantes séparées par des pilastres.

Les trois mausolées que je viens de décrire, réparés avec habileté par M. Ubaudi, il y a quelques années, ne se recommandent pas seulement par le luxe et l'éclat dont ils brillent et par les souvenirs qu'ils retracent, ils ont un attrait de plus, en ce qu'ils peuvent servir à l'histoire de l'art. Le premier indique le style vulgairement appelé gothique; le troisième, l'époque où le style

---

(1) C'est-à-dire que le pape Jules II était de la maison de *Rovere* (*Quercus*).

appelé gothique allait faire place aux gracieuses productions de la renaissance; le deuxième est un des plus purs spécimens de la renaissance.

Au pied du tombeau des cardinaux d'Amboise, et dans leur ancien caveau, est inhumé le cardinal Cambacérès, décédé à Rouen, le 25 octobre 1818 et Mgr Blanquart de Bailleul, archevêque de Rouen, décédé à Versailles, le 30 décembre 1868.

En face de ce même tombeau, et dans le même style que la chapelle, se trouve le monument élevé en 1857 à la mémoire du cardinal, prince de Croy, archevêque de Rouen, mort le 1er janvier 1844. Le prélat, couché sur la table qui recouvre le mausolée, est revêtu de ses habits pontificaux : à ses pieds est un ange tenant l'encensoir; au fond du tombeau sont placées les armoiries du prince de l'Église normande, ses noms et ses titres. La statue est due au ciseau de M. Fulconis.

L'autel de cette chapelle est orné d'un fort beau tableau de Philippe de Champagne, représentant l'*Adoration des Bergers*. Il fut offert en 1644, par la *confrérie de Notre-Dame* qui se réunissait dans la chapelle de la Vierge.

La cathédrale renferme encore plusieurs tableaux remarquables; il faut distinguer, entre autres, une *Annonciation*, par Letellier, de Ver-

non, neveu du célèbre Poussin : elle se trouve dans la seconde chapelle du collatéral gauche, en entrant par le grand portail. A droite et à gauche du chœur sont placées une *Samaritaine*, par Charles Tardieu, et une *Mise au Tombeau*, par Poisson.

En sortant de la chapelle de la Vierge, immédiatement à droite, est un tombeau sur lequel on n'avait fait jusqu'ici que des conjectures. On y voit, sous une arcade à plein cintre, la statue d'un évêque étendu sur le dos Dans la partie inférieure du sépulcre, sont des bas-reliefs mutilés, que l'on pourrait supposer représenter un synode. On y distingue, du moins, plusieurs personnages assis, tenant des livres à la main. Dans la partie supérieure, on remarque des anges emportant sur un drap l'âme du défunt, figurée par un corps d'enfant.

M. A. Deville, dans son ouvrage sur les *Tombeaux de la Cathédrale de Rouen*, a démontré que ce tombeau était celui de l'archevêque de Rouen Maurice, mort en 1235. Je ne dois pas laisser ignorer, quelque ridicule qu'elle puisse être, la tradition populaire qui s'attache à ce monument. Elle veut que le corps du personnage inhumé sous cette voûte soit celui d'un évêque qui, dans un moment de colère, avait tué son domestique d'un

coup de cuiller à pot. Le peuple ajoute que l'évêque, repentant, ne voulut point être enterré dans l'église, mais qu'il défendit en même temps qu'on l'enterrât dehors, et que ce fut pour obéir à cette volonté ambiguë qu'on lui creusa un tombeau dans l'épaisseur du mur.

Non loin de la chapelle de la Vierge, dans le collatéral droit, en regardant l'orient, est la sacristie. Il faut s'arrêter devant sa clôture en maçonnerie et sa porte en fer : ce sont deux ouvrages très-estimés de la fin du xv[e] siècle. Le mur de clôture est dû aux libéralités de Philippe de la Rose, grand-archidiacre ; il fut élevé de 1480 à 1482.

Sortons maintenant de la Cathédrale, et jetons un coup d'œil sur l'extérieur de cette admirable basilique. Ici les détails sont impossibles ; il faut voir le tableau en masse pour s'en faire une idée. Qui pourrait compter tant de sculptures, de chapitaux, de galeries à jour, de bas-reliefs, d'ornements, qui se multiplient sous toutes les formes ? Les explications historiques sont à peu près les seules que l'on puisse offrir au lecteur. Ajoutons qu'elles sont les plus utiles, puisque le reste est l'affaire des yeux et du goût. Toute la partie de la façade occidentale, comprise entre les deux tours, est due à la munificence du cardinal d'Amboise I[er].

Les travaux furent commencés le 12 juin 1509, et terminés en 1530. Les bas-reliefs qui décorent le dessus des portes, sous les trois entrées du parvis, ont été plus ou moins mutilés par les calvinistes, en 1562. Celui de droite est maintenant à peu près méconnaissable : celui du grand portail représente l'arbre de Jessé, c'est-à-dire la genéalogie de la Vierge; celui de gauche montre le supplice de saint Jean-Baptiste.

La tour qui termine la façade au nord, porte le nom de *Saint-Romain*. Sa base est la partie la plus ancienne de tout l'édifice; le surplus n'a été construit que successivement et à différentes époques; elle a été terminée en 1477, sous le cardinal d'Estouteville. La tour Saint-Romain renferme le mécanisme de l'horloge et le beffroi, composé de quatre cloches dont la plus grosse pèse 7,500 kilogrammes. Pour monter au haut de cette tour, voulant jouir du panorama de la ville, il faut entrer par une porte en ogive, placée tout à l'entrée du bas-côté gauche de l'église; une cloche est peinte sur la porte.

La *tour de Beurre*, qui termine la façade au sud, est nommée ainsi, parce qu'elle fut construite au moyen des aumônes offertes par les fidèles, qui obtinrent en échange la permission de manger du beurre pendant le carême : elle a

77 mètres d'élévation. La première pierre fut posée au mois de novembre 1485, par Robert de Croixmare, archevêque de Rouen. Les travaux durèrent près de vingt-deux ans, puisque l'édifice ne fut terminé qu'en 1507.

Le 29 septembre de l'an 1500, Georges d'Amboise Ier fit déposer, sur le bureau du chapitre, 4,000 liv. pour servir à la fonte d'une cloche, voulant, disait-il, qu'elle fût *la plus belle du royaume*. On fit marché avec le fondeur pour une cloche du poids de quarante-deux mille livres ou environ. Déjà les fourneaux étaient établis au pied de la tour; le moule était commencé, mais on réfléchit que la charpente de la tour n'était pas assez forte pour supporter le colosse. Le moule fut brisé; on en fit un autre qui devait donner une cloche de trente-deux mille livres, ou à peu près. L'opération eut lieu le lundi 2 août 1501, à huit heures du soir, à la suite d'une procession générale autour de l'église et de l'archevêché. La cloche avait, au bas, trente pieds de tour; sa hauteur, y compris les anses, était de dix pieds. Elle pesait 36,000 livres. On dit que le fondeur, Jean Le Machon, de Chartres, fut si satisfait d'avoir réussi dans son entreprise, que, vingt-six jours après, il mourut de joie.

La cloche de Georges d'Amboise se fêla en 1786,

au passage de Louis XVI à Rouen. On la mit en pièces en 1793, et elle fut convertie en canons.

Le portail *des Libraires*, à l'extrémité nord du transept, a pris son nom des libraires qui occupaient, dès 1480, des boutiques de chaque côté de la cour. Commencé en 1280, ce portail ne fut achevé qu'en 1478. C'était l'entrée ordinaire des hauts personnages, à l'exception du roi et des princes du sang, qui se rendaient à l'église par le grand portail d'occident. Le bas-relief qui surmonte la porte n'a jamais été complété : les deux compartiments inférieurs existent seuls : ils représentent la Résurrection générale. La cour qui est devant le portail des Libraires était autrefois un cimetière. On cessa d'y enterrer parce qu'un meurtre y fut commis, et que ce lieu ne fut point purifié. Cette entrée de l'église est décorée d'un nombre infini de bas-reliefs représentant, les uns des traits de l'histoire sainte, les autres des sujets bizarres et même grotesques. Le portail septentrional, non moins riche que les deux autres, a été complètement restauré depuis quelques années, ainsi que le portail méridional.

Vers le mois de septembre 1481, le chapitre fit commencer l'avant-portail qui règne sur la rue Saint-Romain. Il est couronné d'une claire-voie fort curieuse, qui, renversée en grande partie le

3 février 1638, par un coup de vent, vient d'être rétablie dans son entier et avec une rare perfection.

Il faut entrer dans la cour d'*Albane* (1) ou même dans la rue dite des *Quatrevents*, si l'on veut jouir de l'aspect de la Cathédrale du côté du Nord. Neuf croisées de front, surmontées de pignons terminés par des ornements divers, éclairent les chapelles du collatéral. On distingue encore, à quelques fenêtres inférieures de la tour Saint-Romain, le plein-cintre du XI[e] siècle, d'où l'on pourrait conclure que cette partie de la tour fut épargnée dans l'incendie de l'an 1200. De cette cour on accède à l'ancien cloître de la Cathédrale, qui, par son architecture, mérite l'attention particulière du touriste.

Le portail de la Calende a été construit vers la même époque que celui des Libraires, et présente à peu près la même disposition. Au-dessus de la porte, dans un arc ogive, est un grand bas-relief divisé en trois compartiments : celui d'en bas, dit A.-P.-M. Gilbert, représente *Joseph vendu par ses frères ;* au milieu, sont les *Funérailles de Jacob ;* en haut, *Jésus-Christ sur la Croix.* A droite et à

(1) Ainsi appelée du collége du même nom, fondé par Pierre de Colmieu, archevêque de Rouen et cardinal d'Albe.

gauche du portail, sont de grandes statues plus ou moins mutilées, et de petits bas-reliefs en profusion. Celui qui nous montre un homme pendu serait le grand pannetier de Pharaon, à qui le fils de Jacob avait prédit l'événement dans la prison, trois jours auparavant.

La façade de ce portail, comme celle du portail des Libraires, est accompagnée de deux tours carrées d'une belle proportion, et percées de grandes fenêtres ogives à jour.

Sur la tour de pierre qui s'élève au milieu de la croisée, s'élançait naguères, à la hauteur de cent trente-deux mètres, une élégante pyramide, monument des talents de Robert Becquet et des libéralités du cardinal d'Amboise, deuxième du nom. Elle avait été commencée au mois de juin 1542, et terminée au mois d'août 1544. Le 15 septembre 1822, cette belle pyramide a été détruite par le feu du ciel; à sept heures du matin elle n'existait plus. Deux heures après, le toit du chœur, celui de la croisée et le tiers de celui de la nef, s'étaient également écroulés.

On ne saurait donner ici trop d'éloges au zèle de M. de Vanssay, alors préfet du département: dès le 26 septembre, le gouvernement, instruit et sollicité par cet administrateur, ordonnait à M. Alavoine de se rendre à Rouen, pour remédier

aux dégâts causés par l'incendie (1). Dans les premiers jours de 1823, les toits des collatéraux étaient réparés. Le 15 mars de la même année, toute la nef était recouverte en plomb, comme la partie qui n'avait point souffert. Le toit du chœur et les deux bras de la croisée furent eux-mêmes bientôt réparés, la restauration de l'exhaussement de la lanterne furent terminés en 1829.

De cette nouvelle plate-forme s'élancera, majestueuse, la nouvelle pyramide dont on aperçoit déjà treize étages en fer, de 4 m. 50 c. chaque, formant ensemble 58 m. 50 c. Il ne reste plus, pour compléter ce gigantesque travail, qu'un étage à monter, lequel aboutira à une élégante lanterne bordée d'une balustrade à jour et surmontée d'un couronnement pyramidal au-dessus duquel s'élèvera une croix à double croisillons. La base de la flèche, percée sur ses quatre faces de grandes baies, surmontées de pignons à jour, sera accompagnée de quatre clochetons destinés

(1) M. Alavoine étant mort le 15 novembre 1834, M. Dubois fut désigné pour remplacer cet habile architecte, et achever le beau travail qu'il avait conçu. Il eut alors pour adjoint M. F. Pinchon. M. Barthelemy, architecte diocésain, à Rouen, est aujourd'hui chargé de la conservation et de la restauration de la Cathédrale.

à raccorder et à relier la tour avec la flèche, monument au sommet duquel on parviendra par un escalier intérieur en spirale (1). Le poids total de la flèche approchera de 600,000 kilog. Enfin, cette magnifique pyramide montera dans les airs à une élévatien de 148 m. 52 c., c'est-à-dire qu'elle aura 20 m, de plus que la précédente, et dépassera en hauteur les clochers de Chartres, de Strasbourg, d'Anvers, de Vienne, de Salisbury, et même la plus élevée des pyramides d'Égypte (2). Une première flèche en pierre fut renversée par la foudre; reconstruite deux fois en charpente, elle devint deux fois la proie des flammes; la rétablir en bois, c'eût été réunir des matériaux pour un troisième incendie. Exécutée en fonte de fer, et travaillée à jour, on obtiendra une homogénéité parfaite entre toutes les parties, une harmonie plus intime dans la décoration extérieure de l'édifice; et la nonvelle pyramide, par sa forme aussi bien que par sa nature, bravera plus sûrement les tempêtes de l'hiver et les orages de l'été.

Nous faisons des vœux pour que ce travail,

---

(1) Délibération du Conseil municipal de la ville de Rouen séance du 15 avril 1858.

(2) Toutes les pièces de fer sont fondues à Conches (Eure), et la dépense totale peut être évaluée à 1,000,000 fr.



Typ. J. Claye.

SAINT-OUEN.

commencé depuis bientôt cinquante ans, trouve grâce devant quelques divisions architecturales, et se complète à la grande satisfaction de tous les habitants.

Saint-Ouen.

L'abbaye de Saint-Ouen était la plus ancienne de Rouen et de la province de Normandie.

Fondée en 533, sous le règne de Clotaire Ier et sous l'épiscopat de Flavius, seizième archevêque de Rouen, en comptant saint Nicaise, cette abbaye fleurit particulièrement sous l'illustre prélat dont elle porte aujourd'hui le nom, et qui l'enrichit de son propre patrimoine.

L'an 841, le 14 mai, les Normands descendent à Rouen, ils brûlent l'abbaye le lendemain.

Devenu chrétien et possesseur paisible de la Normandie, Rollon ordonne la réparation de l'abbaye; il y fait rapporter les reliques de saint Ouen, que les moines en avaient enlevées, pour les soustraire aux profanations des Normands.

Le monastère ne tarda pas à prendre le nom de Saint-Ouen, au lieu de celui de Saint-Pierre qu'il portait auparavant.

Les ducs Richard Ier et Richard II suivirent l'exemple de Rollon, et continuèrent la restauration de l'abbaye.

Telle était la réputation de ce monastère, que l'empereur Othon, assiégeant notre ville, où régnait alors Richard Ier, surnommé *Sans-Peur*, demanda un sauf-conduit pour venir faire sa prière à Saint-Ouen.

Nicolas, fils de Richard III, et quatrième abbé sous Guillaume-le-Conquérant, fit démolir l'édifice qui avait subsisté jusqu'alors, et posa la première pierre d'une nouvelle basilique en 1046. Nicolas mourut trop tôt pour conduire son ouvrage à sa perfection : il ne fut terminé qu'en 1126, par Guillaume Balot, sixième abbé, qui en fit faire la dédicace cette même année, par Geoffroy, archevêque de Rouen, le 16 des calendes de novembre, c'est-à-dire le 17 octobre.

Rainfroid, septième abbé, fit terminer le cloître et les autres bâtiments nécessaires aux religieux, mais, en 1136, dix années seulement après l'achèvement de cette basilique, le feu détruisit en un jour l'ouvrage de quatre-vingts ans.

Grâce aux libéralités de l'impératrice Mathilde et de Henri II son fils, les religieux de Saint-Ouen parvinrent à reconstruire leur monastère; un nouvel incendie le consuma entièrement en 1248.

Enfin, le célèbre Jean ou Roussel Marcdargent, vingt-quatrième abbé, est élu en 1303. Quinze ans plus tard, en 1318, il pose la première pierre de

cette magnifique église, aujourd'hui l'objet de l'admiration générale. Pendant les vingt et une années qu'il y fit travailler, on acheva le chœur, les chapelles, les piliers qui supportent la tour, et la plus grande partie du transept. Ces constructions coûtèrent 63,036 livres 5 sous tournois, environ 2,600,000 francs de notre monnaie.

L'édifice ne fut entièrement terminé qu'au commencement du XVIe siècle; mais la tour l'était avant la fin du XVe.

« Nul édifice, dit un homme d'État qui a laissé chez nous d'honorables souvenirs (1), nul édifice, peut-être, mieux que l'église Saint-Ouen, ne frappe les yeux et n'étonne la pensée de la grandeur du seul Dieu de l'univers. L'harmonie parfaite des proportions entretient cette haute pensée dont on est d'abord saisi. L'esprit s'y nourrit des impressions profondes de la grandeur, de l'immensité, de l'éternité; et le jour mystérieux qui plonge mollement à travers les vitraux diversement coloriés, prolonge cette sorte de ravissement : il serait entier, si un seul son de l'orgue, très-doux, venait, comme une voix céleste, se perdre par intervalles entre ces voûtes. »

« Du grand portail occidental (dit Dibdin), vous

(1) M. le comte Beugnot, ancien préfet de la Seine-Inférieure.

apercevez le chœur dans tout son ensemble, dans toute sa beauté. C'est un cercle, ou plutôt un ovale entouré de hauts piliers formés de colonnes réunies en faisceaux, et dégagé de toute espèce de cloison qui pourrait en masquer la vue. Il est impossible de rien imaginer, sous ce rapport, de plus aérien, de plus séduisant; le fini et la délicatesse de ces piliers est une chose vraiment étonnante. En général, c'est l'absence de tout ornement étranger qui donne à l'intérieur du monument cet air svelte, dégagé, tenant de la féerie, qui n'appartient qu'à lui, et qui produit une sensation que je n'éprouvai jamais dans aucun autre édifice de ce caractère. »

Ces derniers sentiments, exprimés par un voyageur anglais, ne sont pas exagérés, car, en entrant dans notre église de Saint-Ouen, on ne peut s'empêcher de dire : *Hic vere est domus Dei.*

Sa longueur, dans œuvre, est de 137 m. 55 c. (environ 455 pieds anglais), qui se divisent ainsi qu'il suit : la nef, 80 mètres; le chœur, 34 mètres; le surplus, jusqu'à l'extrémité de la chapelle de la Vierge, 23 m. 55 c.; en tout, 1 m. 55 c. de plus que la Cathédrale. Sa hauteur est de 32 m. 48 c. sous clé de voûte. La largeur de l'édifice, en y comprenant les collatéraux, est de 25 m. 99 c., savoir : 11 m. 33 c pour la nef, et 7 m. 33 c. pour

chaque collatéral. Le transept porte 42 m. 22 c. de long, sur 11 m. 33 c. de large.

L'église reçoit le jour par cent vingt-cinq fenêtres sur trois rangs, sans y comprendre les trois rosaces. Le second rang de ces fenêtres éclaire une galerie circulaire intérieure qui règne au-dessus des collatéraux, où plusieurs de ces fenêtres présentent des vitraux d'une grande beauté. Il faut surtout remarquer les dais gothiques de la verrière en face la grille du chœur, dans le collatéral du midi. Saint Romain y est représenté se rendant maître de la gargouille, et faisant rentrer la Seine dans son lit. Toute la vitrerie a été remaniée sous la direction de M. Desmarest, architecte, par M. Bernard, peintre sur verre, à Rouen. Contre le premier pilier de droite, en entrant par le portail occidental, est un grand bénitier de marbre. Par un effet d'optique assez curieux, on voit, en regardant au fond de ce bénitier, la voûte de l'église dans toute son étendue.

Le chœur était autrefois séparé de la nef par un jubé magnifique, don précieux de la munificence du cardinal d'Estouteville, en 1462.

Onze chapelles, y compris celle de la Vierge, environnent le chœur de l'église. La première, à gauche en remontant vers l'extrémité orientale, contient les fonts baptismaux, et est dédiée à

saint Martial. Dans la seconde chapelle, en suivant la même direction, fut inhumé, en 1440, Alexandre de Berneval. l'un des architectes de l'église. Il est représenté à côté de son élève, sur la pierre sépulcrale qui est incrustée dans le mur de face. Voici l'inscription qu'on lit sur cette pierre :

Ci gist maistre alexandre de berneval maistre des œuvres de machonnerie du Roy, ñtre sire, du bailliage de Rouen, et de ceste eglise qui trespassa lan de grace mil cccc. xl. le v jour de janvier. priez dieu pour lame de luy.

A côté de la pierre de Berneval, aux quatre angles de laquelle on remarque les attributs des Évangélistes, se trouve une autre tombe plate gravée en creux et considérée comme devant être celle d'un autre architecte de Saint-Ouen (1).

Le père Pommeraye, dans son *Histoire de l'abbaye de Saint-Ouen,* p. 197, rapporte une histoire assez singulière sur Berneval et son élève; mais, précisément, parce qu'elle paraît être un conte, il est bon de la reproduire ici, afin de mettre les étrangers en garde contre les récits qu'on pour-

(1) Dans cette chapelle sont plusieurs autres pierres tombales couchées sur le sol.

rait leur en faire. « Les deux roses de la croisée, dit le bénédictin, furent faites l'an 1439, l'une par Alexandre de Berneval, maître maçon, et l'autre par son serviteur ou apprenti, qui fit la sienne avec tant d'industrie et de bonheur, qu'elle eût l'approbation de tout le monde, et même fut jugée plus belle que celle où son maître avait travaillé. Celui-ci, au lieu de dissimuler et de souffrir patiemment les louanges que l'on donnait à ce savant apprenti, ou plutôt d'en être bien aise et d'y prendre part, étant certain que c'est une gloire et non pas un déshonneur à un maître de former un disciple plus habile que lui, celui-ci, dis-je, se laissa tellement transporter à l'envie, et ensuite à la colère, qu'il tua l'autre, et mérita par cette action si lâche et si noire, de finir misérablement sa vie par les mains d'un bourreau. Les religieux de Saint-Ouen, touchés de compassion envers ce malheureux artisan, obtinrent son corps de la justice; et, pour reconnaissance des bons services qu'il leur avait rendus dans la construction de leur église, nonobstant sa fin tragique, ne laissèrent pas de l'inhumer dans la chapelle de Sainte-Agnès » (aujourd'hui Saint-Joseph).

Les autres chapelles, excepté celle de la Vierge qu'on décore en ce moment, n'ont rien de bien remarquable.

Les travaux en cours d'exécution dans la chapelle de la Vierge, dirigés par notre habile architecte M. Desmarest, comprennent : 1o la restauration générale de l'intérieur; 2o la restitution de la dorure primitivement appliquée à tous les détails d'ornementation; 3o la restauration des cinq grandes verrières, et 4o la restitution des deux tombeaux érigés au XIVe siècle : l'un à l'abbé Nicolas, l'autre à l'abbé Roussel, dit *Marc-d'Argent*. Ces tombeaux sont ceux des fondateurs des deux églises du XIe et du XIVe siècles, qui ont été retrouvés en 1867, lorsqu'on a entrepris la restauration de la chapelle. Les deux grandes niches ogivales qui en constituaient la forme principale avaient été masquées sous une mauvaise décoration en carton-pierre établie il y a une trentaine d'années, et sous deux grands tableaux à l'huile : l'un par Daniel Hallé, une *Multiplication des pains*; l'autre par Deshayes, une *Visitation*; 5o l'érection d'après les dessins de l'architecte d'un nouvel autel construit en pierre de liais des environs de Caen, ainsi que le grand retable auquel il est adossé. Le style architectural est celui du XIVe siècle, le même que celui de la chapelle.

Les statues et les bas-reliefs qui les décorent se rattachent à la vie de la Sainte-Vierge et sont dûs au ciseau de M. Fulconis, sculpteur de Paris.

L'ornementation a été exécutée par M. Jean, sculpteur de Rouen, et la construction a été confiée aux soins de M. Grimaux, entrepreneur en cette ville.

Les voyageurs anglais trouveront un souvenir dans cette chapelle. C'est là que fut inhumé le jeune fils de Talbot, dont voici l'épitaphe :

Cy gist noble homme, Jean Tallebot, fils du sieur de Tallebot, Mareschal de France, qui deceda es annes de Puerilite, le iv janvier mcccc xxxviii.

La chaire, qui fait l'admiration des étrangers, en a remplacé une autre, qui fut témoin d'un funeste événement. M. l'abbé Mac-Cartan, curé de Saint-Ouen, en venant de faire entendre la parole de Dieu, fut frappé mortellement, en 1851, à l'âge de cinquante-trois ans. La chaire actuelle, érigée en 1861, est une œuvre capitale, construite dans le style du xive siécle, et fait le plus grand honneur à l'architecte, M. Desmarest. Des éloges sont également dus à ses coopérateurs : M. Chevalier, pour la menuiserie, et MM. Bonnet et Jean pour la sculpture.

L'intérieur de l'église renferme plusieurs tableaux estimés, tels que : une *Multiplication des pains*, par Daniel Hallé, derrière la chaire;

une *Ouverture de la Porte sainte*, par Mauviel, de Rouen, dans la chapelle de sainte Agnès; une *Flagellation*, par Marigny, dans la chapelle dite de Saint-Jean.

Avant de quitter l'intérieur de Saint-Ouen, dont nous nous éloignons avec peine, signalons la châsse qui renferme les reliques du saint évêque de Rouen, patron de cette église, et qui est derrière le maître-autel.

La grande tour est un monument de force et de légèreté tout ensemble. Elle s'élève à 33 mètres environ au-dessus du comble. Elle est surmontée d'une couronne travaillée à jour et d'un effet enchanteur. La hauteur totale de cette tour est de 95 m. 77 c., à partir du pavé de l'église. Elle est supportée, à l'intérieur de l'édifice, par quatre piliers, composés chacun de vingt-quatre colonnes groupées. De quelque côté qu'on se promène dans les campagnes voisines, on l'aperçoit levant un front élégant et superbe.

Le portail occidental, dit le grand portail, laissé pendant des siècles dans un état d'imperfection regrettable, a été achevé, il y a peu d'années, sur les plans et sous l'habile direction de M. Grégoire, alors architecte de l'édifice. On l'a décoré dans la galerie supérieure, sur les faces latérales et les portails latéraux, de nombreuses

statues, apôtres, princes, évêques, contemporains et amis de saint Ouen, patrons principaux du diocèse et du monastère, abbés, fondateurs et reconstructeurs du monastère et de l'église. Ce portail présente, avec une grande richesse d'ornementation, et dans le style du monument, deux tours pyramidales presque aussi élevées que la tour centrale. La hauteur totale de ces tours est de 76 m. 50 c.; la largeur de la façade est de 38 m. 10.

Le portail du sud, vulgairement appelé *des Marmouzets*, a été restauré complétement et mérite l'attention des curieux, par l'étonnante variété des sculptures qui le décorent. On y remarque surtout deux pendentifs dont on ne saurait trop admirer l'exécution hardie. Au-dessus de la porte est un bas-relief divisé en trois parties, représentant les diverses circonstances de la sépulture de la Vierge, de son assomption et de son entrée dans le ciel. Ce porche est assurément l'un des spécimens les plus purs, les plus légers, les plus séduisants de l'architecture gothique.

Le portail nord est caché par le bâtiment de l'Hôtel-de-Ville, avec lequel il communique. Du même côté, on remarque le cloître de l'église, qui a été complétement reconstruit depuis peu d'années.

On a démoli, en 1816, l'ancienne maison abba-

tiale de Saint-Ouen, appelé aussi le Luxembourg et le Logis du Roi. Les amis des arts s'en sont affligés; des souvenirs historiques se liaient aussi à l'existence de cet édifice.

Dans le jardin public, autrefois celui du monastère, et qui règne au nord, à l'est et au sud de l'église, est une construction fort curieuse, en forme de tour, appelée la *Chambre aux Clercs*. C'est, à n'en pas douter, un fragment de l'une des églises qui se sont succédées en cet endroit. Elle se trouve à l'angle nord-est de la croisée septentrionale. Son architecture est celle du XIe siècle. On a remarqué, avec assez de justesse, qu'elle ressemble autant à un reste de château-fort qu'à un fragment d'édifice religieux. L'intérieur se divise en deux étages, dont le second a reçu le mécanisme de l'horloge.

Le méridien placé contre le mur, au nord du bassin, est celui qui décorait l'ancienne Bourse découverte, dont l'emplacement est aujourd'hui rendu au port. A l'extrémité inférieure de l'obélisque, on voit une femme assise, représentant le Commerce avec l'abondance qu'il apporte; elle tient de la main gauche un timon de gouvernail entouré d'un serpent, caducée d'une nouvelle espèce. La figure du Temps, armé du sablier, indique la ligne solaire. Le médaillon de Louis XV,

surmonté d'une couronne, occupe le centre du bas-relief. Enlevé en 1792, il fut restitué en 1815. Ce monument est de Paul Slodts, statuaire du siècle dernier.

Pour dégager complètement l'église, on a démoli récemment le presbytère, placé à l'entrée méridionale du jardin, et on l'a remplacé par une grille qui permet de découvrir le gracieux ensemble du monument.

Saint-Maclou.

On appelait autrefois cette église la *Fille aînée de Mgr. l'archevêque*. On y gardait les saintes huiles, et elle en distribuait à toutes les paroisses du diocèse. Ce privilége était indiqué par deux vases, portés sur deux barres de fer, de chaque côté de la croix qui couronnait le grand portail. Dans les processions générales, la croix de Saint-Maclou précédait toutes les autres et conduisait le cortége.

L'église de Saint-Maclou, bâtie dans la deuxième moitié du XV[e] siècle, d'après les plans de Pierre Robin, architecte, a 50 m. de long sur 25 m. de large, y compris les collatéraux. La hauteur, à partir du pavé de la nef jusqu'à l'extrémité du clocher, est de 82 m. 70 c., qui se décomposent

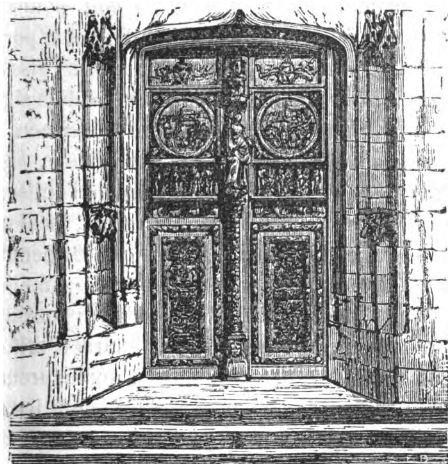
ainsi : Du dessus du dallage de l'église jusqu'au-dessus de la corniche de la plate-forme de la tour, sur laquelle est assise la nouvelle flèche, 40 m. 05. La hauteur de la nouvelle flèche du dessus de cette plate-forme, jusqu'au-dessus du fleuron qui porte la croix de fer, 38 m. 65 c.; et la hauteur de la croix jusqu'à la tête du coq, 4 mètres. Ce joli clocher, de forme pyramidale, construit, de 1867 à 1868, sous la direction de M. Barthelemy, remplace une flèche du même style qui, fortement ébranlée par un ouragan en 1706, fut démolie quelques années après.

L'intérieur de cette église mérite toute l'attention des curieux. Je signalerai particulièrement la lanterne centrale, haute de 40 mètres, et le charmant escalier sculpté à jour, qui conduit à l'orgue.

La disposition du grand portail de Saint-Maclou, offrant cinq issues, est fort ingénieuse. Deux de ces issues sont malheureusement condamnées. Le bas-relief sculpté au-dessus de la porte centrale représente le *Jugement dernier*.

Ce que les nationaux et les étrangers ne sauraient trop admirer, ce sont les sculptures attribuées au célèbre Jean Goujon, qui décorent les portes, soit qu'on s'arrête à la façade occidentale, soit qu'on examine le portail septentrional sur la

rue Martainville. Ces bas-reliefs représentent de curieuses arabesques et divers traits de l'Écriture



sainte, tels que la *Mort de la Vierge,* sur la porte de la rue Martainville, le *Baptême de Jésus-Christ,* sur le grand portail, etc.

Saint-Maclou a conservé presque toute son ancienne vitrerie, décorée, en général, de figures isolées de saints couronnés de dais, et dans le style de la renaissance. Les parties inférieures de ces peintures ont éprouvé de grandes mutilations.

Ce monument, longtemps perdu au milieu des vieilles maisons qui l'environnaient, est presque entièrement isolé. Toutefois, on doit souhaiter qu'un vaste hémicycle soit établi devant le portail occidental, afin qu'on puisse jouir tout à l'aise des heureuses dispositions que nous avons déjà signalées, et qui font de cette église un spécimen remarquable de l'architecture du xve siècle.

Presque vis-à-vis le portail nord de l'église, se trouve l'entrée de l'*aître Saint-Maclou*, local qui, pour la ville de Rouen, était ce que fut pendant tant de siècles, pour celle de Paris, le cimetière des Saints-Innocents. E.-H. Langlois a retrouvé, sur les colonnes du bâtiment qui circonscrit cet ancien cimetière, les fragments, malheureusement informes, d'une danse macabre dont il a reproduit les sujets dans son *Essai sur les danses des Morts*.

Saint-Patrice.

Cette église fut bâtie, en 1535, sur l'emplacement d'une autre assez modeste. La chapelle de la Passion, à droite en regardant le chœur, est de 1648, aussi bien que le côté de l'édifice qui règne sur la rue Saint-Patrice. Tout près de l'église, dans des bâtiments appartenant à la paroisse,

avait été fondée, en 1641, et aux dépens du curé, une communauté de prêtres qui jouissaient de plusieurs priviléges accordés par le Roi. Elle pouvait faire entrer quinze muids de vin sans payer aucun droit, prendre dans la gabelle huit boisseaux de sel par an, au prix du marchand, et donner le droit de *committimus* à tous ses ecclésiastiques, après un an de séjour.

L'église de Saint-Patrice offre des vitraux de la plus grande beauté. Ils sont du XVIe siècle, c'est-à-dire de la période la plus brillante de la peinture sur verre en France.

E.-H. Langlois, dans l'excellent ouvrage que j'ai déjà cité, donne la description de ces vitraux. Celni qui se trouve à gauche du chœur en regardant l'orient, probablement exécuté d'après les dessins du plus grand peintre français de la Renaissance, le fameux Jean Cousin, représente, divisé en deux étages, sous le voile de l'allégorie, LE TRIOMPHE DE LA LOI DE GRACE. Ce fragile tableau fut donné à l'église par la confrérie de la Passion.

Tout l'intérieur de la chapelle située à l'extrémité du côté gauche, est remarquable par la beauté de ses vitraux. La plupart portent la date de leur exécution et le nom du donateur.

Les sujets représentés sont : La *Vie de la Vierge,*

l'*Annonciation* (1538), la *Vie de saint Eustache* (1543), les *Vies de saint Louis* (1583), de *saint Faron* et de *saint Fiacre* (1540).

Toujours de ce côté nous signalerons, en entrant par le portail occidental, les trois verrières suivantes : Première fenêtre, *Job couché sur du fumier* (1570); deuxième fenêtre, la *Vie de saint Patrice.* On y voit l'apôtre de l'Irlande forçant un voleur à confesser, par de longs bêlements, tracés ainsi : MEEE! MEEE! le crime qu'il a commis en dérobant et en mangeant la brebis de son voisin. Troisième fenêtre, *Martyre de sainte Barbe* (1540).

A droite du chœur, en montant, on distingue : La *Femme adultère* (1549); le *Sacrifice d'Abraham ; Justice et Paix*, sujet mystique.

Et vers l'orient, des *grisailles* portant la date de 1624.

La chaire à prêcher de Saint-Patrice était autrefois dans l'église de Saint-Lô. Cette chaire est de la Renaissance et de bon goût (1).

Sainte-Madeleine.

De l'avenue du Mont-Riboudet, on aperçoit l'élégante église de la Madeleine. Édifiée d'après

---

(1) *Voy.* P. BAUDRY. *L'Église paroissiale de Saint-Patrice de Rouen*, 2e édit. Rouen, 1869, in-16 de 76 p.

les dessins de Le Brument, décorée par le ciseau de Jadoulle, cette moderne construction se distingue à la fois par la noblesse de son architecture et la grâce de ses ornements. Elle fut terminée et dédiée le 7 avril 1781.

La façade, qui est au sud, se compose d'un péristyle soutenu par quatre colonnes corinthiennes. Dans le fronton, au-dessus de l'entablement, est un bas-relief représentant une *Femme allaitant des enfants*, symbole de la Charité. L'image de cette vertu ne pouvait être mieux placée que sur le portail d'une église touchant à l'Hôtel-Dieu.

A l'intérieur, l'édifice se compose d'une nef et de deux collatéraux. A l'extrémité supérieure de la nef s'élève un dôme en plein-cintre, surmonté à l'extérieur par un obélisque supportant un globe.

Plusieurs tableaux de prix décorent les chapelles. On estime particulièrement ceux qu'on aperçoit au fond des deux collatéraux. Ils sont de Vincent, peintre distingué de l'école française. Celui de droite représente la *Guérison de l'Aveugle*, celui de gauche la *Guérison du Paralytique*.

Derrière le maître-autel est la chapelle des dames religieuses de l'Hôtel-Dieu.

A la suite d'une restauration en 1867, cette église s'est enrichie de quelques verrières, dues aux talents de M. Claudius Lavergne.

Les arbres de l'avenue de la Madeleine, dont la plupart commençaient à dépérir, ont été abattus en 1835, et remplacés en 1836.

Saint-Sever.

La ville de Rouen a possédé un évêque de ce nom dans le commencement du IVe siècle. Au premier abord, il serait naturel de penser que cet évêque est le patron de l'église Saint-Sever; il n'en est pas ainsi. Voici, en peu de mots, l'histoire de cette fondation.

Sous le règne de Richard Ier, troisième duc de Normandie, deux ecclésiastiques de Rouen firent un pélerinage au tombeau de Saint-Sever, évêque d'Avranches. Le corps du saint reposait aux environs du Mont-Saint-Michel, dans une église environnée de bois. Un prêtre habitait seul dans le voisinage. Les deux religieux, par un excès de dévotion dont le sentiment pouvait être louable, résolurent d'enlever les restes du saint évêque. Le prêtre devina et fit échouer leur dessin. Ils reviennent à Rouen, font supplier Richard de vouloir bien autoriser la translation, obtiennent le consentement du prince, et, malgré les larmes et la résistance des habitants, enlèvent les saintes reliques, qu'ils dirigent sur Rouen. Le cortége se

reposa dans le bourg d'Emendreville (aujourd'hui faubourg Saint-Sever). Là se renouvela le miracle qui s'était répété plusieurs fois sur la route, c'est-à-dire que la châsse qui renfermait le corps devint si pesante, qu'il fut impossible de la soulever avant d'avoir fait vœu d'édifier une chapelle en cet endroit. Telle est l'origine de l'église Saint-Sever. Jusqu'alors ce lieu s'était appelé le bourg d'*Emendreville*.

Il retint cette dénomination quatre siècles encore après ; mais il prit enfin le nom du saint en l'honneur de qui avait été bâtie l'église paroissiale. L'église actuelle, dont la première pierre fut posée le 13 avril 1857, a été achevée et bénie le 26 mai 1860. Le style de construction est emprunté aux modèles italiens du XVI[e] siècle, à la période dite Renaissance. Ce monument, destiné à remplacer une église élevée en 1538, et d'une dimension insuffisante pour les besoins d'un faubourg populeux, présente une croix latine. Sa longueur, à l'intérieur, est de 53 m. 50 c.; sa largeur aux deux transepts de 28 m. 50 c.; celle d'un mur à l'autre, dans les bas côtés, de 18 m. 90 c., et celle de la nef, entre les piliers, de 7 m. 90 c. La hauteur de la nef, sous la voûte, est de 17 m.; celle des bas côtés, de 8 m. 60. La hauteur totale du clocher, depuis le sol jusqu'au sommet du coq

qui surmonte la croix, est de 57 m. La façade principale, qui comprend l'élévation du clocher au centre, est divisée en trois étages; elle est décorée d'un certain nombre de statues. Au centre, au-dessus de la grande porte d'entrée, sous un cintre richement orné, figure le patron de l'église, saint Sever, en costume épiscopal, bénissant des groupes de pélerins qui viennent l'implorer.

Le grand orgue de l'église Saint-Sever, construit par M. Martin, de Paris, a été inauguré le 28 octobre 1862, en présence d'une nombreuse assemblée d'artistes et de fidèles. M. Vachot, architecte adjoint de la mairie de Rouen, a dirigé les travaux de cet édifice avec autant d'intelligence que d'activité. Toute l'ornementation symbolique qui décore les portails, l'intérieur et les vitraux, a été déterminée par M. l'abbé Lefebvre, qui était alors curé de la paroisse.

La châsse de Saint-Sever, qui faisait partie du trésor de la cathédrale, se voit maintenant au Musée d'Antiquités (1).

(1) Voyez : *Histoire de saint Sever et des Églises qui ont été érigées en son honneur dans la ville de Rouen*, par MM. A. Pottier et P. Baudry; Rouen, 1860, in-8.

Saint-Romain.

Bâtie vers 1680 par la famille de Bec-de-Lièvre, pour l'usage des Carmes-Déchaussés, cette église fut placée, en 1791, sous l'invocation de saint Romain, et mise au nombre des succursales de Rouen. Fermée peu de temps après, elle reprit son titre de succursale en 1802. Elle est aujourd'hui église paroissiale. Sur le portail, qui est au sud, sont écrits ces mots, en grandes majuscules d'or :

SANCTO ROMANO PATROCINANTE.

Ce portail a été nouvellement restauré ; on y remarque quatre statues qui rappellent sainte Thérèse et saint Joseph, patrons de l'ordre des Carmes, qui a bâti et occupé autrefois l'église ; saint Romain, patron de la paroisse, et saint Jacques.

Saint-Romain renferme des antiquités extrêmement curieuses. La première, sans contredit, est le tombeau en marbre du saint archevêque de ce nom. Il forme, si je puis le dire, le maître-autel dans le cœur, puisque le dessus de cet autel recouvre immédiatement le tombeau, que l'on voit d'ailleurs très-facilement. Il était d'abord dans la crypte de Saint-Godard, où saint Romain

fut inhumé. On le transporta, dans l'église où il se trouve aujourd'hui, le 20 février 1804. Les cendres de l'illustre prélat avaient été dispersés, en 1562, par les calvinistes.

Il faut admirer ensuite les vitraux provenant, les uns de Saint-Maur : ce sont les plus jolis; les autres de Saint-Étienne-des-Tonneliers, quelques autres encore de Saint-Martin-sur-Renelle. En voici l'explication :

Première chapelle, à gauche en entrant, une *Transfiguration.*

Dans la chapelle suivante, une *Sainte Famille.* Cette chapelle possède aussi une jolie petite statue en marbre, de *saint Louis,* et un bas-relief de Jadoulle, représentant *Tobie ensevelissant les morts.*

Chapelle des Fonts, la première à droite en entrant, une verrière divisée en six compartiments, dont le sujet est l'*Histoire d'Adam.* C'est dans cette chapelle qu'on voit le couvercle très-curieux des fonts baptismaux, venant de l'ancienne église de Saint-Étienne-des-Tonneliers. Les bas-reliefs qui le décorent représentent la *Passion de Jésus-Christ.* Dans l'espèce de lanterne qui surmonte le couvercle, est une *Résurrection.* Ces sculptures en bois, d'une richesse et d'une élégance remarquables, sont des premières années du XVIe siècle.

Dans le fond de la chapelle est le *Baptême de Jésus-Christ,* peint à fresque par Pêcheux.

Chapelle suivante, sous l'invocation de sainte Thérèse, on y voit *sainte Geneviève,* patronne de Paris.

Dans la chapelle Saint-Joseph, une verrière représentant *saint Étienne devant ses juges.* Vis-à-vis, dans la chapelle de la Vierge, le *Martyre de saint Etienne.*

Dans le chœur, chapelle à gauche, *Tobie ensevelissant les morts;* au-dessus, la *Résurrection de Lazare;* même fenêtre, *Job sur son fumier;* au-dessous, la *Cène.*

Autre chapelle du chœur, vis-à-vis : *Jésus-Christ dans le Temple, renversant les tables des vendeurs;* à côté, le *Mauvais Riche à table;* le *Lazare* est à la porte, en dehors.

Sous le dôme pratiqué au haut de la nef, sont peints, en cinq fresques, différents traits relatifs au patron de l'église; l'une représente *saint Romain consacré évêque;* dans une autre, *il renverse les temples païens;* plus loin est le *Miracle du Dragon ou Gargouille;* à côté est la *Procession de la fierte pour la délivrance d'un prisonnier,* cérémonie instituée par suite du miracle dont il vient d'être parlé. L'*Apothéose de saint Romain* couronne ces quatre tableaux.

Au fond du sanctuaire, derrière le maître-autel, est encore une fresque de Pêcheux, représentant l'*Agonie de Jésus-Christ*. Le tableau reçoit la lumière d'en haut, par une ouverture pratiquée exprès.

Quoique moderne, l'église de Saint-Romain mérite, comme on le voit, d'être visitée dans tous ses détails.

Saint-Godard.

Sa construction principale date du XVIe siècle. Elle comporte 37 m. 34 c. de long, sur 25 m. 32 c. de large.

Ce ne fut qu'à la suite de divers accroissements que l'église de Saint-Godard parvint à l'état où nous la voyons aujourd'hui.

Supprimée dans la seconde circonscription des églises de Rouen, l'église de Saint-Godard vit passer ses ornements et toutes ses richesses dans les paroisses de Saint-Ouen et de Saint-Patrice. Au nombre de ces richesses, il faut surtout citer ses admirables vitraux, les plus beaux de France, au rapport de Farin et de Le Vieil, dont l'opinion est devenue autorité. Rendue à l'exercice du culte en 1806, l'église de Saint-Godard rentra en possession de ses deux plus belles vitres : celle de la

chapelle de la Sainte-Vierge, à droite en regardant le chœur, et celle de la chapelle Saint-Pierre, de l'autre côté, représentant la *Vie de saint Romain.*

Cette église, depuis quelques années, s'est enrichie de peintures murales et de nombreuses verrières. Nous allons, d'après les indications du savant et regretté pasteur de cette paroisse, mentionner les sujets qu'elles représentent.

SANCTUAIRE. — PEINTURES MURALES.

Le sujet de ces peintures est le sacerdoce chrétien, prédit, exercé et transmis. Elles se composent de trois tableaux, dont le premier, du côté de l'Épître, représente le grand prêtre Melchisèdech offrant le pain et le vin, figure de l'Eucharistie; le deuxième, au fond de l'abside, est occupé par l'institution de la Cène, et dans le troisième, au côté de l'Évangile, on voit Jésus-Christ ressuscité, donnant à ses apôtres le pouvoir d'enseigner et de baptiser.

Ces peintures sont dues à M. Le Henaff, auteur des peintures de la chapelle de St-Eustache, dans l'église de ce nom, à Paris.

VITRAUX.

Celui du fond représente le triomphe de la Croix et de l'Évangile. Au bas, le serpent d'airain est

porté par Aaron ; la croix rayonne au-dessus des vases renversés des sacrifices judaïques ; la Justice et la Paix s'embrassent. Au-dessus de ce tableau, le char de l'Évangile est traîné par plusieurs saints évêques, parmi lesquels se trouvent S. Mellon et S. Godard, et il est suivi de personnages figurant les conquêtes de la Foi.

La verrière du côté de l'Évangile offre l'histoire de S. Godard, patron de la paroisse. Dans le premier tableau, le saint souscrit, sur un autel, le premier concile d'Orléans ; dans le deuxième, il sacre le jeune S. Lô, évêque de Coutances.

L'histoire de S. Laurent, diacre et martyr, et deuxième patron de la paroisse, depuis que le culte ne s'exerce plus dans l'église voisine, est raconté dans la verrière du côté de l'Épître. Ces vitraux sont l'œuvre de M. Jollivet.

VITRAUX. — CÔTÉ SUD DE L'ÉGLISE.

1° *Chapelle de la Sainte-Vierge.* Belle verrière du XVIe siècle, représentant la généalogie de la sainte Vierge, exécutée, suivant la tradition, d'après des cartons de Raphaël ou de quelque artiste de ses élèves. Elle fut donnée en 1506 par Robert Delamare et ses Enfants.

2° Épisodes de la vie de la sainte Vierge. — Cette verrière se compose de plusieurs sujets an-

ciens, dont chacun se trouvait précédemment au centre des vitres blanches du même côté; ils ont été restaurés et réunis, et quelques sujets neufs leur ont été adjoints pour compléter la fenêtre (1).

Les sujets de cette verrière sont : 1° la Conversion de S. Paul ; 2° la conversion de S. Augustin. Cette verrière commence une série de vitraux modernes.

3° Le Baptême de Clovis, auquel assiste S. Godard, avec S. Médard et S. Vaast. Le deuxième sujet, dans la partie supérieure du vitrail, est le Baptême de Rollon.

4° Conversion de Ste Marie-Madeleine et de Ste Marie-Égyptienne.

5° Prédication de Notre-Seigneur, de la barque de St Pierre, sur le lac de Génézareth, à la foule qui se tient sur rivage.

6° Histoire de S. François d'Assise.

7° Histoire de S. Vincent de Paul. Don de la

(1) Dans la chapelle de la Vierge dont l'autel a été solennellement inauguré le 17 août 1864, par S. E. le cardinal de Bonnechose, est placé le tombeau de Charles et Pierre de Bec-de-Lièvre : le premier, colonel d'un régiment sous Louis XIII, mourut en 1622 ; le deuxième, premier président en la cour des aides de Normandie, est mort en 1685. Les statues de ces personnages, en marbre blanc, reposent sur un cénotaphe en marbre noir.

Société de St-Vincent-de Paul, qui a commencé ses visites, à Rouen, sur la paroisse St-Godard.

8° Histoire de S. Charles-Borromé et de Ste Honorine.

VITRAUX. — CÔTÉ NORD DE L'ÉGLISE.

1° *Chapelle St-Pierre, ancienne chapelle de St-Romain.* — Au-dessus de l'autel, grande verrière du XVIe siècle, représentant plusieurs traits de la vie de S. Romain, archevêque de Rouen, dont le tombeau était autrefois dans la crypte de cette église.

2° Fenêtre composée de plusieurs tableaux anciens, dont chacun était placé précédemment au centre des vitres blanches de ce côté. Ce vitrail, complété par quelques panneaux neufs, représente les *Apparitions évangéliques*.

3° Ici commence une série de fenêtres modernes relatives à l'histoire de la paroisse. — La procession du *Corps saint*, qui était une procession du saint sacrement venant, dès le XIe siècle, de la Cathédrale à St-Godard. L'archevêque Eudes Rigaud prêche dans le cimetière; c'est le premier tableau. Dans le deuxième, on voit la procession partant de l'église St-Godard pour retourner solennellement à la Cathédrale.

4° Procession de la Fierte de Saint-Romain au

Château, le roi Charles VIII y étant. (Voir : *Histoire du Parlement*, par M. Floquet, t. I, p. 281 et suiv.) — Institution de l'Échiquier perpétuel au Château, le Palais de Justice n'étant pas encore construit.

5° Meurtre de S. Prétextat, archevêque de Rouen. Le premier tableau le représente dans l'église au moment où il est frappé; le deuxième, dans sa chambre, visité par Frédégonde, qu'il sait être l'auteur de sa mort.

6° Les Œuvres de la *Charité maternelle* et du zèle maternel, symbolisées par une personne de qualité donnant des secours à la mère de Moïse, par la fille de Pharaon sauvant l'enfant des eaux, par la leçon de lecture de Ste Anne à la Ste Vierge, par Ste Ursule, patronne de nombreux établissements destinés à l'éducation chrétienne des jeunes filles, et enfin, par Blanche de Castille instruisant le jeune S. Louis, son fils.

7° S. Louis entre S. Thomas-d'Aquin et Guillaume d'Auvergne, évêque de Paris. L'évêque et S. Louis sont d'anciens vitraux; le S. Thomas est entièrement neuf.

8° Ste Cécile et S. Grégoire.

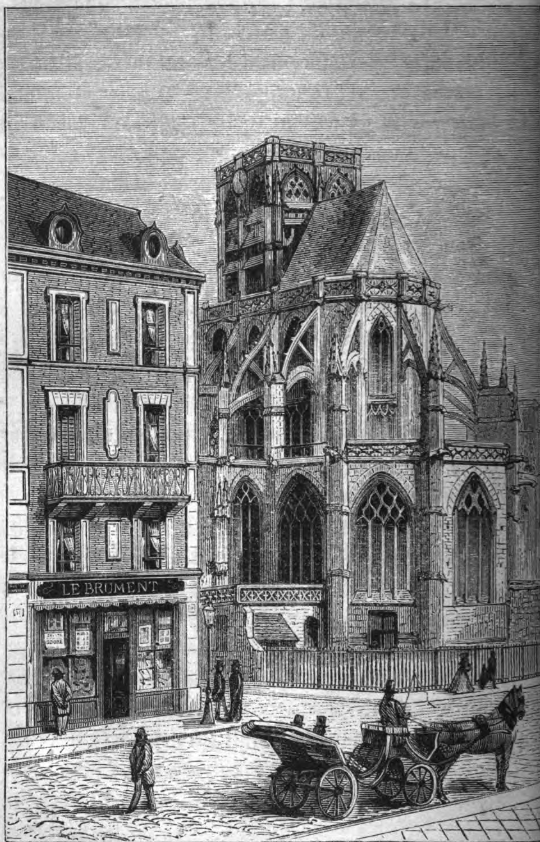
9° Vie de S. Jean-Baptiste. Cette verrière décore la chapelle des fonts.

Enfin, au bas de l'église, au-dessus du portail

principal, est une grande verrière représentant: la prise de Damiette par S. Louis, et au-dessus, S. Louis présidant l'assemblée des barons du royaume pour entreprendre la deuxième croisade. Toutes ces fenêtres des côtés, neuves ou restaurées, sont (si ce n'est les cartons du n° 6, côté sud) de MM. Laurent et Gsell, peintres-verriers à Paris.

Saint-Nicaise.

Cette église, c'est-à-dire la chapelle primitive construite en cet endroit, est une des nombreuses fondations de notre illustre archevêque saint Ouen, vers le milieu du VIIe siècle. Elle était alors bien loin hors la ville, puisque les limites de ce côté, au temps de saint Ouen, étaient encore formées par les rues de l'Aumône et Robec. Ce ne fut que six cents ans après, sous saint Louis, que l'église de Saint-Nicaise se trouva comprise dans l'intérieur de la ville. Le chœur, élevé vers le milieu du XVe siècle, est remarquable par l'élégante symétrie de ses proportions. La voûte, malheureusement, n'est pas achevée. Néanmoins, ce chœur est classé parmi les monuments historiques de deuxième classe. L'orgue fut placé en 1634. Le reste de l'édifice, sous le rapport de l'architecture, n'offre rien qui mérite de fixer l'atten-



Typ. J. Claye.

SAINT-VINCENT.

tion. Aux extrémités orientales des collatéraux, sont deux vitres de 1555, en partie mutilées, mais qui appellent néanmoins l'admiration des curieux. L'une d'elles représente trois vertus chrétiennes, l'autre deux figures du même genre, et celle d'un évêque. Les têtes sont d'un goût exquis et de la plus grande beauté; les draperies éblouissent par l'éclat de leurs couleurs.

Tout près de cet église est situé le grand Séminaire où sont instruits les jeunes hommes du diocèse qui se destinent au sacerdoce.

Saint-Vincent.

Saint-Vincent est une jolie production du xve siècle; quelques parties de l'église paraissent cependant ne dater que des xvie et xviie siècles. L'architecture intérieure est légère et gracieuse, si l'on excepte les ornements, d'assez mauvais goût, appliqués sur les colonnes du chœur, au milieu du siècle dernier, d'après les dessins de l'architecte De France.

Les vitraux de cet église sont très-remarquables. Entrez par le portail occidental et vous serez frappé de la beauté du vitrail qui éclaire (à gauche) l'église de ce côté; on y voit avec les plus vives couleurs la scène saisissante du *Jugement dernier*.

Dans l'aile septentrionale, c'est-à-dire à gauche en entrant par le grand portail, en face de la première travée du chœur, est une verrière représentant des saints et des saintes, parmi lesquels on distingue saint Pierre, saint Jacques, saint Michel, saint Jean, sainte Catherine, etc. Ces figures sont surmontées de dais aux brillantes couleurs. La troisième verrière est relative à l'histoire de saint Jean-Baptiste. Le panneau inférieur représente la *Décollation* du saint, dont on apporte la tête à Hérode, assis à table avec Hérodias.

Dans la chapelle à gauche du chœur sont plusieurs belles verrières; l'une d'elles représente un miracle attribué à Ferdinand, mieux connu sous le nom de saint Antoine de Pade ou de Padoue : une mule, qu'un hérétique avait privé de nourriture durant trois jours, quitte l'avoine qui lui est présentée pour se prosterner devant le saint Sacrement, que le saint tient entre ses mains.

L'intérieur de Saint-Vincent, et notamment le collatéral méridional, offre encore de très-belles vitres, dont les peintures ont été récemment restaurées. La plus remarquable de ces verrières est sans contredit celle qui est située à la partie méridionale voisine du transept. Dans une suite de sujets divers, divisés en trois étages ou zônes,

elle représente, sous le voile d'une allégorie mystique, la glorification de la Vierge : premier étage, Adam et Ève portés en triomphe dans le paradis terrestre; deuxième, Adam et Ève chassés du paradis, après le péché, traînent le char vide, condamnés qu'ils sont au travail et à la douleur; troisième, la Vierge montée sur un char tiré par des anges, précédé de la Vérité, d'Aaron portant le serpent d'airain, etc., est suivi par des princes de diverses nations (1).

En avant du portail occidental, on remarque un porche gothique, et, au-dessus de la porte d'entrée, les vestiges d'un bas-relief représentant le *Jugement dernier* d'après Michel-Ange. Grâce aux grands travaux de voirie qui ont été exécutés depuis quelques années, cette église est complètement dégagée des maisons qui l'obstruaient et empêchaient de jouir de ses formes pures et élégantes.

Saint-Vivien.

Cette église a donné son nom à la rue où elle est située. Elle n'était anciennement qu'une chapelle au milieu des prés et des marais. En 1209, elle se

(1) Description de cette verrière, par M. A. Pottier; Rouen, 1862, gr. in-8 de 23 p.

trouvait encore dans le faubourg. L'église actuelle, élevée dans le XVe siècle, présente une nef spacieuse et deux vastes collatéraux. On y remarque quelques vitraux qui datent de cet époque, et plusieurs belles vitres modernes. L'orgue, dont on attribue les sculptures à l'un des frères Anguier (sculpteurs célèbres, nés à Eu dans les premières années du XVIIe siècle), ne doit pas être oublié. Cette église ne présente, d'ailleurs, rien de remarquable, à moins qu'on ne veuille jeter un regard sur son clocher effilé en pain de sucre.

Saint-Gervais.

En 386, saint Victrice, alors archevêque de Rouen, reçut de saint Ambroise une caisse de reliques, parmi lesquelles se trouvaient celles de saint Gervais. Saint Victrice fit construire une église pour y déposer ces vénérables dépouilles. Notre archevêque nous apprend lui-même qu'il y travailla de ses mains, qu'il porta des pierres sur ses épaules. Le temple où furent placées les reliques de Saint-Gervais n'a-t-il pas dû recevoir le nom de ce martyr? Était-il naturel qu'on lui en donnât un autre? Non, sans doute; et nous devons en conclure que l'église actuelle de Saint-Gervais s'est élevée sur l'emplacement de l'église primi-

tive bâtie par saint Victrice, érigée depuis en abbaye, aujourd'hui église paroissiale.

Saint-Gervais eût considérablement à souffrir des guerres de religion : il était presque détruit en 1592. A cette époque, l'armée royale s'en était emparée, et avait établi, dans les environs, une batterie qui fit beaucoup de mal à la ville de Rouen, où commandait le marquis de Villars pour la Ligue. L'église du XVI[e] siècle vient d'être remplacée par un édifice dans le style du XI[e].

Un monument extrêmement curieux pour son antiquité, et que les étrangers ne doivent pas oublier de visiter, c'est la crypte de Saint-Gervais. Elle est immédiatement sous le chœur de l'église. On y descend par un escalier de vingt-huit marches en pierres. Sa longueur est de 11 m. 36 c. sur 5 m. 19 c. de large et 4 m. 87 c. de haut. Un banc de pierre y règne circulairement. Là, furent inhumés nos deux premiers archevêques, saint Mellon et saint Avitien, sous les deux arcades que vous apercevez à droite et à gauche, au bas de l'escalier.

Là se retrouvent les seules traces visibles de l'architecture romaine dans nos murs. Tout près de cette chapelle, contemporaine de seize siècles écoulés, se prolongeait la voie romaine qui conduisait de l'antique *Rothomagus*, en passant par le Mont-aux-Malades, à *Juliobona*.

Blessé mortellement par le pommeau de sa selle, au moment où il courait à Paris pour *y faire ses relevailles avec dix mille lances en guise de cierges*, Guillaume-le-Conquérant se fit transporter au prieuré de Saint-Gervais, où il mourut le 9 septembre 1087. Ce fait est rappelé par une inscription sur une table de marbre blanc placée au portail de l'église, par les soins de l'Académie des sciences, arts et belles-lettres de Rouen. Le corps de Guillaume-le-Conquérant fut transporté à Caen, où il fut inhumé dans l'abbaye de Saint-Étienne qu'il avait fondée. Ici les idées se pressent en foule dans l'esprit de l'observateur attentif, qui peut, sur l'étroit espace de quelques mètres, demander des souvenirs à la religion, des secrets à l'archéologie et des traditions à l'histoire.

En présence de ces souvenirs, et comme nous le disons plus haut, une nouvelle église, plus spacieuse que la précédente, a été élevée récemment aux frais des fidèles de la paroisse, dans le style roman du XIe siècle, sous la direction de M. Martin, architecte à Yvetot. On dirait que cet artiste a pris pour modèle l'église abbatiale de St-Georges-de-Boscherville; elle consiste dans une nef et deux vastes collatéraux. Le portail, construit dans le même style, sera élevé plus tard. A l'intérieur et dans le pourtour de la nef, on

remarque un gracieux ornement qui se compose de deux cintres entrelacés.



ÉGLISES SUCCURSALES.

Saint-Hilaire.

En 1562, les calvinistes entrèrent de vive force dans Rouen, par le faubourg Saint-Hilaire, et détruisirent l'église de ce nom. Elle fut réédifiée vingt-huit ou trente ans après. Comme l'église de Saint-Vivien, elle a donné son nom au quartier où elle est située; elle n'offre rien d'intéressant à signaler.

Saint-Paul.

Farin et quelques auteurs en font un ancien temple d'*Adonis;* rien ne le démontre; rien ne l'indique, et il ne faut voir là qu'une tradition populaire que rien n'appuie.

Cette petite église était d'ailleurs fort curieuse dans quelques-unes de ses parties. C'était la seule de Rouen qui offrît les trois absides semi-circulaires, qu'on rencontre dans la plupart des monuments du XIe siècle. Un rang de figures assez

bizarres règne dans le pourtour extérieur de ces trois absides, conservées pour l'usage de la sacristie de la nouvelle église : quelques-unes de ces figures portent d'épaisses moustaches. Selon M. Cotman, qui a remarqué dans plusieurs endroits de la Normandie des figures de cette espèce, ces larges moustaches auraient été, dans l'origine, une satire dirigée contre les Saxons, qui en portaient, tandis que les Normands avaient la tête presque entièrement rasée. Robert Wace nous apprend, en effet, que les Anglais, au moment de livrer la bataille d'Hastings, prirent les Normands pour une armée de prêtres.

Un église neuve, en forme de basilique antique, s'est élevée tout à côté de l'ancienne, sur les dessins de M. Du Boullay, architecte.

La promenade, à l'extrémité de laquelle est située l'église Saint-Paul, fut pratiquée en 1692 et 1693, mais elle n'a été plantée qu'en 1729.

Tout cet espace, à partir de l'abreuvoir jusqu'au pied de la côte Sainte-Catherine, n'offrait anciennement qu'une vaste prairie et quelques jardins. Le chemin ayant été terminé, on l'appela le *Chemin-Neuf ;* c'est aujourd'hui le *cours Dauphin*, ainsi nommé en mémoire de la naissance du Dauphin, fils de Louis XV.

A l'extrémité de cette avenue, dont les plan-

tations ont été renouvelées en 1860, sont plusieurs sources d'eaux minérales. On les appelle *Eaux de Saint-Paul*, du nom de la paroisse. On trouve d'autres sources de même nature à la Maréquerie, dans le quartier Martainville.

Saint-Clément,

Rue des Brouettes, faubourg Saint-Sever.

Cette église, qui dépend de l'asile Saint-Yon, a été érigée en succursale par décret impérial en date du 24 février 1869.

CULTE PROTESTANT.

Saint-Éloi.

Saint-Éloi passait autrefois pour être la mieux éclairée de toute la ville. Il existait dans cette église, il y a peu d'années encore, mais murées, trois fenêtres dont les peintures, d'assez bon goût, et exécutées dans le XVIe siècle, ont été transférées à Sainte-Marie, pour servir d'ornement au Musée d'antiquités. Ces vitraux représentent l'histoire du juif et de l'hostie, autrement dite du miracle des Billettes. Il y avait dans le chœur un puits, aujourd'hui fermé, d'où l'on tirait de

l'eau avec une chaîne de fer; de là ce proverbe encore en usage à Rouen « *Il est froid comme la corde du puits de Saint-Éloi.* »

Cette église est à l'usage du culte protestant depuis 1803. Le nombre des individus qui professent ce culte à Rouen est d'environ deux mille.

La place Saint-Éloi, de même que son église, n'a rien de remarquable; c'est l'ancien cimetière de la paroisse de ce nom.



ÉGLISES SUPPRIMÉES EN 1791,

Et qui méritent encore l'attention de l'antiquaire.

Saint-Pierre-du-Châtel. — Au haut de la rue Nationale. Cet édifice religieux, du xve siècle, ne présentait de remarquable que sa tour, qui subsiste encore en entier. Son nom lui vient du château que Rollon avait bâti en cet endroit.

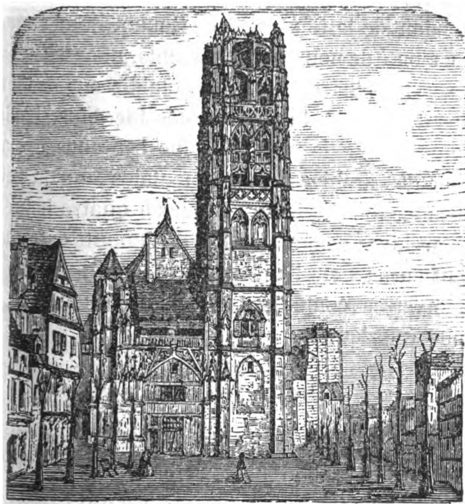
Saint-Étienne-des-Tonneliers. — A l'encoignure de la rue de ce nom et de la rue Jacques-Lelieur. La construction de cette église date du commencement du xvie siècle.

Saint-Étienne-la-grande-Église. — Située sous la

tour de Beurre, et faisant partie des chapelles de la Cathédrale.

Saint-Sépulcre. — A l'angle des rues Saint-Georges et de la Vicomté.

Saint-Laurent. — Rue l'Hôtel-de-Ville. La tour mérite principalement de fixer l'attention; elle fut



commencée en 1490, et achevée en 1501; le jubé de Saint-Laurent passait pour un chef-d'œuvre.

MONUMENTS CIVILS.

Préfecture.

La Préfecture occupe un vaste terrain situé entre les rues de Racine et de Fontenelle et le boulevard Cauchoise. C'était l'hôtel de l'ancien intendant de la Généralité de Rouen, hôtel auquel on a ajouté de nouveaux bâtiments, nécessités par un service plus considérable, établis sur des terrains dépendant du couvent des Jacobins. L'édifice qui longe la rue de Racine est consacré au dépôt des archives départementales, qu'on peut consulter tous les jours, de deux à quatre heures. Ces archives renferment des documents extrêmement curieux sur l'histoire de la ville de Rouen et de diverses communes du département de la Seine-Inférieure.

Hôtel de Ville.

Le bâtiment moderne appuyé contre la croisée septentrionale de l'église de Saint-Ouen était le dortoir des religieux. C'est aujourd'hui l'Hôtel de Ville. Les bureaux occupent le rez-de-chaussée et le premier étage ; la Bibliothèque et le Muséum,

le second étage. Une vaste salle, destinée à des cérémonies publiques, se trouve également au rez-de-chaussée; elle renferme les portraits en pied de plusieurs illustres rouennais : MM. d'Herbouville, Forfait, Duvivier, Lézurier de la Martel, Broche, et celui du grand Corneille. A l'entrée de cette salle, dans le vestibule, on a placé à gauche une statue en marbre de P. Corneille, par Cortot, et à droite une statue en marbre de Jeanne-d'Arc sur le bûcher, par M. Jean Feuchère. L'escalier volant en pierre, établi au milieu de l'édifice, se fait remarquer par son élégance et sa légèreté; on l'a comparé dernièrement à celui de *Somerset House*. Au premier perron, dans une niche, est une statue en marbre de Louis XV dans sa jeunesse, et représenté dans un costume héroïque; on la doit au ciseau de Lemoine. En face, sont placés les bustes de Pierre et Thomas Corneille, l'orgueil de notre cité. Le grand escalier, du côté de l'église, construit sur les dessins de Le Brument, architecte de la Madeleine, se distingue par une coupe aussi savante que hardie; il conduit au premier étage, à la Bibliothèque et au Muséum. On a placé, au pied de cet escalier, le tombeau de Géricault, dû au ciseau et à la libéralité d'Etex. On a placé également, dans le grand corridor du premier étage, quelques statues

en plâtre, parmi lesquels on distingue le général Bonchamp demandant, avant de mourir, grâce pour les prisonniers, par David, d'Angers, et un Achille, par Bougron, de Paris.

La nouvelle façade de l'Hôtel de Ville se compose de deux pavillons parallèles à chacune des extrémités, et d'un péristyle moins saillant au milieu. Des colonnes d'ordre corinthien soutiennent le fronton où sont sculptées les armes de la ville, qui ont pour supports, d'un côté Mercure avec les attributs du commerce, de l'autre l'industrie sous les traits de Minerve. Ces sculptures sont dues au ciseau de Dantan. Une campanille et une horloge de Wagner neveu complètent ce monument.

L'ancien Hôtel de Ville, construit en 1608, était situé à l'encoignure des rues Thouret et de la Grosse-Horloge. Il n'existe plus aujourd'hui que la partie assise sur la rue Thouret. Cet édifice menaçant ruine, on décida qu'un nouvel Hôtel de Ville serait construit. Un plan fut adopté en 1757, et le monument devait s'élever à l'extrémité occidentale du Vieux-Marché; mais on recula devant l'énormité de la dépense, lorsqu'on eut employé plus d'un million pour les fondations et achat de terrain. L'administration municipale possède un modèle en relief de l'édifice projeté:

c'est un morceau d'architecture assez curieux, qui devrait être déposé ailleurs que dans les combles de l'Hôtel de Ville.

Statue équestre de l'Empereur Napoléon Ier,

Erigée sur la place de l'Hôtel-de-Ville, avec le produit d'une souscription départementale.

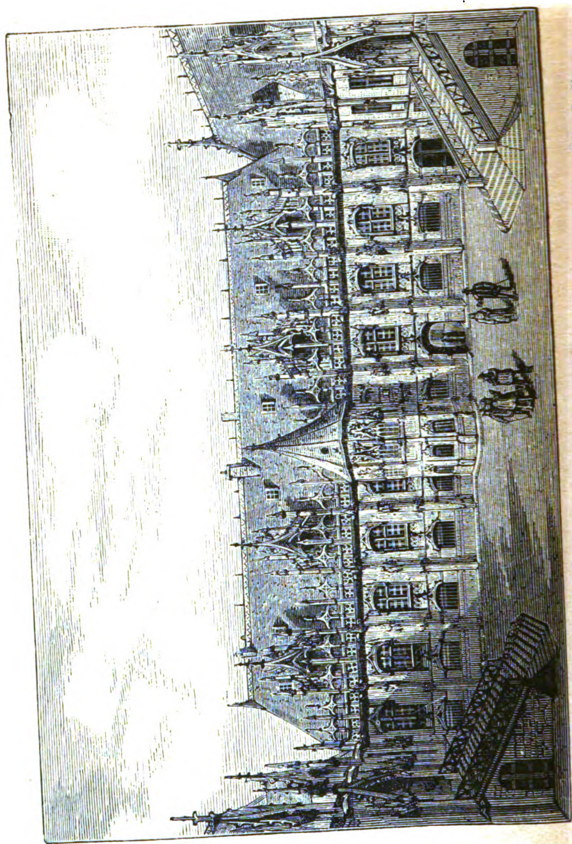
Cette statue en bronze, due à l'habile artiste Vital-Dubray, et fondue à Paris, dans les ateliers de M. Victor Thiébaut, a été inaugurée, avec une grande pompe, le 15 août 1865. La cérémonie était présidée par M. le maréchal Vaillant, ministre de la maison de l'Empereur et des beaux arts, etc. Napoléon, en habit de colonel des chasseurs à cheval, recouvert de la petite redingote historique, est représenté nu-tête, son cheval se câbrant au moment où il salue avec dignité le peuple, dont il parcourt les rangs. La hauteur de la statue est de 5 m. 15 c., et celle de son piédestal de 5 m. 50 c. au dessus du pavé de la place.

Sur le piédestal on lit les inscriptions suivantes : à l'ouest : *A Napoléon* Ier*, la ville de Rouen et le département de la Seine-Inférieure*, 1865; au midi : *Empire Français, code Napoléon ;* à l'est :

bas-relief en bronze représentant : *Napoléon visitant, à Rouen, un établissement industriel, décore de la Légion-d'Honneur l'un des plus anciens employés de la fabrique ;* au nord : *Concordat, Légion-d'Honneur.* La base est en asphalte, que protège des candélabres et une série de bornes en granit avec ornementation en fonte, reliées entre-elles par des chaînes.

Palais Archiépiscopal.

Ce palais, qui est contigu à l'église cathédrale, occupe tout le terrain situé entre les rues des Bonnetiers, Impériale et Saint-Romain. La porte extérieure, en pierre, a été élevée sur les dessins de Mansart. Le corps de bâtiment qui fait face en entrant a été commencé et exécuté en grande partie par le cardinal d'Estouteville, en 1461. La mort surprit ce prélat avant l'achèvement des travaux. Il ne paraît pas que Robert de Croixmare, son successeur, les ait fait continuer. Ce fut, au rapport de Farin, le premier ministre de Louis XII, le cardinal Georges d'Amboise Ier, qui termina l'édifice. La galerie des *États* est ce que l'intérieur présente de plus remarquable. Elle est ornée de quatre grands tableaux, peints par Robert vers la fin du XVIIIe siècle. Ce sont des vues du Havre, de Dieppe, de Rouen et de Gaillon.



Ce fut au palais archiépiscopal que descendit Louis XII, quand il vint à Rouen, en 1508, avec la reine son épouse. Le dauphin, François de Valois, fils de François Ier, l'habita en 1531. Le cardinal Mazarin, accompagnant Anne d'Autriche et le jeune Louis XIV, en février 1650, l'habita aussi durant les quinze jours qu'ils restèrent à Rouen.

Le bâtiment moderne qui règne sur le jardin, à droite, a été bâti au commencement du siècle dernier. Au premier étage, on a rétabli une bibliothèque à l'usage du chapitre de la Cathédrale.

Palais de Justice.

Quand on dit que le Palais de Justice fut élevé, en 1499, par Louis XII, pour l'Échiquier, dont ce prince avait fixé la résidence à Rouen, il ne faut pas comprendre dans ce monument la *Salle des Procureurs*, qui date de 1493, et qui fut construite, comme nous le disons à l'article de la Bourse, pour servir de lieu de réunion aux marchands. Cette salle fait encore aujourd'hui l'admiration des plus habiles architectes. Elle est longue de 48 m. 72 c.; sa largeur est de 16 m. 24 c. Sa voûte immense n'est soutenue par aucun pilier; l'habileté du travail le dispute ici à la hardiesse de la conception. Des niches vides et élégantes,

qui se détachent en relief à des distances égales, sur les murailles, sont les seuls ornements qui en décorent l'intérieur. Le modèle en plâtre de la statue de P. Corneille, par David, érigée en 1834 au centre du terre-plein du pont de pierre, a été placé à l'une des extrémités de cette salle. La Conciergerie et les prisons sont établies sous la salle des Procureurs.

Le Palais de Justice, proprement dit, s'élève, en retour d'équerre, à l'extrémité nord de la salle des Procureurs. Sa façade, exposée au midi, s'étend sur une largeur de plus de 65 mètres, et est décorée de tout ce que l'architecture de l'époque a de plus riche et de plus délicat. Les piliers angulaires des trumeaux, chargés de dais, de statues et de clochetons, s'élèvent depuis la base jusqu'au faîte; les ornements multipliés qui entourent les fenêtres, ceux qui accompagnent et surmontent celles du toit; la jolie balustrade en plomb qui termine ce toit, la charmante série d'arcades qui règnent, en forme de galerie, sur toute la longueur de l'entablement, enfin l'élégante tourelle octogone qui occupe le milieu et divise la façade en deux parties égales, sont de la plus grande beauté et d'un excellent goût, malgré certain mélange dans le style, qui tient à l'époque de transition de l'architecture gothique à l'archi-

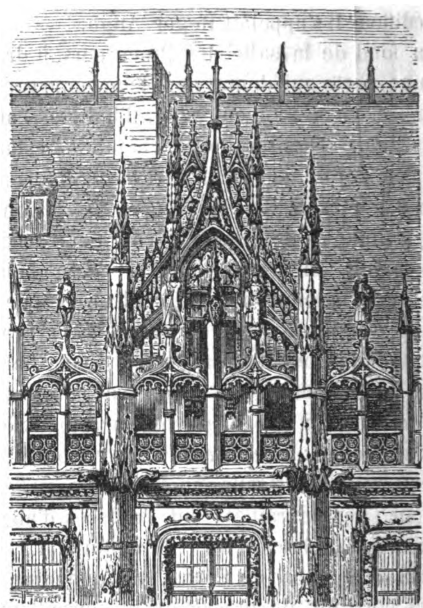
tecture dite de la renaissance, qui se faisait déjà sentir.

On doit à M. Deville la découverte du nom de l'architecte qui a doté la ville de Rouen de ce bel édifice : Il s'appelait Roger Ango.

Au fond de la salle des Procureurs, à droite, est une porte qui donne dans l'ancienne grand'-chambre, où se tiennent aujourd'hui les séances de la Cour d'assises. Cette chambre, restaurée complètement à neuf, peut être regardée comme l'une des plus belles de France. Le plafond, à compartiments et caissons, décoré de rosaces et d'ornements en bronze doré, est d'un bois de chêne que le temps a rendu couleur d'ébène ; la corniche et les diverses parties de la décoration de cette salle sont d'un très-bon style et s'harmonisent parfaitement avec l'époque de construction de l'édifice. Un Christ en croix, accompagné de deux statuettes : la *Justice* et la *Force*, sont placés à l'extrémité de la salle, au-dessus des siéges de la Cour. Les murailles sont tapissées d'abeilles entremêlées d'aigles et du chiffre impérial.

Dans la chambre du Conseil, on remarque plusieurs portraits de présidents et conseillers au parlement de Normandie : MM. Le Coq de Villeroy, Camus de Pontcarré, de Bellièvre, de Bec-de-Lièvre, etc. On a replacé dans cette salle un pré-

cieux tableau donné par Louis XII, représentant sur la croix le Christ, aux pieds duquel sont deux saintes femmes.



A l'extérieur, les façades de cet élégant édifice, à l'est et au midi, ont conservé leur beauté primitive, grâce aux intelligentes et habiles restaura-

tions faites par M. Grégoire. Sur la façade méridionale, on remarque les statues de Louis XII, d'Anne de Bretagne, du cardinal d'Amboise, de François Ier; celles de la Justice, d'un laboureur, d'une villageoise, d'une dame, d'un seigneur, d'un moine, d'un artiste; voulant ainsi représenter les personnages qui concoururent à l'érection de ce magnifique édifice et les différentes classes de la société, à cette époque, dans le costume du temps. Ces statues ont été sculptées par M. Brun, pensionnaire de Rome. Au commencement du siècle dernier, on éleva, en regard de la salle des Procureurs, un édifice de style moderne, qui formait une disparate désagréable avec l'ensemble du monument. Le fronton de ce bâtiment s'écroula le 1er avril 1812, à dix heures du soir, et détermina la chute du plafond, où notre célèbre Jouvenet, paralysé de la main droite, avait peint de la main gauche, et avec un talent digne de lui, le *Triomphe de la Justice*.

Cette aile droite du Palais de Justice a été remplacée par des constructions spacieuses, tout à fait en rapport avec les deux autres ailes; elle complète dignement ce magnifique édifice, unique en son genre. La Cour impériale y tient ses séances. Le vaste hôtel situé rue Saint-Lô, et longtemps occupé par cette magistrature, est

maintenant affecté aux réunions de tou[...]es sociétés savantes et industrielles de la vil[...]y, l'art. *Soc. sav.*). Le conseil des Prud'ho[...]es y tient également ses réunions.

Tour de la Grosse-Horloge.

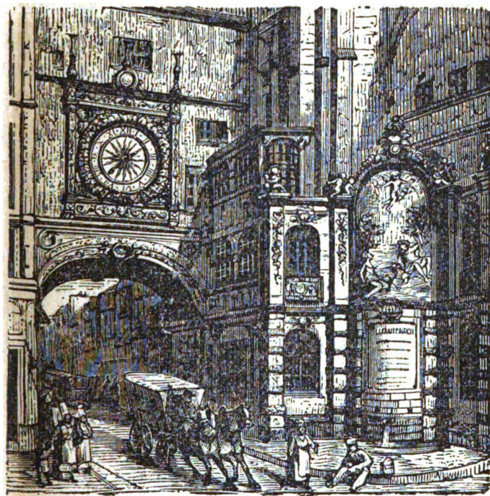
En lan de l'incarnation nre segnour. mil ccc. xxiiii.et neuf. fu comence cest berfroy : et Es ans ensuiuas iusques en lan mil ccc. xxiiii. et xviii. fu fait et parfait. ou que temps noble home mess, guille de belley Eues cheualier chambellen du Roy nostre Sire estoit cappitaine de cette ville honorable home pourueu et sage iohan de latuille bailly et sire guillaume alorge. Johan mustel. guille. de gaugy. Richard de Sommery. Nicolas leroux. Gaultier campion, conseillers de la dicte ville. et pierres herme reseueur dicelle.

Telle est l'inscription, gravée sur une plaque de cuivre parfaitement conservée, placée au-dessus de la porte du bas de l'escalier qui cond[...] la tour. Cet escalier se compose de deux cen[...] grés. La cloche qui est au sommet du Beffroi [...]re cette autre inscription :

† JE SUI : NOMME : ROUUEL : ROGIER : LE FERON : ME FIST : FERE : JEHAN : DAMIENS. ME FIST †

On voit qu'elle s'appelle *Rouvel*, et non *Rembol*,

comme le veut la tradition; mais elle est plus connue sous le nom de *cloche d'argent*, quoiqu'il ne soit pas entré un atôme de ce métal dans sa composition. Elle sonne tous les soirs, depuis neuf heures jusqu'à neuf heures un quart. C'est précisément le *couvre-feu* établi en Angleterre par



Guillaume-le-Conquérant. On la met aussi en volée à l'occasion des fêtes nationales et des calamités publiques. C'est peut-être ce qui explique la différence de sensation que le son de cette cloche

fait éprouver à quelques personnes. L'horloge fut achevée en 1447; on l'appelait alors l'*Horloge du beffroy*. La voûte en pierre fut construite en 1527, sur le travers de la rue, à l'endroit qu'on appelait encore la *Porte de Massacre*. Aux deux côtés de cet arcade sont des médaillons et les cadrans.

Sous la voûte, au milieu, sont des sculptures représentant un berger et des moutons. De chaque côté sont d'autres moutons paissant. A gauche, en regardant le Vieux-Marché, ont lit cette inscription : *Animam suam ponit pro ovibus suis :* ce qui indiquerait suffisamment l'allégorie de cette composition, si l'on ne voyait en regard ces autres paroles : *Pastor bonus.*

A côté de l'arcade, vers la rue des Vergetiers, s'élève la tour du Beffroi. On voit, à son sommet, un dôme au-dessus duquel est la *campanille*. De la plate-forme, qui est entourée d'une grille en fer, l'œil découvre la ville en son entier.

Tour Saint-André.

Rue de l'Impératrice et rue aux Ours.

Cette tour, aux formes élégantes, du milieu du XVe siècle, faisait partie de l'église St-André dans la ville, détruite il y a peu d'années; elle a été complètement restaurée en 1866, et est ainsi deve-

nue l'un des monuments les plus dignes d'intérêt. Sa hauteur de la base au sommet est de 32 m.

Les statues de l'étage supérieur sont : à l'est S. Adrien, à l'ouest S. Jean-Baptiste, au sud S. Pierre, au nord S. André. Les deux dernières figures ont été nouvellement sculptées.

La petite place ou square, au milieu duquel s'élève la tour, a reçu le nom de *Square St-André.* Dans l'angle nord-ouest on a reconstruit, en 1868, la façade d'une curieuse maison en bois, du XVIe siècle, qui portait, rue de la Grosse-Horloge, les n°s 129, 131, et dont le déplacement fut exigé par suite de l'ouverture de la rue de l'Impératrice.

Cette maison, terminée par un pignon, décorée d'arabesques et de médaillons, est l'un des plus élégants spécimens des constructions domestiques de nos aïeux.

Les Halles.

Vers le milieu du Xe siècle, Richard Ier, dit *Sans-Peur,* et troisième duc de Normandie, fit construire sur les bords de la Seine, un palais qui consistait en une grosse tour, et qui servait en même temps de défense à la ville. C'était aussi la prison d'État. Henri Ier y ajouta quelques bâtiments. Plusieurs forts ayant été construits posté-

rieurement, on appela celui-ci la *Vieille-Tour*. Elle fut détruite en 1204 par Philippe-Auguste. Ce fut là, suivant le plus grand nombre des historiens, que le cruel Jean-sans-Terre fit enfermer son neveu Arthur de Bretagne, et qu'il l'assassina de sa propre main. Les halles actuelles occupent en partie l'emplacement du palais et de la *Vieille-Tour*, qui a légué son nom aux deux marchés dont nous allons parler.

Les Halles, ces vastes dépôts de l'industrie manufacturière, ont été construites dans la seconde moitié du XIIIe siècle, à peu près à l'époque ou Louis IX détermina la cinquième enceinte de Rouen. Les halles de cette ville passent pour les plus importantes de France. La plus considérable, qui est aussi la plus ancienne, est consacrée à la vente des toiles. Elle comporte 88 m. 34 c. de long sur 16 m. 24 c. de large. La voûte est soutenue par deux rangs de colonnes en pierre. Les deux autres halles, l'une pour les cotons, l'autre pour les draperies, ont chacune 64 m. 96 c. de long. La halle aux toiles divise en deux portions inégales le marché qui se tient en cet endroit. Le plus vaste marché occupe le côté nord, et s'appelle *place de la Haute-Vieille-Tour*; on y vend le vieux linge de toute espèce, des ustensiles de tout genre, mais particulièrement de la faïence, de la

poterie et de la verrerie. Le second occupe le côté sud, et s'appelle la *Basse-Vieille-Tour*, parce qu'en effet le sol y est moins élevé. On y vend divers produits manufacturés à bon marché.

Un peu en avant de la halle aux toiles, s'élève un édifice remarquable qui date de la renaissance



des arts : on l'appelle le monument de Saint-Romain. Sa construction, d'ailleurs, n'est point liée à celle de la halle, avec laquelle il n'a aucun rapport. Il n'a point fait partie non plus de l'ancien palais des ducs de Normandie, comme quelques

personnes paraissent encore le croire. Le style de son architecture indique suffisamment l'époque de sa construction, 1542. L'ordre corinthien règne dans toute son élévation. C'était au premier étage de ce monument qu'avait lieu *la levée de la Fierte*, pour la délivrance d'un prisonnier.

Dans le voisinage des halles aux toiles et aux cotons est la halle aux blés, qui comporte 100 m. de long, sur une largeur proportionnée. Son entrée est par la rue Impériale; elle est ouverte trois jours de la semaine : le lundi, le mercredi et le vendredi seulement. Dans son *Voyage en Normandie*, M. Dibdin fait un tableau vrai et piquant de l'intérieur de notre halle aux toiles. « Il faut, dit-il se lever de bonne heure un vendredi matin, pour jouir d'un spectacle dont nous n'avons aucune idée en Angleterre, si ce n'est peut-être à Leeds. Dès six heures, tout le monde est en mouvement dans ces halles. Acheteurs et vendeurs font un bruit de voix confus, sans interruption, inconcevable. Cette scène vivante se passe dans plusieurs vastes galeries où sont des tables pour déposer les toiles de coton, de fil, et autres étoffes de toutes espèces. L'étalage de ces couleurs diverses, les éloges des vendeurs, le froid assentiment de l'acheteur, l'œil animé du premier, le sourcil calculateur du second, les marchandises

qu'on enlève, celles qu'on apporte, enfin cette succession non interrompue de colloques et de tableaux variés, voilà ce qui étonne la gravité d'un Anglais, étonnement qui s'accroît encore par l'extrême gaîté qui domine la scène. Vers onze heures tout redevient silencieux : la vente est finie; les marchands ont disparu, acheteurs et vendeurs sont partis. »

La Bourse.

Sur le quai, entre les rues Nationale et Jacques-Lelieur.

Vers 1664, la communauté des marchands obtint sur le port un emplacement où se tenait encore la Bourse en 1827. Cet espace est maintenant rendu au quai. On a conservé néanmoins le méridien qui décorait cette ancienne Bourse; il est aujourd'hui placé dans le jardin de l'Hôtel de Ville. Depuis le redressement du port, la Bourse découverte a été placée avec raison devant les Consuls, ou Bourse couverte, de manière à pouvoir communiquer de l'une à l'autre. Entourée d'une grille en fer, elle est plantée de plusieurs rangées d'arbres qui, à l'exception de l'heure consacrée à la tenue de la Bourse, offrent aux mères de famille une agréable promenade pour leurs jeunes enfants.

Tribunal de Commerce.

Vulgairement appelé les Consuls (ou Palais consulaire). — Chambre de commerce.

C'est là, dans la galerie d'en bas, que se réunissent, de quatre heures et demie à cinq heures et demie, les négociants, lorsque le temps obscur ou pluvieux ne permet pas de se rendre à la *Bourse découverte*. C'était autrefois la *Juridiction consulaire*. Il n'a point changé de destination, puisque le Tribunal de commerce y est établi. Au milieu de la galerie du rez-de-chaussée, vis-à-vis de la grille qui donne sur la rue Nationale, est un bel escalier divisé en deux volées, à partir du premier perron. En 1854, la Chambre de commerce a voulu restituer à cet escalier sa décoration primitive, en replaçant, sur son riche piédestal, la statue du prince sous le règne duquel l'édifice a été érigé, et en rétablissant sur un marbre noir l'inscription commémorative de cette utile fondation, souvenirs historiques qui avaient été détruits en 1792 (1).

L'escalier conduit à la salle des audiences du

(1) La statue de Louis XV est en plâtre, d'après le marbre de Coustou, conservé au Louvre.

Tribunal de commerce, laquelle est ornée d'un beau Christ de Dumont le Romain, jugé digne de Van Dick ou de Philippe de Champagne.

Dans la salle voisine, magnifique salle de réception, dépendant de la Chambre de commerce, on remarque quatre tableaux de grande dimension. L'un de ces tableaux, composé par Lemonnier, notre compatriote, représente l'audience accordée par Louis XVI à la Chambre de commerce de Normandie, le 28 juin 1786, dans la grande salle de l'archevêché, dite *salle des États*. Les trois autres, peints par Schoppin, rappellent la création du Tribunal consulaire en 1556, celle de la Chambre de commerce en 1703, et la visite que fit Louis-Philippe, durant son séjour à Rouen, le 11 septembre 1833, d'une exposition, aux Consuls, des produits de l'industrie rouennaise. La salle où la Chambre de commerce tient en été ses séances renferme un second tableau de Lemonnier. Le sujet de ce tableau est tout allégorique; le Génie du Commerce domine la composition. D'une main, il soulève le voile qui couvrait l'Amérique; de l'autre, il tient la boussole. Aux pieds de l'Europe assise, sont les instruments des arts qui font sa richesse et sa gloire. L'Asie, par ses trésors et ses antiquités, annonce le berceau du monde. L'Afrique repoussé douloureusement ses

enfants, condamnés à la servitude. Mercure montre à l'univers l'union et la liberté, comme le lien des nations et le gage de leur prospérité. La paix, sous les traits de Minerve, confirme ces espérances et distribue des couronnes. Ce tableau, de grande dimension, a été gravé par Ch. Levasseur. Dans le vaste corridor qui conduit au Tribunal, on remarque deux dessus de porte sculptés par Jadoulle, en 1770. A l'entresol, contigu au secrétariat de la Chambre de commerce, se trouve une salle nouvellement établie, qui sert en hiver aux réunions de cette chambre. Elle est décorée de deux tableaux peints par M. Ed. Hostein, et qui représentent la Seine vers son embouchure, l'un avant les travaux d'endiguement, l'autre depuis l'exécution de ces travaux, offrant l'état actuel des rives du fleuve, resserrées dans des limites qui lui ont donné plus de profondeur, et rendu à la culture des centaines d'hectares de prairies.

Le Palais consulaire, auquel on accède par trois côtés : la rue Nationale, la rue des Charrettes et le port, a été érigé, en 1735, sur les dessins et sous la direction de François Blondel.

La Douane.

Le caractère architectural de ce monument

rappelle un peu le style sévère de l'architecture florentine; des attributs de commerce ornent la grande porte d'entrée, ainsi que le couronnement de l'édifice; deux bas-reliefs en pierre, dus au ciseau du célèbre sculpteur David, ayant 2 mètres 80 c. de hauteur, et représentant les *Génies du Commerce et de la Navigation,* décorent le milieu de la façade au premier étage. La Navigation est placée à main droite du spectateur. Une femme aux bras et à la poitrine nus, aux traits mâles et prononcés, tient de la main gauche un gouvernail d'une forme antique et élégante; à ses pieds est la boussole; derrière elle, une ancre armée de son câble. De la main droite, cette femme soulève un voile épais et découvre le monde. En plaçant des étoiles sur le front de la figure, l'artiste a voulu indiquer que les premiers navigateurs se guidaient sur elles, avant que la boussole fût découverte. Sur le gouvernail sont gravés les noms des navigateurs les plus célèbres : Christophe Colomb, Gama, La Peyrouse, Bougainville, Ross, Franklin, Freycinet, et celui du jeune et infortuné Jules de Blosseville.

Le Commerce, sous les traits d'un homme dans la fleur de l'âge et d'une grande beauté de formes, reconnaissable, tout d'abord, au caducée qu'il porte dans la main droite, tient de la main gauche une

balance, heureux emprunt fait à la figure typique de la Justice. Au bas de la figure principale sont groupées et se pressent quatre plus petites figures, qui sont rangées dans l'ordre suivant : l'Asie, reconnaissable à son costume oriental, qui présente au commerce ses parfums et ses tissus de Cachemire ; à la droite, l'Afrique, nue et l'arc à la main, qui lui présente une plante de café ; puis l'Amérique, armée d'un casse-tête, qui lui offre ses pelleteries ; enfin l'Europe, sous les traits d'un jeune homme vêtu à l'européenne, portant un livre, symbole ingénieux du savoir et de la puissance intellectuelle.

Ce monument est situé sur le quai du Havre, entre les rues de l'Entrepôt et Saint-Éloi : il a trois entrées sur le port et une sur chaque face latérale. La principale entrée, sur le port, conduit à une grande cour octogone, couverte d'une coupole en fonte. De cette entrée on aperçoit le beau bas-relief de Coustou, provenant de l'ancienne Douane, et qui, éclairé par un jour mystérieux, produit un effet admirable.

L'administration municipale mit au concours la construction de cet édifice, et la préférence fut accordée à M. Isabelle, architecte distingué de Paris. Les travaux, commencés le 17 février 1835, furent entièrement terminés en 1838.

Derrière la Douane est l'*Entrepôt réel*, où les marchandises venant de l'étranger sont emmagasinées jusqu'à leur mise en circulation, après l'acquittement des droits. La façade qui se trouve rue des Charrettes a été construite en 1826.

De vastes magasins ou *Entrepôts-Docks*, destinés à recevoir des marchandises françaises et étrangères de toutes sortes, viennent d'être établis à Saint-Sever, sur la rive gauche du fleuve, en vue d'être en communication directe avec les chemins de fer de l'ouest et du nord et la navigation. Ces magasins construits aux frais de la ville, présentent les plus grandes facilités pour le dépôt des marchandises de toute nature.

Abattoir public.

Rue de Sotteville, faubourg de Saint-Sever.

Un concours fut ouvert à la fin de 1833, pour les plans de cet établissement, et le prix en fut décerné, le 20 mars 1834, à M. Étienne-Théodore Dommey, de Rouen, architecte à Paris.

Cet important établissement, construit en deux ans, est l'un des plus beaux et des plus complets qui existent en ce genre. Les dépenses, y compris l'achat de l'emplacement, s'élèvent à 970,000 fr.,

et l'on estime que le produit n'est pas moindre de 80,000 fr. par an.

L'entrée principale est rue de Sotteville; une belle grille, entre deux pavillons, permet de découvrir une grande partie des bâtiments. L'architecte a su profiter des mouvements du terrain pour séparer la *boucherie* de la *charcuterie*. La superficie totale des bâtiments est de 7,337 mètres.

Des rues spacieuses et des avenues plantées d'arbres donnent un accès facile dans toutes les parties de l'établissement. Mille six cents mètres d'aqueducs et d'égoûts sont destinés à y distribuer l'eau des réservoirs et à conduire les eaux sales au dehors, ce qui permet d'y maintenir la plus grande propreté.

Lycée Impérial,

Rue du Maulévrier.

Une première cour, presque carrée, est fermée sur tous les côtés par un bâtiment d'architecture régulière. Là sont réunies toutes les classes, qui peuvent recevoir un grand nombre d'élèves. Cette partie formait l'ancien collége des Jésuites. A peu de distance, au nord, sur un terrain plus élevé, est un grand bâtiment, appelé autrefois *Séminaire Joyeuse*, et aujourd'hui petit collége de Joyeuse,

du nom de ce cardinal, son fondateur. Ces deux établissements ont été réunis sous une même administration. La partie de Joyeuse, entièrement distincte, est réservée aux plus jeunes enfants : ils ont leurs classes à part et leur cour de récréation à part, formée d'une terrasse du jardin qui s'élève en amphithéâtre. Au-dessous de cette cour, deux autres, divisées par des murs, également vastes, bien exposées, sablées et plantées d'arbres, reçoivent séparément les deux autres divisions. On compte environ deux cent cinquante pensionnaires internes et cinq cents externes dans le Lycée, et deux cents pensionnaires dans le petit collége.

L'église du lycée mérite particulièrement d'être citée. Son portail est sur la rue Bourg-l'Abbé; on y voit, à droite, la statue de Charlemagne, que l'on reconnaît au globe qu'il tient en sa main; à gauche est la statue de saint Louis. Cette église fut commencée en 1614, pour le collége des Jésuites. La reine Marie de Médicis en posa la première pierre. L'édifice ne fut terminé qu'en 1704, et dédié le 21 décembre. Plusieurs tableaux en décorent l'intérieur, dont l'aspect est noble et majestueux. Le public est admis aux offices dans cette église.

L'administration municipale a fait élever, dans

une des chapelles latérales, à gauche en entrant, un très-beau mausolée en marbre, au cardinal de Joyeuse, fondateur du séminaire réuni au Lycée, dont il est aujourd'hui la succursale.

HOSPICES.

Hôtel-Dieu,

Rue de Le Cat, à l'extrémité de la rue de Crosne.

L'établissement de vastes hôpitaux est fort ancien à Rouen. Celui dont je parle était autrefois près de la Cathédrale, entre la Calende et la rue de la Madeleine. La maison qui fait face au portail méridional de Notre-Dame est un reste de cet hôpital. Il fut transféré, en 1758, sur le Lieu-de-Santé, dans des bâtiments construits en 1749, et auxquels on ajouta ensuite de nouvelles constructions.

L'Hôtel-Dieu est exclusivement réservé aux habitants de la ville, sauf les cas d'urgence. Il est consacré au traitement des maladies aiguës et chroniques curables, tant internes qu'externes, et le séjour ne peut s'y prolonger au-delà de six mois. Ce terme expiré, les malades sont déclarés

incurables, et transférés à l'Hospice général, s'ils comptent dix ans de séjour dans la ville.

Il admet chaque année plus de quatre mille malades et quatre à cinq cents militaires ou marins, qui tous sont couchés isolément dans de vastes salles, selon la nature et la gravité du mal. Les deux tiers environ des maladies sont du ressort de la médecine; le dernier tiers appartient à la chirurgie. Une salle spéciale reçoit les militaires; une autre, connue sous le nom de *Gésine*, est réservée aux femmes en couche. Il existe, en outre, une salle particulière pour les enfants au-dessous de cinq ans, et quelques chambres pour les pensionnaires.

Les salles sont au nombre de dix-sept, contenant ensemble plus de six cents lits.

Le service médical est divisé en deux parties distinctes, celui de la médecine et celui de la chirurgie. Les visites ont exactement lieu deux fois par jour.

L'Hôtel-Dieu se présente à l'extrémité occidentale de la rue de Crosne, plantée comme le boulevard où elle prend naissance, et formant une belle avenue. Les bâtiments de l'Hospice proprement dit sont au fond de la vaste cour qui sert d'entrée.

L'Hôtel-Dieu et l'Hospice général sont régis

10.

par une même administration, qui se renouvelle tous les ans, par cinquième. Cette commission acquiert chaque jour de nouveaux droits à la reconnaissance publique, et surtout à celle des pauvres.

Hospice Général,

Rue Blanche.

Il est situé dans la partie sud-est de la ville, et occupe un vaste emplacement à proximité du boulevard Martainville. La reconnaissance doit se hâter de proclamer ici le nom de Claude Groulart, premier président au parlement de Rouen, en 1602. De cette époque, réellement, date l'établissement d'un hospice consacré à recevoir les pauvres valides. Il n'existait guère, auparavant, que des *règlements pour la subvention des pauvres*. Après Groulart, un conseiller au Parlement, nommé Damiens, concourut le plus efficacement au maintien et même à l'existence des hospices. Ce généreux magistrat quitta sa maison et sa charge, pour se loger dans le *Bureau*, et veiller ainsi de plus près aux besoins des pauvres.

L'Hospice général a été successivement agrandi à différentes époques. Dernièrement encore, on a fait des acquisitions de terrains considérables,

construit de vastes bâtiments et donné de l'air dans les quartiers qui les avoisinent. Outre les pauvres valides, la maison reçoit des individus infirmes ou atteints de diverses maladies chroniques. Sa population est habituellement de deux mille individus au moins. Quoiqu'elle soit régie par la même commission administrative que l'Hôtel-Dieu, elle a son directeur particulier, qui agit sous la surveillance de cette commission, relevant elle-même de l'administration publique. Comme à l'Hôtel-Dieu, des dames religieuses prodiguent aux pauvres de l'établissement les soins que réclame leur état.

Le service des enfants trouvés et abandonnés est un des grands attributs de l'Hospice général; on y admet, année commune, de cinq à six cents enfants trouvés. Un *tour* est pratiqué à l'une des entrées, pour les recevoir.

Du boulevard Martainville, on aperçoit la façade de l'église particulière de l'Hospice. Cet édifice, construit sur les dessins de Vauquelin, a succédé, en 1785, à une ancienne chapelle devenue trop étroite pour une population beaucoup plus considérable.

Asile des Aliénés dit de Saint-Yon,

Faubourg Saint-Sever, rue Saint-Julien.

Asile de Quatre-Mares-Saint-Yon,

A Sotteville, près Rouen.

Appelés à Rouen, en 1705, par l'archevêque Nicolas Colbert et le premier président Nicolas Camus de Pont-Carré, les frères de Saint-Yon achetèrent, en 1708, l'enclos qui porte leur nom. Ils bâtirent leur église eux-mêmes, sans l'aide d'aucun architecte, sans le secours d'aucun maçon ou manœuvre. La première pierre fut posée le 7 juin 1728. Le vaisseau est d'assez bon goût et d'une exécution remarquable. Il a 28 m. 66 c. d'élévation en dehors, y compris une lanterne de 10 mètres qui porte sur le milieu de la croisée. Au dedans, la longueur est de 42 m., la largeur de 8 m. 33 c. Le 16 juillet 1734, les frères de Saint-Yon transportèrent avec pompe, dans leur église, les ossements de leur fondateur, le vénérable De la Salle, décédé en 1719, et inhumé dans l'église de Saint-Sever (1). Indépendamment des enfants

(1) L'église de Saint-Yon possède deux grisailles peintes par de Saint-Igny, de Rouen.

pauvres à qui les frères donnaient une instruction proportionnée à leur condition, ils recevaient aussi les jeunes étourdis dont les parents voulaient corriger l'inconduite; et, chose assez remarquable, ils accueillaient, en outre, les infortunés frappés d'aliénation mentale. Trente insensés étaient habituellement entretenus dans la maison, aux frais des familles.

A partir du moment où les frères des écoles chrétiennes furent supprimés, comme toutes les corporations religieuses, la maison de Saint-Yon devint successivement, jusqu'en 1820, prison révolutionnaire, caserne, grenier d'abondance, maison de détention pour les prisonniers espagnols, hôpital des militaires blessés en 1814, et dépôt de mendicité.

Dès l'année 1819, le conseil général du département de la Seine-Inférieure avait pris en considération le sort déplorable où se trouvaient réduits les infortunés aliénés, et résolut de l'adoucir. Il lui avait été représenté que ces malheureux ne pouvaient recevoir, dans les hospices de Rouen, du Havre et de Dieppe, où ils étaient enfermés en grand nombre, les soins curatifs qu'exigeait leur état, ni même ceux que réclame l'humanité.

Sur la proposition de M. Malouet, alors préfet, le conseil général vota l'établissement d'une maison

spéciale où seraient admis les aliénés appartenant au département. Les bâtiments et dépendances de l'ancienne maison de Saint-Yon furent désignés comme très-propres à remplir le but proposé. La situation du local à l'extrémité d'un faubourg, l'air pur qu'on y respire, les plantations nombreuses qu'il était facile d'opérer dans les vastes jardins qui entourent la maison, parurent autant de circonstances favorables qui devaient fixer le choix de l'administration.

En conséquence, il fut procédé, en 1821, à l'adjudication des travaux de construction de cinq cours, pour le traitement des aliénés. Le 25 août 1822, anniversaire de la fête saint Louis, M. le préfet de Vanssay posa la première pierre de l'établissement.

Malgré quelques additions faites à diverses époques aux bâtiments qui entraient dans le plan primitif, la maison de Saint-Yon fut assez promptement insuffisante pour y loger convenablement tous les aliénés du département. La difficulté d'agrandir un établissement placé au centre d'un quartier populeux et industriel détermina l'administration départementale à acquérir, à 4 kilomètres de Rouen, au hameau de *Quatre-Mares*, dépendant de la commune de Sotteville-lès-Rouen, un terrain propre à recevoir un vaste établissement destiné aux aliénés du sexe mascnlin.

Par suite de cette fondation nouvelle, l'asile de Saint-Yon a été consacré exclusivement aux femmes aliénées. Au 1er janvier 1869, il renfermait 900 malades. L'hospice de Saint-Yon occupe une superficie de 9 à 10 hectares. Les malades y sont soignés par des sœurs de Saint-Joseph-de-Cluny.

La maison de Saint-Yon, devenue elle-même insuffisante, va bientôt disparaître et être transférée non loin de Quatre-Mares.

Dans sa session de 1868, le Conseil général de la Seine-Inférieure a voté les fonds nécessaires pour la construction d'un nouvel asile pour les femmes. Il sera élevé sur le territoire de la commune de Saint-Étienne-du-Rouvray, dans les plaines qui font suite à l'asile des hommes aliénés de Quatre-Mares. La contenance des terrains acquis avec cette destination est d'environ 47 hectares. Les constructions projetées permettront d'y recevoir mille malades. La population totale de cet établissement hospitalier sera environ de 1,150 individus, en y comprenant les dames religieuses et le personnel attaché aux divers services.

L'asile de Quatre-Mares a été commencé en 1851, sous l'administration de M. le baron Ernest Le Roy, sénateur, préfet de la Seine-Inférieure, et d'après les indications médicales de M. Parchappe,

inspecteur général des asiles d'aliénés. Le terrain sur lequel il est bâti est de la contenance de 40 hectares, présentant une légère inclinaison vers le levant, ce qui, outre une très-grande perméabilité du sol, permet l'écoulement rapide des eaux pluviales et ménagères, et contribue puissamment à la salubrité exceptionnelle dont jouit cette maison. On y comptait, au 1er mars 1869, 118 aliénés pensionnaires et 524 aliénés indigents. Les services y sont subdivisés en quatorze catégories parfaitement isolées les unes des autres; et cependant, de chacune d'elles la vue plonge entièrement sur la campagne, grâce à une savante et nouvelle disposition, qui a rejeté tous les préaux en dehors des bâtiments et a ménagé de larges sauts-de-loup à leurs extrémités, de manière à dissimuler les murs de clôture. Beaucoup d'autres moyens, aussi ingénieux qu'efficaces, ont été mis en usage afin d'éloigner toute impression de contrainte et de séquestration.

Les insensés sont employés à la grande culture, au jardinage, à la menuiserie, à la serrurerie, à l'exploitation de carrières de bloc et de sable, à la maçonnerie, à la peinture-vitrerie, etc. Ils font des chapeaux de paille, des chaussons de coton, des paillassons, etc. Un professeur de musique vocale, un professeur de musique instrumentale,

un instituteur primaire sont attachés à l'établissement. Un aumônier résidant y célèbre le service divin dans une vaste chapelle due, ainsi que tous les bâtiments de l'asile, à M. Desmarest, architecte du département; un organiste accompagne le chant des malades qui exécutent des morceaux religieux tous les dimanches; et, quoique le nombre des assistants soit ordinairement de plus de 400, tout s'y passe dans un ordre et un recueillement dont il est impossible de se faire une idée.

L'ordre admirable qui règne dans ces deux établissements, le régime intérieur dont les aliénés sont devenus l'objet, et qui consiste notamment à donner, dans de certaines limites, la distraction et la liberté aux malades, ont déjà fixé l'attention et l'intérêt des médecins étrangers, chargés eux-mêmes du traitement des aliénés dans les hôpitaux de leur pays. Ceux de Rouen, on peut le dire, servent depuis plusieurs années, de modèle à tous les autres.



PRISONS.

Il existe deux prisons principales à Rouen, la *Maison d'arrêt et de correction*, et la *Maison de*

justice, ou *Conciergerie*, cour du Palais. Dans la première, établie récemment faubourg St-Sever, rue Laurent, près de Bonne-Nouvelle, sont les prévenus, les condamnés à moins d'un an et les détenus pour dettes; dans la seconde, les individus en état de mise en accusation pour crime. Les condamnés à plus d'un an sont dirigés sur le dépôt central de Gaillon, à 40 kil. de Rouen.

La prison dite de *Bonne-Nouvelle*, ou nouveau Bicêtre, construite sur les plans de M. Desmarest, architecte en chef du département, peut recevoir de 600 à 700 détenus. Son ingénieuse distribution, l'heureuse ventilation adoptée, une distribution d'eau abondante, font de ce monument une prison modèle. La disposition rayonnante a été choisie par l'architecte comme étant la mieux appropriée aux nécessités d'un service de surveillance actif et incessant. Les femmes et les jeunes détenus des deux sexes occupent des quartiers distincts et séparés de ceux des hommes. Les dépenses totales de construction se sont élevées à près de 2 millions de francs.

L'ancienne maison d'arrêt et de correction occupait, dans l'intérieur de la ville, les bâtiments de *Bicêtre*, qui ont été modifiés et convertis en caserne pour un bataillon d'infanterie.

Suivant un tableau dressé par M. Vingtrinier,

médecin en chef des prisons, la population moyenne des maisons d'arrêt et de correction est d'environ 600 individus; celle de la maison de justice de 80. La mortalité est de 1 sur 50.

CASERNES.

On compte à Rouen cinq casernes : *la caserne Saint-Sever*, la plus grande des cinq, élevée sur l'emplacement de l'ancien grenier à sel, et formant une sorte de parallélogramme, peut contenir 1000 hommes d'infanterie; *la caserne Martainville*, bâtie de 1776 à 1784, au pied de l'Aubette, et adossée aux anciens murs de la ville, peut recevoir 750 hommes d'infanterie. Un vaste Champ de Mars règne au-devant de l'édifice et sur toute sa largeur; *la Caserne* dite *du Champ-de-Mars*, où sont logés deux escadrons de cavalerie; *la Caserne Bicêtre*, rue Napoléon III, peut recevoir un bataillon d'infanterie; *la caserne Bonne-Nouvelle*, située faubourg Saint-Sever, dans l'ancien prieuré de ce nom, peut loger 300 hommes de cavalerie ou 600 d'infanterie.

Bien des gens passent auprès de l'ancien prieuré de Bonne-Nouvelle, et n'y voient qu'une caserne. Que l'étranger s'y arrête, cependant; que les

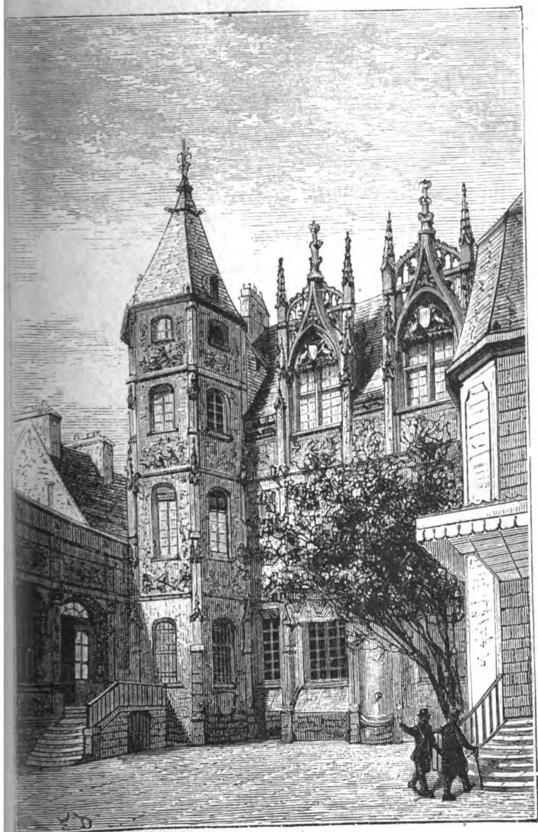
Anglais surtout le visitent; c'est une fondation de Guillaume-le-Conquérant et de la reine Mathilde son épouse. Une tradition que rien n'empêche d'adopter, veut que cette dénomination lui ait été donnée par la princesse elle-même, qui se trouvait en cet endroit quand elle reçut la *bonne nouvelle* de la victoire d'Hastings. L'église, dont on voit encore le portail, fut bâtie en 1656.

ÉDIFICES REMARQUABLES.

Hôtel du Bourgtheroulde,

Place de la Pucelle, à l'angle de la rue du Panneret.

Après les églises de Notre-Dame et de Saint-Ouen, notre ville n'a point de monument qui ait excité plus puissamment la curiosité des archéologues français et anglais. Le premier qui ait donné la description des fameux bas-reliefs du *Camp du drap d'or*, qui décorent le soubassement extérieur de l'ancienne galerie de cet édifice, est Dom Montfaucon, au tome IVe de ses *Monuments de la Monarchie françoise*. Après Montfaucon, les archéologues anglais Ducarel, Dibdin, Cotman et Dawson Turner, ont payé un tribut d'admiration



Typ. J. Claye.

HOTEL DU BOURGTHEROULDE.

à l'hôtel du Bourgtheroulde ; ensuite sont revenus les antiquaires français : M. de Jolimont lui consacre un article et deux planches dans ses *Monuments les plus remarquables de la ville de Rouen*. MM. Nodier, Taylor et de Cailleux ont enrichi leur *Voyage pittoresque et romantique* d'une suite complète de lithographies représentant la célèbre entrevue de François Ier et de Henri VIII. Ils ont fait plus, et c'est un titre réel à la reconnaissance nationale, ils ont fait exécuter, par des mains habiles, des moules qui perpétueront de siècle en siècle ces précieuses productions de la renaissance. D'un autre côté, MM. A. Le Prevost et Barabé ont écrit de savants mémoires sur l'hôtel du Bourgtheroulde. Ils ont fixé l'époque de sa construction vers la fin du XVe siècle, révélé le nom de son fondateur, Guillaume Le Roux, et facilité ainsi les nombreuses descriptions qui en ont été faites. La plus complète de ces descriptions est celle qu'en donne M. Eust. De la Quérière, dans son ouvrage intitulé : *Description historique des Maisons de Rouen*. Cet hôtel, commencé par Guillaume Le Roux, seigneur du Bourgtheroulde, qui vivait en 1486, fut terminé dans la première moitié du XVIe siècle par Guillaume Le Roux, son fils, abbé d'Aumale et du Val-Richer, qui fut employé par François Ier à la négociation du concordat.

Au-dessus des arcades de la galerie ou l'entrevue des deux rois est représentée, est une autre série de sculptures mystiques, que l'on suppose être des compositions religieuses.

Des bas-reliefs, plus ou moins endommagés, décorent la façade du logis principal, au fond de la cour; ceux de l'élégante tourelle hexagone que l'on voit à gauche représentent des scènes pastorales. Ces bas-reliefs sont au nombre de six, trois sur chaque face de la tourelle, placés à l'appui, et autour des petites fenêtres des trois étages, au-dessus du rez-de-chaussée.

L'intérieur de la tourelle renferme, au premier étage, un petit cabinet dont les boiseries et le plafond, terminé en culs-de-lampe enrichis de dorures et de peintures, méritent de fixer l'attention par la beauté des détails.

C'est à tort que la plupart des *Cicerones*, en conduisant les étrangers à l'hôtel du Bourgtheroulde, prétendent leur montrer la prison de la pucelle d'Orléans, tandis que cet hôtel ne fut élevé que soixante ans environ après son supplice. La célèbre héroïne de Vaucouleurs fut enfermée et jugée dans le château de Bouvreuil, dont il existe encore une des tours, dans le monastère des Ursulines.

Ancienne Abbaye de Saint-Amand,

Rue Saint-Amand.

Fondé vers 1030 par la pieuse Aimeline, femme de Goscelin, vicomte d'Arques, enrichi des libéralités de Robert-le-Magnifique, honoré de la protection de nos rois, cet illustre monastère est, aujourd'hui, une espèce d'enclos assez bizarre, habité par des locataires de professions diverses. Une maison en bois, du XVe siècle, et un salon Louis XV, aux armes de Mme de Barentin, ont seuls échappé à l'insouciance et à la destruction. Un vaste hôtel, élevé sur l'alignement de la rue Impériale, occupe une partie de l'emplacement de l'abbaye. On voyait, il n'y a pas encore bien des années, un bâtiment en bois, fort curieux, élevé vers la fin du XVIe siècle, pendant l'abbatiat de Thomasse Daniel. Au premier étage était une chambre à deux cheminées, sur l'une desquelles on pouvait reconnaître, malgré leur mutilation, les armoiries de la famille Daniel. Enfin, à l'un des angles de cette façade était une charmante petite tourelle en porte-à-faux, bâtie en pierre. Sa forme était polygone; ses ornements étaient riches et de fort bon goût. C'était une jolie production de la renaissance. On y remarquait les

armoiries de Marie d'Annebaut, vingt-sixième abbesse, en 1530, sous le cardinal Georges d'Amboise II.

Bureau des Finances,

Parvis Notre-Dame.

C'était le palais de la Cour des Aides. L'hôtel est bâti en pierres de taille; sa construction remonte à l'année 1509. Quoique cet édifice ait éprouvé des dégradations assez nombreuses, il mérite encore de fixer quelques instants l'attention des curieux. Aux arabesques qui le décorent, aux ornements dont il est chargé, on reconnaît facilement le passage du gothique à la renaissance. Construit dans les dernières années de Louis XII, il offre encore l'écu de France avec des porcs-épics en supports. Par la suite, sous François I[er], on ajouta des salamandres aux ornements. L'hôtel a deux façades; la principale, sur le parvis Notre-Dame, l'autre sur la rue du Petit-Salut. Le genre de décoration est le même des deux côtés: ce sont des trumeaux revêtus de pilastres, chargés d'arabesques; des médaillons formés de couronnes, mais dont les figures n'existent plus, des écussons, également effacés; plusieurs niches surmontées de dais, etc.

Porte Guillaume-Lion,

Quai Napoléon.

Des anciennes portes de la ville, c'est la seule qui existe aujourd'hui. Construite vers le milieu du siècle dernier, cette porte présente dans son ensemble une certaine élégance et quelques sculptures dues au ciseau de Claude Leprince, de Rouen, en 1749.

Maisons curieuses et Hommes célèbres nés à Rouen.

Ancien Hôtel de Ville, bâti sous Henri IV, à l'angle des rues de la Grosse-Horloge et Thouret.

Maison en bois du XVI[e] siècle, place Saint-André.

Maison en pierre, fin du XVI[e] siècle, rue aux Juifs, n[os] 47 et 49.

Maison en pierre (1581), rue Percière, n[o] 11.

Maison en pierre, XVI[e] siècle, rue Bouvreuil, n[o] 4.

Maison en pierre (1580), rue Étoupée, n[o] 4.

Maison en pierre, du règne de Louis XIII, rue Saint-Patrice, n[o] 36.

Maison rue des Carmes, n[o] 20, et rue des Quatre-Vents (ancienne chambre des comptes), construite dans le XVI[e] siècle. La façade rue des Carmes est du commencement du XVIII[e] siècle.

Maison en bois, commencement du XVIe siècle, rue Damiette, nº 29.

Maisons en pierre, XVIe siècle, rue Eau-de-Robec, nos 186, 221 et 223.

Maisons en bois, XVe siècle, rue Malpalu, nos 90 et 92.

Maisons en pierre (1632), rue du Bac, nos 28 et 30.

Maison en bois, du XVe siècle, dite de Caradas, rue de la Savonnerie, à l'angle de la rue de la Tuile.

Maison où est né, en 1606, Pierre Corneille, et en 1625 son frère Thomas, rue de la Pie, 4, rue Pierre-Corneille aujourd'hui; maison reconstruite il y a peu d'années; — où est né, en 1657, Fontenelle, rue des Bons-Enfants, 132 et 134; — où est né, en 1644, Jouvenet, rue aux Juifs, 11 (maison reconstruite en 1860); — où est né, en 1791, Géricault, rue de l'Avalasse, 13 A; — où est né, en 1775, Boïeldieu, rue aux Ours, 61; — où est né, en 1785, Dulong, chimiste et physicien, rue aux Ours, 46; — où est né, en 1768, Édouard Adam, chimiste, rue Eau-de-Robec, 222; — où est né, en 1800, Armand Carrel, rue Coignebert, 31.

Outre les personnages célèbres dont nous venons d'indiquer le lieu de naissance, notre ville

se glorifie de compter parmi ses enfants : Le Baillif-Mesnager, diplomate; les deux Basnage, le docte Samuel Bochart, les pères Berruyer, Brumoy, Le Courayer, Daniel et Sanadon, l'historien Le Gendre, le critique Guyot Des Fontaines, les peintres Restout, Letellier, Deshayes, Sacquépée, Colombel, Lemonnier, Houel, de Boisfremont, Lebarbier et Court; le voyageur Cavelier de la Salle; le mathématicien Auzout, les architectes Blondel, Couture et Le Brument; les chimistes Lémery et Dambourney; les avocats Bérault et Ducastel, l'ingénieur Forfait, le financier Mollien, le général Duvivier, Mlle Champmeslé, Mmes du Boccage, le prince de Beaumont, etc., etc.

PONTS.

Pont de pierre et Statue de P. Corneille.

Le pont de pierre est à 150 mètres environ en amont de l'ancien pont de bateaux (1). Il se com-

(1) L'ancien pont de pierre, situé où est en ce moment le pont suspendu, avait été bâti par les soins de l'impératrice Mathilde, fille de Henri Ier, roi d'Angleterre et duc de Nor-

pose réellement de deux ponts séparés, appuyés l'un et l'autre sur la pointe occidentale de l'ile Lacroix. Chacune des deux parties du pont a trois arches. L'arche du milieu porte 31 mètres d'ouverture; les arches latérales 26 m.; les arcades pratiquées dans chaque culée, entre les socles, 4 m. 8 c. La longueur totale est de 266 m. La largeur du pont, entre les bahuts, est de 13 m. 80 c.; celle des trottoirs, de 2 m. 40 c.; celle de la chaussée, de 9 m. La profondeur moyenne de la rivière, dans l'emplacement du pont, est de 10 m.

Ce pont a été livré au public en 1829.

Au centre du terre-plein s'élève la statue en bronze de Pierre Corneille; elle est posée sur un piédestal en marbre blanc de Carare, qui est supporté par un premier socle en granit de Vire.

Cette statue a 3 m. 89 c. de haut, compris la plinthe, et pèse 4,540 kilogrammes (9,274 livres poids de marc). Elle a été fondue à Paris, par M. Honoré Gonon, d'après le modèle exécuté par M. David, membre de l'Institut. Le piédestal est dû à M. Grégoire, alors architecte des bâtiments civils du département de la Seine-Inférieure.

---

mandie. Ce pont devint complètement impraticable et hors de service en 1564. — Le pont de bateaux, construit de 1626 à 1629, fut démoli en septembre 1836; il était établi presque en face de la rue du Bac. Sur les ponts de Rouen, voyez les Recherches de M. Henri Frère; Rouen, 1868, in-8 de 48 pag.

La hauteur totale du monument est de 8 m. 66 c. La première pierre a été posée le 18 septembre



1833, par Louis-Philippe. La statue a été inaugurée solennellement le 19 octobre 1834.

Sur la face intérieure du dé du piédestal sont gravés ces mots :

A
PIERRE CORNEILLE,
PAR SOUSCRIPTION,
1834.

Cette statue a été, en effet, érigée au moyen d'une souscription qui a été ouverte par la Société libre d'Émulation de Rouen. C'est à cette Société qu'on doit la première pensée et l'exécution de ce monument national.

Dans le corps de la statue a été introduite la belle médaille de M. Depaulis, frappée pour la circonstance, et qui représente, sur la face, la tête de Pierre Corneille, et au revers, la statue, avec une partie de son piédestal.

Pont Suspendu.

Le 16 octobre 1834, MM. Seguin frères, ingénieurs civils, et Pierre Colin, entrepreneur de travaux publics, ont été déclarés adjudicataires de la construction de ce pont, moyennant la concession à leur profit, pendant 99 années, des droits de péage, le pont devant être terminé, au plus tard, le 1er janvier 1837. A l'expiration des 99 ans, ce pont appartiendra à l'État.

Les adjudicataires ont présenté un nouveau plan, qui a été approuvé le 27 juin 1835, par le ministre de l'intérieur.

Le pont a deux travées égales; les deux piles du milieu, distantes l'une de l'autre de 15 mètres, sont réunies par des voussoirs en fonte, assis sur

huit colonnes, également en fonte. Ces voussoirs, se trouvent élevés à 25 mèt. au moins au-dessus de l'étiage, hauteur suffisante pour le passage des bâtiments mâtés qui fréquentent le port de Rouen. C'est là que se trouve la passe mobile. Elle a 14 m. de longueur sur 4 de largeur, et est d'une solidité parfaite, puisqu'on a la facilité de la suspendre aux voussoirs de fonte. Le lit de la rivière est dragué en cet endroit, de manière à présenter au moins trois mètres d'eau au-dessous de l'étiage.

Le tablier, qui s'ouvre pour donner passage aux navires, est un double pont-levis dont la manœuvre se fait avec autant de facilité que de promptitude.

Les piles, élevées pendant l'hiver, étaient achevées en janvier 1836, mais les fontes des colonnes et des arceaux, exécutées en Angleterre, n'arrivèrent qu'au mois de juin. Quelques jours suffirent pour placer les immenses câbles de suspension, au nombre de douze, et les poutrelles sur lesquelles repose le plancher formé d'un lit de planches de sap superposées à un autre lit de planches de chêne. Les colonnes qui supportent les câbles de suspension sont couronnées et liées entre elles par une corniche.

M. Le préfet a fait l'inauguration du pont le 31 août 1836.

La largeur, entre les faces intérieures des parapets, est de 7 mèt. 30 cent., divisés en deux trottoirs de chacun 1 mèt. 30 cent., et, pour les voitures, une chaussée de 4 mèt. 70 cent. La longueur est de 197 mèt. La dépense totale a été évaluée, par le cahier des charges, à 750,000 fr.

Le péage est fixé à 1 cent. pour un piéton, 5 cent. pour un cavalier, et 15 cent. pour une voiture.

Le pont suspendu présente le double avantage de rendre la navigation beaucoup plus facile, et de doter la ville d'un monument plein de hardiesse et d'élégance.

A gauche du pont, du côté de la ville, on a bâti un corps-de-garde. A droite on a élevé une petite maison à Louis Brune, connu pour avoir sauvé la vie à plus de trente personnes prêtes à périr dans les flots. C'est un juste hommage rendu par la ville de Rouen au courage et au généreux dévouement d'un de ses enfants. Dans cette maison, on a réservé une salle pour rappeler à la vie les personnes asphyxiées par immersion.

RIVIÈRES.

La Seine. — La Seine prend sa source en Bourgogne, au hameau d'Envergereaux, à 12 kilom.

N.-O. du village de Saint-Seine. Après un cours de plus de 800 kilom. de l'est à l'ouest, elle vient se jeter dans l'Océan, entre Honfleur et le Havre. La profondeur de la Seine à Rouen et le reflux permettent de classer cette ville parmi les principaux ports de France. On estime qu'il y monte annuellement 2,500 navires de toute grandeur; tonnage moyen d'environ 200 tonneaux (1). Ce fleuve peut être divisé en trois parties : 1° la Haute-Seine, depuis sa source jusqu'à Paris; 2° la Seine moyenne, de Paris à Rouen; 3° la Basse-Seine (ou Seine maritime), de Rouen à la mer.

Robec. — Cette rivière prend sa source au village de Fontaine-sous-Préaux, à 8 kilom. de Rouen, traverse cinq communes, entre dans Rouen au faubourg Saint-Hilaire, coule de l'est à l'ouest, et est bordée sur toute la longueur de la rue qui porte son nom par plusieurs établissements de teintureries qui donnent à ce quartier une physionomie toute particulière. Elle décrit alors un détour à gauche, et se dirige du nord au sud, derrière les maisons qui bordent les rues Damiette,

(1) Des navires de 400 à 500 tonneaux, calant 5 m. 25 c., peuvent monter jusqu'à Rouen, grâce aux travaux d'endiguement de la Seine-Maritime. En 1867, il est entré 2234 navires jaugeant 264,393 tonneaux.

Malpalu et Impériale, et va se perdre dans la Seine, auprès du pont de Pierre.

Aubette. — Sa destination est à peu près la même que celle de Robec, sa voisine. Celle-ci lui est même redevable d'une partie de ses eaux, puisque l'Aubette, à partir de l'endroit qu'on nomme *le Choc*, se divise en deux bras, dont l'un se jette dans Robec un peu plus loin. C'est au Choc que sont établies les écluses destinées à faire passer alternativement les eaux d'une rivière dans l'autre, afin d'en pouvoir effectuer le curage, qui a lieu tous ans vers la Pentecôte. L'Aubette prend sa source à Saint-Aubin, petit village près Rouen. Elle traverse Saint-Léger-du-Bourg-Denis, Darnétal, entre dans Rouen par le faubourg Martainville, et va se perdre dans la Seine, à la hauteur de la porte Guillaume-Lion.

FONTAINES.

Des trente-six fontaines qui fournissent à la ville une eau abondante, sept seulement méritent un examen particulier, sous le rapport monumental et historique. Ce sont les fontaines de la Croix-de-Pierre, de la Crosse, de la Grosse-Horloge, du Marché-Neuf (place Verdrel), de la Pucelle, de Saint-Maclou et de Lisieux.

Fontaine de Lisieux, *rue de la Savonnerie.* — Cette fontaine est la plus remarquable. Elle est ainsi nommée, parce que la maison contre laquelle elle est adossée appartenait à l'évêque de Lisieux, qui logeait dans cet hôtel quand il venait à Rouen. A l'extrémité supérieure du massif en pierre et de forme pyramidale, est Apollon, vêtu d'une manière assez bizare; il joue de la harpe. Au-dessous du dieu des poètes est le cheval Pégase. Immédiatement après vient une figure à trois têtes, dont nos manuscrits font une *Philosophie*. Les neuf Muses sont distribuées dans le reste du massif, au-dessous de cette *Philosophie*, qui pourrait bien être une Hécate. Des rochers, des arbres, des gazons, des moutons, composent les accessoires de ce *Mont-Parnasse*. De la base au sommet serpente le *chemin glissant et pénible à tenir*. Tout mutilé qu'il est, ce monument est encore fort curieux et mérite d'être visité. Sa construction remonte à 1518.

Fontaine de la Crosse, *à l'angle des rues des Carmes et de l'Hôpital.* — C'est un petit monument dans le genre gothique, de la fin du xve siècle, restauré il y a peu d'années. Les sculptures qui la décorent sont remarquables par leur délicatesse et leur légèreté. Son nom lui vient de ce qu'elle est située au coin de la maison où pendait pour

enseigne la crosse appartenant aux religieux de Notre-Dame-de-l'Isle-Dieu.

Fontaine de la Grosse-Horloge, *à l'angle des rues des Vergetiers et de la Grande-Rue.* — Le 25 avril 1731, la ville passa un marché avec Jean-Pierre de France, architecte sculpteur, pour la décoration de cette fontaine, qui représente les figures d'Alphée et d'Aréthuse, accompagnés d'enfants, de rocaille et de roseaux. Elle porte une inscription qui rappelle le règne de Louis XV et le nom de François-Frédéric Montmorency, duc de Luxembourg, gouverneur de la ville de Rouen et de la province de Normandie, qui contribua à la dépense de cette fontaine pour une somme de 3,000 liv.

Fontaine de la Croix-de-Pierre, *carrefour Saint-Vivien.* — La fontaine présente trois étages en forme de pyramide, et est ornée de quelques statues; son aspect est infiniment gracieux. On peut encore se faire une idée de la délicatesse de son architecture, malgré les dégradations et même les réparations dont elle a été l'objet. Elle coula pour la première fois en 1515.

Fontaine de Saint-Maclou, *à l'angle nord de l'église.* — Cette fontaine, quoique dégradée, présente encore deux beaux enfants, élégante création de Jean Goujon.

Fontaine du Marché-Neuf (*place Verdrel*).— Monu-

ment en pierre du XVIIIe siècle, et de forme pyramidale. L'obélisque est supporté par un dé aux angles duquel sont quatre aigles aux ailes déployées.

Fontaine de la Pucelle, *place de ce nom.* — Erigée de 1754 à 1755, composée dans le style de l'époque par Alexandre Dubois, architecte du Roi, dans la généralité de Rouen, cette fontaine fait vivement regretter la jolie



fontaine triangulaire qui fut élevée environ un siècle après l'exécution de l'immortelle jeune

fille de Vaucouleurs. La statue de Jeanne, représentée sous le costume de Bellone est due au sculpteur Paul-Ambroise Slodtz. Pour conserver le souvenir de cette érection on a rétabli, il y a quelques années, sur les trois faces du monument, les inscriptions qui y avaient été primitivement placées. — Aujourd'hui, il est question d'élever à Rouen, au moyen d'une souscription nationale, un monument digne de l'héroïné française.

Eaux minérales. — Rouen en possède trois sources principales : la première, à l'est, connue sous le nom de la *Maréquerie*, où l'on arrive par la rue des Canettes ; la seconde, au sud-est, dite de *Saint-Paul ;* la troisième à *Déville*. Il n'y a que la première qui soit entretenue en bon état et mise à la disposition des malades.



PLACES ET MARCHÉS.

Vieux-Marché et place de la Pucelle. — Le nom de ce marché indique assez qu'il est le plus ancien de Rouen ; c'est aussi le plus considérable. Il existait dès le XIe siècle, et se trouvait alors dans le faubourg. Son étendue primitive était beaucoup plus vaste qu'aujourd'hui, puisqu'il occupait, au XVe siècle, tout l'espace compris entre la rue du Vieux-

Palais, l'église de Saint-Eloi et l'église de Saint-Michel, dont on voyait encore les restes il y a quelques années, à l'encoignure sud-ouest de la Grande-Rue. Vers le commencement du XVIe siècle, on bâtit des maisons dans le voisinage de l'église de Saint-Eloi, jusqu'à la rue du Vieux-Palais. Une d'elles subsiste encore : c'est l'hôtel du Bourgtheroulde, fameux par ses bas-reliefs, et dont j'ai parlé plus haut. Le Vieux-Marché se trouva ainsi partagé en deux portions inégales. L'endroit où fut brûlée (le 30 mai 1431) l'innocente Jeanne-d'Arc, a retenu le nom de place de la *Pucelle*. On l'appelle aussi place du *Marché-aux-Veaux*, à cause de sa destination primitive. C'est donc sur le Vieux-Marché que l'héroïne française fut sacrifiée à la superstition et à la vengeance, « attendu, dit le roi d'Angleterre dans une lettre à son *très-cher et très-aimé oncle*, attendu les grands dommages et inconvénients, les horribles homicides et détestables cruautés et autres maux innumérables qu'elle avait commis à l'encontre de notre seigneurie et loyal peuple obéissant. »

Les galeries couvertes, où se tenaient, il y a quelques années, les marchandes de poisson et de légumes, ont été remplacées par deux vastes halles construites en 1867 et 1868, en donnant en même temps de l'air et du soleil dans ce quartier populeux.

Marché-Neuf (ou place Verdrel).—Les fruits, les œufs, les fromages, particulièrement les *bondes de Neufchâtel;* tels sont les approvisionnements du Marché-Neuf. On y voyait, il y a quatre-vingt-dix ans environ, une statue en plomb doré, représentant Louis XV dans sa jeunesse, et revêtu des habits royaux. Ce monument a été remplacé par l'obélisque actuel, qui fournit une eau abondante aux habitants du quartier. Limité par la rue de l'Impératrice, à l'ouest, le Marché-Neuf a subi des agrandissements considérables.

Place Notre-Dame. — Au temps de Pommeraye, le parvis Notre-Dame était le lieu où s'allumaient les feux de joie dans les jours de réjouissances publiques. Le marché aux fleurs et aux graines, qui s'y est tenu durant de longues années, est actuellement transféré place des Carmes.

Place de la Calende. — On l'appelait autrefois le *port Morant*, le *port des Navires*, le *port de Notre-Dame*, parce que, en effet, les vaisseaux, abordèrent en cet endroit jusqu'au moment où les premiers ducs resserrèrent le lit de la Seine. Peut-être trouverait-on encore scellés, dans les caves de quelques maisons voisines, les anneaux de fer dont parle Farin, et auxquels on amarrait les bâtiments. La façade de la maison au haut de laquelle est un cadran, précisément en regard du portail

de l'église, est un reste des bâtiments de l'ancien Hôtel-Dieu qui s'étendait jusqu'à la rue de la Madeleine.

Place de la halle et Basse-Vieille-Tour. (*Voyez* l'article *Halles* p. 99.)

Clos Saint-Marc, *situé à l'extrémité de la rue Armand-Carrel.* — Ce vaste marché occupe une partie des terrains qu'occupait l'ancien Jardin-des-Plantes. Comme sur la place de la Haute-Vieille-Tour, on y vend principalement du vieux linge et de vieux meubles, des marchandises d'occasion et de toutes sortes, de la poterie, de la verrerie, etc.

Place des Carmes. — C'est aujourd'hui le marché aux fleurs et aux graines ; il ne tient régulièrement que le dimanche et le vendredi.

Cette place a succédé en partie à l'ancien couvent des Carmes, dont elle a retenu le nom, aussi bien que la rue voisine.

La Rouge-Mare. — L'an 949, Othon, empereur d'Allemagne, Louis IV, roi de France, et Arnould, comte de Flandre, mettent le siége devant Rouen. Notre duc Richard Ier, surnommé Sans-Peur, sort par la porte Beauvoisine, tombe sur les ennemis, et fait un carnage effroyable de leurs soldats. Cette action eut lieu en partie à l'endroit que nous appelons encore aujourd'hui la *Rouge-Mare,* à cause du sang dont elle fut inondée.

La Rouge-Mare est maintenant le marché au beurre. Une école d'*enseignement mutuel* et l'hôtel de la gendarmerie occupent, depuis quelques années, l'église et une partie des bâtiments de l'ancien monastère des Béguines, qu'on remarque sur cette place.

En 1450, la place de la Rouge-Mare devint le marché aux chevaux, transféré, depuis la fin du siècle dernier, au *Boulingrin.*

Le Boulingrin. — Le *Boule-Verd* était un tapis de gazon où l'on jouait à la *boule.* De ce mot *Boule-Verd* les Anglais ont fait leur *Bowling-Green,* qui en est la traduction littérale, dans l'acception primitive ; de ce mot *Bowling-Green,* nous avons fait *Boulingrin.* Cette place, qui se trouve au point de jonction des deux rampes Beauvoisine et Saint-Hilaire, est un vaste carré entouré de maronniers. Le peuple l'appelle mal à propos la *Nouvelle Rouge-Mare,* depuis que le marché aux chevaux et autres bestiaux y a été transféré.

Le Champ-de-Mars. (Voyez *Caserne Martainville,* p. 123.)

Le Marché aux Bestiaux. — Place des Emmurées, faubourg Saint-Sever, se tient le mardi et le vendredi de chaque semaine.

BIBLIOTHÈQUES ET MUSÉES.

Bibliothèque Publique, *à l'Hôtel-de-Ville, deuxième étage*. — Le 4 juillet 1809 eut lieu l'ouverture solennelle de la Bibliothèque publique. Depuis ce moment, les habitants et les étrangers sont admis dans l'établissement tous les jours, excepté les dimanches, les jeudis et le temps des vacances, de onze à quatre heures, et le soir de six à neuf heures. La collection actuelle est environ de cent trente mille volumes, y compris les collections Le Ber, Coquebert de Montbret et Desbois.

Les manuscrits sont au nombre de plus de quinze cents, y compris les manuscrits légués par M. le marquis de Martainville. Plusieurs d'entre eux sont fort rares et très-curieux, soit par leur ancienneté, soit par les miniatures dont ils sont ornés, soit enfin par les renseignements qu'on y trouve. Je citerai particulièrement le *Graduel de Daniel d'Aubonne*, mort en 1714 ; le *Missel de Robert Champpart*, archevêque de Londres et de Cantorbéry, apporté d'Angleterre, vers l'an 1050, ainsi que le *Bénédictionnaire*, de la même époque, qui servait au couronnement des rois anglo-saxons ; la *Relation de l'entrée de Henri II à Rouen*, en 1550, ornée d'une suite de peintures extrême-

ment précieuses. Les imprimés avant 1500 sont au nombre de trois cent cinquante, dont deux cent quarante avec date; le plus ancien est de 1468 (1).

La Bibliothèque de Rouen possède, en outre, une quantité considérable d'excellents recueils, des collections de la plus haute valeur, des éditions de la plus grande rareté. La précieuse collection de M. Le Ber, dont le catalogue forme 4 vol. in-8, est maintenant réunie à la Bibliothèque de la ville, dans une salle particulière. La bibliothèque Coquebert de Montbret, ou du moins la partie la plus précieuse de cette bibliothèque, occupe, sur le même palier, l'ancienne salle de l'Académie. L'autre partie est déposée, jusqu'à nouvel ordre, dans les combles de l'Hôtel-de-Ville.

La Bibliothèque renferme, en outre, un magnifique vase de Sèvres dans le style mauresque, une statue de Voltaire d'après Houdon, modelée avec toile et carton, divers objets chinois offerts par l'amiral Cécile, un modèle de l'église de Saint-

(1) La vente des livres était déjà considérable à Rouen, dès 1483. Il est constant que Guillaume Le Talleur et Natalis de Harsy y imprimèrent en 1487, Jean Le Bourgeois en 1488, et Martin Morin en 1490.

Ouen en carton pâte, des collections de médailles, de sceaux, de gravures, etc. (1)

D'importants travaux pour cause d'agrandissements et d'installations nouvelles ont été opérés pendant le cours de l'année 1863. La plus importante a été l'ouverture (15 octobre 1863), d'une nouvelle salle de lecture plus grande, mieux éclairée, plus largement aérée que l'ancienne, et qui permet de doubler le nombre des places affectées aux travailleurs. D'après la destination nouvelle assignée à ces deux pièces, la première est plus spécialement affectée aux lecteurs et la deuxième aux dessinateurs. Une troisième salle, beaucoup plus spacieuse que les deux autres, renferme, avec de nombreuses collections imprimées, les objets d'art dont nous venons de parler et conduit à la Bibliothèque Le Ber, où a été déposée la précieuse collection de médailles donnée à la ville par Mme Le Carpentier, d'Honfleur.

---

(1) Indépendamment des nombreux manuscrits de la Bibliothèque publique, la ville de Rouen possède (à la Mairie) des archives municipales, et (Hôtel de la Préfecture) des archives départementales, riches dépôts où l'on peut puiser des documents sur l'histoire civile et religieuse, tant de la ville de Rouen que des divers points du département de la Seine-Inférieure. Sur les livres et manuscrits concernant l'histoire de la Normandie, consulter le *Manuel du Bibliographe normand*, par Ed. Frère; Rouen, 1858-60, 2 vol. gr. in-8.

Musée, à l'Hôtel-de-Ville, deuxième étage. — L'ouverture du Musée a eu lieu le même jour que celle de la Bibliothèque (4 juillet 1809). La plupart des objets qui le composent ont été recueillis dans le département. Le gouvernement, de son côté, a contribué à l'enrichir, en lui accordant plusieurs tableaux de différentes écoles ; le conseil municipal, en votant diverses acquisitions ; quelques particuliers, par des dons volontaires. Cette intéressante collection se compose de trois cents tableaux à peu près. On y remarque, entre tous, une *Vierge au milieu des Anges,* dite la *Vierge de Saint-Sixte,* attribuée à Raphaël ; trois petits tableaux, formant suite, qui sont incontestablement de la main de ce grand peintre et dans sa première manière ; le Van Eyck, représentant la *Sainte Vierge au milieu d'une assemblée de jeunes filles ;* une *Messe au temps de la Ligue,* tableau curieux pour le sujet et pour les hauts personnages qu'il représente ; une *Conversion de saint Mathieu,* par Valentin ; un *saint François en extase,* par Annibal Carrache ; un *Ecce-Homo* et une copie de la *sainte Famille,* par Mignard ; une *Mort de Saint-François,* par Jouvenet ; plusieurs *Marines,* par Vernet ; une *Descente de Croix,* par Lahire ; une *Vue de Rouen* au commencement du XVIIIe siècle ; la *Visitation,* par Le Guerchin ; la *Peste de Milan,* par Lemon-

nier, de Rouen, et un grand nombre d'autres qu'il serait trop long de citer. A l'extrémité de la galerie d'entrée est une statue, en terre cuite, de *Pierre Corneille*, par Caffiéri. Quelques autres statues en marbre, et les modèles en plâtre des plus belles statues de l'antiquité, se trouvent dans une salle séparée, au fond de la grande galerie. Il y a, tous les deux ans, une exposition des productions des Beaux-Arts, dont la majeure partie appartient à des artistes normands.

Le Musée est ouvert au public les dimanches et jeudis ; aux artistes et aux étrangers, tous les jours, de dix à quatre heures.

Musée départemental d'Antiquités, *à Sainte-Marie, rue Poussin.* — Ce Musée, fondé en 1833, par le conseil général du département, sur la proposition de M. Dupont-Delporte, préfet, a été livré au public en 1834. Il occupe trois des galeries du cloître de l'ancien couvent de Sainte-Marie. Dans la première galerie sont placées les antiquités gauloises, romaines et gallo-romaines, et celles du moyen-âge ; dans la deuxième, en retour d'équerre, les objets d'art de l'époque dite de la Renaissance. Ce musée renferme des statues, des bustes, des bas-reliefs, des fragments d'architecture, des sarcophages, des urnes en marbre et en pierre, des vases en bronze, en verre et en

terre cuite, des vitraux peints, des armes, des meubles, des ustensiles et ornements divers de différentes époques.

L'énumération suivante donnera une idée de ses richesses : la porte de la maison de Corneille, quelques tombeaux romains et gallo-romains trouvés à Rouen et dans diverses parties du département de la Seine-Inférieure ; mosaïque gallo-romaine découverte en 1838 dans la forêt de Brotonne (Seine-Inférieure), restituée et complétée en 1861, par les soins de M. A. Pottier ; des inscriptions, des statues provenant de fouilles faites à Lillebonne ; une foule d'objets d'art et d'antiquités du moyen-âge et de la Renaissance ; la châsse de saint Sever, qui jadis renfermait les reliques de ce saint, et dont la forme rappelle celle d'une chapelle gothique de la fin du XIIe siècle ; (elle est en bois de chêne revêtu de lames de cuivre dorées et argentées ; sur les quatre faces sont placées des figures d'évêques, celle de saint Sever, dorée, occupe le faîte central de la châsse) ; plusieurs spécimens de sculpture en pierre et en bois, aux XVe, XVIe et XVIIe siècles ; une collection considérable de médailles romaines et gauloises, de sceaux et d'anciennes monnaies françaises et normandes ; les plâtres des cinq bas-reliefs de l'hôtel du Bourgtheroulde, représentant l'entre-

vue de Henri VIII et de Francois Ier au *Camp du drap d'or ;* d'anciennes armes et armures, parmi lesquelles se trouve la cotte de mailles d'Enguerrand de Marigny, provenant de la collégiale d'Écouis, et enfin, d'anciens meubles, tels qu'armoires, buffets, coffres, bahuts en ébène ou en chêne.

Les fenêtres des galeries, au nombre de quinze, sont remplies de vitraux peints, présentant les progrès de ce genre d'ornementation, depuis le XIIIe siècle jusqu'au XVIIe. Les plus remarquables sont ceux qui proviennent de l'église de Saint-Eloi (aujourd'hui à l'usage du culte protestant), et qui représentent l'histoire du Juif et de l'Hostie, autrement dite du miracle des Billettes. Dans des cadres appliqués contre la muraille sont suspendus des chartes et d'anciens titres normands, portant la signature de personnages célèbres. On distingue parmi ces signatures celle de Guillaume-le-Conquérant (une simple croix), et celle de plusieurs autres ducs de Normandie.

Le Musée est ouvert au public les dimanches et fêtes, de 11 heures à 4 heures ; aux artistes et aux étrangers, tous les jours, aux mêmes heures. On peut s'y procurer un catalogue détaillé des objets qu'il renferme, dressé par le conservateur, M. l'abbé Cochet.

Musée Céramique. — Le Musée municipal de Cé-

ramique Rouennaise, annexé au Musée départemental d'antiquités, occupe une des galeries du cloître de Sainte-Marie. Il a été fondé en 1864, sur la proposition d'un Comité d'amateurs, qui offrit, pour couvrir les frais d'installation, le produit d'une Exposition d'objets d'art faite à Rouen, avec un grand succès, en 1861. Il fut solennellement ouvert le 15 août 1864 par l'administration municipale. Le fonds de ce riche ensemble des productions de la céramique rouennaise aux XVIIe et XVIIIe siècles, d'abord composé par la collection rassemblée pendant de longues années, par M. André Pottier, petit fils d'un des anciens fabricants de faïence, et par un don fait à la ville en 1868, s'élève à quatorze cents pièces environ. Le but qu'on s'est proposé, dans la disposition qu'on lui a donnée, est de représenter les phases successives de cette belle industrie, depuis ses premiers commencements, comme industrie manufacturière et commerciale, jusqu'à son extinction totale, et d'en montrer, par des groupes parfaitement déterminés, la double période de splendeur et de décadence. (1)

(1) Voyez *Histoire de la Faïence de Rouen*, ouvrage posthume de M. André Pottier, publié par les soins de MM. l'abbé Colas, Gustave Gouellain et Raymond Bordeaux; Rouen, A. Le Brument, 1869, in-4 avec un grand nombre de planches coloriées.

A ce riche ensemble de faïences rouennaises, on a joint les produits des fabriques françaises ou étrangères qui rivalisèrent avec Rouen dans l'industrie de la faïence. Les groupes sont nombreux, et, en général, des inscriptions servent à les distinguer. La Hollande, par son importance, occupe le premier rang ; c'est à sa fabrication qu'il faut, très-probablement, rapporter le précieux violon, chef-d'œuvre de cette industrie, pour la correction de sa forme et la richesse de son ornementation ; puis viennent Nevers, Strasbourg, les bords du Rhin, Moustiers, l'Angleterre, etc.

Des échantillons de porcelaines des différentes fabriques primitives, françaises ou étrangères, terminent la série méthodique.

Au milieu de la galerie on lit l'inscription suivante, commémorative de la fondation de cette intéressante institution locale :

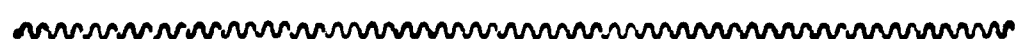
MUSÉE MUNICIPAL
DE CÉRAMIQUE ROUENNAISE,
FONDÉ EN 1864,
Sous l'administration de M. VERDREL, off. de la Lég. d'honn., etc., maire,
M. le Bon Ernest Le Roy, sénateur, G. O. ✻ etc., étant préfet de la Seine-Inférieure.

Collection formée par M. André Pottier,
et acquise par la Ville de Rouen,
avec le concours d'un Comité d'amateurs Rouennais,
présidé par M. le comte Adrien de Germiny.

Muséum d'Histoire naturelle, *à Sainte-Marie, rue Poussin.* — L'administratien municipale de Rouen fonda le Cabinet d'histoire naturelle en 1827, mais ce ne fut qu'en 1832 qu'on le jugea digne d'être offert à la curiosité publique.

L'accroissement de ce Muséum a été rapide; déjà, malgré son peu d'années d'existence, il peut être comparé avantageusement à la plupart des collections de province; et, en raison de la situation maritime de notre ville, on doit espérer qu'un jour à venir il sera placé immédiatement après le Muséum de Paris. Actuellement il est remarquable par les nombreuses coquilles qu'il possède, par une riche collection d'oiseaux d'Europe et d'oiseaux-mouches, et par quelques mammifères d'une grande rareté.

Ce Muséum forme deux longues galeries et est ouvert au public les dimanches et fêtes; les étrangers et les étudiants y sont admis tous les jours.



SOCIÉTÉS SAVANTES.

Le vaste hôtel spécialement affecté aux réunions des sociétés savantes, est situé rue Saint-Lô, en face le Palais-de-Justice. C'était, avant la Révo-

lution, l'Hôtel de la première Présidence, et, depuis lors, le siége de la Cour impériale.

Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts. — Le nombre des Académiciens résidants est fixé à cinquante ; celui des correspondants est illimité. La collection des mémoires de la compagnie, dont il paraît un volume tous les ans, forme aujourd'hui 70 vol., dont 65 pour les années 1804-1867, et 5 vol. pour les années 1744-1803. L'Académie tient ses séances particulières tous les vendredis, de sept heures et demie à neuf heures du soir ; et, chaque année, une séance publique, à la fin de laquelle elle décerne alternativement des prix sur différents sujets relatifs aux sciences, aux lettres et aux arts. Cette séance a lieu dans la grande salle de l'Hôtel-de-Ville, au commencement du mois d'août.

Les étrangers ne doivent pas manquer de visiter la salle de l'Académie, pour y voir le superbe tableau de M. Court, représentant le *grand Corneille accueilli au théâtre par le grand Condé*, et le beau *portrait de Boïeldieu*, peint par M. Boullenger de Boisfremont.

Société centrale d'Agriculture. — Cette Société, constituée en 1819, s'occupe sans relâche des moyens de propager les connaissances relatives au but de son institution. Elle tient ses séances le deuxième

et le quatrième jeudi de chaque mois, et une séance publique tous les ans, la veille de la foire de Saint-Romain, c'est-à-dire vers la fin d'octobre. La Société, dans cette séance, décerne des prix et des médailles d'encouragement. Elle publie, tous les trois mois, le résultat de ses travaux.

La Société se compose de membres honoraires, de quarante résidants et de correspondants en nombre illimité.

Société libre d'Émulation, du Commerce et de l'Industrie de la Seine-Inférieure. — Cette Société, créée en 1803 sous la dénomination de *Société libre d'Émulation*, s'occupe plus particulièrement de tout ce qui intéresse l'avancement et l'amélioration des arts et de l'industrie manufacturière. Elle tient ses séances les 1er et 15 de chaque mois, et une séance publique à l'Hôtel-de-Ville, le 6 juin, anniversaire de la naissance du grand Corneille, époque où elle décerne des prix et des médailles d'encouragement.

Cette Société se compose de membres honoraires ou vétérans, de cent membres résidants et d'un nombre illimité de correspondants. Elle a établi, depuis 1835, trois cours publics professés gratuitement par des membres pris dans son sein, savoir : un cours de *Tenue de Livres*, un de *Droit*

commercial et un de *Géométrie appliquée aux Arts*. Des cours gratuits de langues étrangères ont également été institués par ses soins. On lui doit aussi la création d'un *Musée industriel*. Cette Société publie tous les ans le recueil de ses mémoires, bulletin de 200 pages environ, dont la collection est nombreuse.

En 1855, la *Société libre d'Émulation* s'est fusionnée avec la *Société libre du Commerce et de l'Industrie*, société dont les attributions étaient à peu près les mêmes, et a pris alors le titre susénoncé.

Société centrale d'Horticulture. — Fondée en 1836, cette Société tient ses réunions le premier mercredi de chaque mois et fait des expositions de fleurs et de fruits deux fois par an, dans le jardin de l'Hôtel-de-Ville.

Les bibliothèques de ces diverses Sociétés ont été réunies dans une vaste salle située au premier étage du même hôtel, rue Saint-Lô.

Société de Médecine. — Elle tient ses séances le deuxième et le quatrième mardi de chaque mois, dans l'enclave de l'Hôtel des Sociétés Savantes et s'occupe exclusivement de l'art de guérir. Elle correspond avec les médecins et chirurgiens du département, et avec beaucoup d'autres médecins distingués de différentes parties de la France.

Société des Pharmaciens. — Un grand nombre de pharmaciens de cette ville se réunissent, le premier mardi de chaque mois, dans une salle de la Tour aux Normands, rue des Espagnols, pour conférer sur tout ce qui peut intéresser l'exercice de la pharmacie. C'est dans le même lieu que s'assemble le jury médical. On y trouve une assez belle collection d'objets tirés de trois règnes, particulièrement destinés aux examens des candidats pour la pharmacie.

Commission d'Antiquités. — Les séances de cette société, instituée pour la recherche des antiquités et la conservation des monuments anciens dans le département de la Seine-Inférieure, se tiennent à la Préfecture, sous la présidence de M. le secrétaire général ; le nombre de ses membres n'est pas limité. Elle possède un grand nombre de dessins réunis en 2 vol. gr. in-f°. Beaucoup d'entre eux sont dus au crayon aussi facile que correct de E.-H. Langlois.



COURS D'INSTRUCTION PUBLIQUE ET GRATUITE.

Faculté de Théologie. — Cour des Libraires, près de la Cathédrale, tous les jours, excepté les samedis et dimanches, à deux heures.

Cours de Botanique et Jardin des Plantes. — Le désir de vivifier et d'assainir le quartier Martainville a fait concevoir à l'administration municipale le projet d'ouvrir une rue à l'entrée de la ville, sur l'emplacement même de l'ancien Jardin des Plantes ; elle s'est, en conséquence, occupée des moyens de l'établir ailleurs, et a jeté les yeux sur le *parc de Trianon*. Cette propriété est située à l'extrémité de la rue d'Elbeuf, faubourg Saint-Sever, et forme à peu près un carré de 45,500 mètres de surface. Elle offre l'un des jardins des plantes les mieux distribués et les plus riches en végétaux de toutes espèces. M. Lejeune, de Rouen, architecte à Paris, en a donné les plans en 1836.

Le cours de botanique a lieu au Jardin des Plantes, trois fois la semaine, dans la belle saison, les lundis, mercredis et samedis, à six heures du soir ; et il y a herborisation le jeudi.

Cours de Chimie. — Ce cours a lieu tous les ans, à partir du 1er décembre, les mardis et vendredis, à une heure, dans l'enceinte du ci-devant monastère des dames de Sainte-Marie, rue Poussin. Les leçons ont pour objet principal l'application de la chimie aux arts et à l'industrie. Ce cours embrasse les trois règnes. Il est ordinairement suivi d'un autre cours élémentaire, où le même professeur

enseigne les principes et les procédés de la teinture, et toutes les connaissances utiles à l'art du blanchîment. Ce dernier cours est mis à la portée des artisans étrangers aux dénominations chimiques et au langage de la science en général. Il a lieu tous les dimanches, à midi, à partir du 1er décembre, et se termine vers le mois d'août.

Cours de Physique. — Le cours de *physique,* institué en 1835, a lieu les mercredis et samedis, à une heure, à Sainte-Marie. Un second cours élémentaire a lieu tous les dimanches, à une heure et demie, en faveur de la classe ouvrière.

Cours de Peinture et de Dessin. — Ces cours, établis dans l'ancien monastère de Sainte-Marie, et divisés en classes du jour et classes du soir, comprennent tout ce qui intéresse les arts libéraux et industriels. Commencés le 15 novembre, ils finissent au mois d'août. Les leçons ont lieu tous les jours, les dimanches et fêtes exceptés, de une heure à trois heures, pour les classes du jour, et de huit heures à dix heures, pour les classes du soir. Le nombre des élèves qui suivent ces cours est de 400 environ. L'Ecole de Dessin et de Peinture fut fondée, en 1741, par J.-B. Descamps.

Cours d'Histoire naturelle. — Il se divise en deux parties : la *Botanique* qui est enseignée pendant l'été, au Jardin des Plantes, et la *Zoologie* qui est

enseignée pendant l'hiver, à l'Amphithéâtre, rue Poussin, les lundis et mercredis soir.

École départementale d'Agriculture et d'Économie rurale de la Seine-Inférieure. — Cours de *culture*, le mercredi, à sept heures du soir. Cours de *chimie agricole*, le mercredi, à huit heures du soir. *Zoologie agricole*, le vendredi, à huit heures du soir. Ces cours, institués par le conseil général en 1838, ont lieu à partir du mois de décembre jusqu'à Pâques, les deux premiers dans l'Amphithéâtre de chimie, et le troisième dans l'Amphithéâtre d'histoire naturelle, rue Poussin.

Cours d'Arboriculture, professé au Jardin des Plantes, les dimanches et vendredis, à 2 heures, durant le printemps et l'été.

École préparatoire de Médecine et de Pharmacie, *place Sainte-Marie.* — Les divers cours sont professés, tous les jours, depuis le mois de novembre jusqu'au mois d'août, par les médecins attachés aux hôpitaux.

École préparatoire à l'enseignement supérieur des Sciences et des Lettres. — Ces cours ont lieu tous les jours durant le même exercice, dans l'Amphithéâtre Sainte-Marie, et sont professés par des membres de l'Université.

Les Cours de Droit commercial, de Comptabilité commer-

ciale, de Physique, de Géométrie, de Mécanique industrielle et de Langues étrangères, fondés par la Société libre d'Émulation, du Commerce et de l'Industrie, ont lieu tous les dimanches, à Sainte-Marie, de midi à trois heures.

École gratuite des Sourds-muets, *rampe Saint-Gervais.* — Cette école, fondée à Rouen, en 1835, par le généreux dévouement de M. l'abbé Lefebvre, ancien vicaire de Sainte-Madeleine, est, depuis la mort de ce vénérable ecclésiastique, dirigée par Mlle Lefebvre, sa parente.

THÉATRES.

Théâtre des Arts. — Ce théâtre fut édifié en 1775, sur les dessins de François Gueroult, architecte de cette ville.

La salle actuelle, dont la coupe est heureuse, agréable et commode, a été restaurée et modifiée en 1859 ; elle peut contenir 2,000 personnes.

Le péristyle donnant sur la rue des Charrettes décrit un quart de cercle, et se compose de colonnes de l'ordre ionique. Sur l'entablement qu'elles supportent est sculpté le médaillon de Pierre Corneille, accompagné des figures de Melpomène et de Thalie.

Théâtre-Français. — Il existe un second théâtre, place du Vieux-Marché: le *Théâtre-Français*. Cet emplacement était autrefois occupé par un jeu de paume ; on y construisit une salle de spectacle, qui fut livrée au public le 2 février 1793. Elle ne peut contenir que 1,500 personnes.

On pourrait citer un troisième théâtre, *Théâtre du Cirque impérial*, rue Lafayette, destiné primitivement à l'usage d'un Cirque Olympique. Les représentations n'ont lieu qu'en hiver, et irrégulièrement.

PROMENADES DANS LA VILLE.

Cours de la Reine. — Cette promenade publique, créée en 1650, est une des plus belles de France ; elle offre tout ce qui peut charmer les regards. Sa longueur est d'environ 1 kilom. 300 mèt. Quatre rangées d'ormes règnent sur toute son étendue. Au nord, un fleuve majestueux parsemé d'îles verdoyantes, sillonné par les barques voyageuses du port Saint-Ouen, d'Oissel, de Tourville et d'Elbeuf, de l'autre côté de la Seine, de majestueuses montagnes, prolongeant à l'est un rideau magnifique ; au sud, des prés émaillés de mille fleurs, et le chemin de fer de Paris avec son vaste

embarcadère ; à l'extrémité orientale, l'immense prairie de Sotteville, dont l'œil cherche en vain les limites ; des maisons de campagne groupées çà et là dans le paysage ; d'humbles hameaux dans la plaine ou sur les hauteurs ; leurs modestes clochers, qui fixent la vue et l'empêchent de s'égarer dans l'espace, tout se réunit pour enchanter l'ami de la nature, assis ou se promenant sous les frais ombrages des allées.

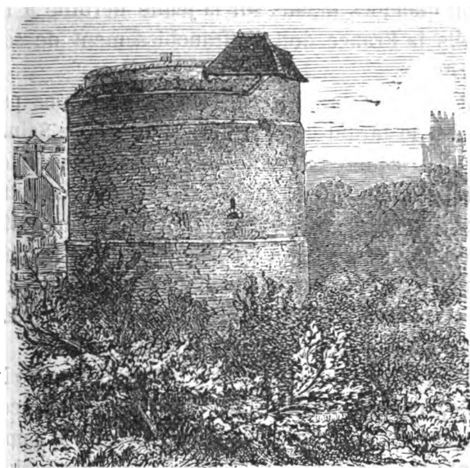
Au mois de février 1784, la ville étant sur le point de manquer de bois, il fut arrêté que les arbres du Cours seraient abattus. Brillante parure de l'été, ces nobles végétaux devinrent une ressource contre les rigueurs de l'hiver. Le 9 mars 1785, le Cours fut replanté.

Cours Dauphin. V. église *Saint-Paul*, p. 78.

Avenue du Mont-Riboudet. — L'avenue du Mont-Riboudet, percée à travers un ancien marais, est plantée d'une quadruple rangée d'ormes. C'est aujourd'hui la principale entrée de Rouen, en venant du Havre ou de Dieppe. Le coup-d'œil est admirable, surtout du monticule. A gauche, un vaste amphithéâtre de jardins potagers ; à droite, d'immenses pâturages terminés par le fleuve ; plus près de la ville, un tableau de *marine*, si je puis dire ainsi, que Vernet eût été jaloux de reproduire : cela forme un ensemble qui ne peut

manquer de fixer délicieusement les regards du voyageur attentif.

Les Boulevards. — Ils occupent en très-grande partie la place des anciens fossés de la ville, et ont été exécutés entre les années 1770 et 1780. Les plantations premières remontent à près d'un siècle. C'est à M. de Crosne, alors intendant de la province, que la ville est redevable de cette magnifique ceinture.



Sur celui connu sous le nom de boulevard Bouvreuil, et qu'on a depuis appelé *boulevard Jeanne-*

d'Arc, était situé le château-fort bâti au XIII[e] siècle par Philippe-Auguste, et qui consistait en sept tours de différentes grosseurs reliées ensemble par des remparts. On voit encore l'une d'elles où l'on suppose que la Pucelle d'Orléans a été enfermée pendant qu'on instruisait son procès. Nous donnons le croquis de cette tour qu'on désigne sous le nom de tour du Donjon et nous renvoyons aux pages 10, 141 et 142 pour avoir quelques détails sur la jeune héroïne à laquelle la France doit l'affranchissement de son territoire.

Parmi nos promenades, nous ne devons pas oublier le Jardin des Plantes, le Jardin de Saint-Ouen, le square Solferino, la Bourse découverte, et le cours Boïeldieu. C'est à l'extrémité de cette promenade qu'on a érigé à Boïeldieu, en 1839, une statue en bronze d'après le modèle de Dantan jeune. Elle représente l'habile compositeur dans un moment d'inspiration, assis, ayant à ses pieds des cahiers et des instruments de musique.

Pour avoir une idée tout à fait complète de la ville, de son étendue et de son importance, l'étranger devrait gravir les hauteurs qui la dominent : Bonsecours, les côtes de Sainte-Catherine et des Sapins, celles du Mont-aux-Malades et de Canteleu, le dédommageraient amplement de ses

fatigues, en lui offrant les points de vue les plus variés et les plus délicieux; et, s'il voulait juger de la richesse du pays par la foule d'usines qui alimentent le marché de Rouen et en font une des villes les plus commerçantes de l'Empire, il n'aurait qu'à parcourir les fraîches vallées de Saint-Hilaire et de Darnétal, celles de Bapeaume, de Déville, de Maromme, du Houlme et de Bondeville, qui, liées ainsi avec Rouen, ne forment pour ainsi dire, qu'une seule et même ville.

PROMENADES HORS LA VILLE.

La beauté des environs de Rouen, la facilité qu'on a de les parcourir, le peu de dépenses qui en résulte, le charme délicieux qui naît de ces aimables excursions, tout se réunit pour déterminer l'étranger à ne point quitter la ville sans en avoir visité les alentours. Parcourons d'abord la chaîne de collines qui la domine circulairement à l'est, au nord et à l'ouest.

Bonsecours. — A 4 kilomètres de Rouen est *Bonsecours,* ou, pour être plus exact, *Blosseville-Bonsecours,* si connu dans la contrée par ses nombreux pélerinages. On y a bâti, sur les plans de M. Barthélemy, architecte de Rouen, et grâce aux

pressantes sollicitations de M. l'abbé Godefroy, une magnifique église, dans le style ogival du XIIIe siècle. C'est une petite basilique, terminée en abside à pans, un peu dans le genre simple et



pur de la *Sainte-Chapelle* de Paris, mais avec des bas-côtés. Le portail, large, de 21 m. 60 c., offre trois entrées, décorées de sculptures. Au tympan de la partie centrale, on voit, dans la partie infé-

rieure, une foule de malheureux accablés d'infirmités corporelles et morales, venant implorer la sainte-Vierge ; digne inscription pour un temple dédié à Notre-Dame de Bonsecours. Le haut de ce tympan est réservé à Marie, tenant l'enfant Jésus, que deux anges agenouillés encensent. Les cordons de la voussures sont peuplés d'anges, d'apôtres et de prophètes. Sur le tympan de la porte à gauche est placée sainte Anne, enseignant à lire à la jeune Marie ; sur celui de la porte à droite, Marie honorée par l'enfant Jésus et saint Joseph. Ces diverses sculptures ont été confiées à l'habile ciseau de M. Duseigneur. Une tour de forme pyramidale, accompagnée de deux campanilles et de clochetons, occupe le centre du portail, et complète ainsi le monument. La pyramide a 50 m. de haut, à partir du sol, et les campanilles présentent une élévation de 27 m. 30 c. La longueur de l'église est de 44 m., et la largeur de 17 m. Les grandes fenêtres de l'abside et celles du chœur sont ornées de vitraux peints, fabriqués à Choisy-le-Roy. Dans la partie inférieure du vitrail, le donataire est représenté à genoux, et son nom est gravé sur ce même vitrail. On a suspendu, à chaque pilier, une des bannières des corporations, qui figuraient dans le cortége, lors de l'inauguration du chemin de fer de Paris. Parmi les richesses

qui décorent l'église de Bonsecours, il faut citer particulièrement un magnifique maître-autel, une chaire dans le style du XIII[e] siècle, avec figures sculptées par M. Fulconis, et un buffet d'orgues, remarquable par sa construction et sa sonorité. Cette nouvelle église, érigée par souscription, remplace une chapelle du XIV[e] siècle, devenue insuffisante pour les besoins du culte.

Côte Sainte-Catherine. — Tout près de Bonsecours se présente la côte Sainte-Catherine. On peut s'y rendre également par les plateaux, en sortant de l'église, ou par la route de Paris, dite d'en haut, au sud, ou par une sente voisine du cimetière du Mont-Gargan, ou encore par les Petites-Eaux-Martainville, au nord. Moins fréquenté que les autres, ce dernier chemin est préférable peut-être par le tableau varié que présentent jusqu'au pied de la montagne, la rivière d'Aubette que l'on côtoie, les teintureries qu'elle alimente, les prés qui la bordent et les bosquets qui l'ombragent. En quittant l'Aubette, on suit un sentier tournant, protégé contre le soleil du midi, par les taillis élevés du *Bois-Bagnère*, qui s'étend sur le versant de la montagne, au nord et à l'est. Arrivé sur le planitre de la côte, un magnifique panorama se découvre à vos yeux. L'azur d'un beau ciel, l'éclat de l'atmosphère, l'aspect de la ville,

qui s'élève en amphithéâtre à vos pieds, la ceinture de feuillages dont l'entourent les boulevards, la Seine avec ses îles verdoyantes et ses nombreux navires, d'immenses prairies dont on n'aperçoit pas les limites, de vastes forêts qui se perdent à l'horizon méridional : tout cela compose un tableau ravissant dont les beautés solennelles échappent à la description.

Que le voyageur ne cherche pas, sur la côte Sainte-Catherine, l'antique abbaye de la *Sainte-Trinité-du-Mont*, ni la chapelle du *prieuré de Saint-Michel*, ni le fort d'où le marquis de Villars repoussa les assauts de Henri IV; rien de cela n'existe aujourd'hui, excepté deux débris de murailles menaçant d'écraser sous leur chute l'imprudent qui s'arrête à les contempler de trop près.

Darnétal. — De cette position, élevée de 130 m. au-dessus du niveau de la mer, en tournant ses regards vers le nord-est, on découvre la vallée de Darnétal, devenue si riche par l'industrie de ceux qui l'habitent (1). L'œil se repose avec complaisance sur la haute tour de *Carville*, tour

(1) Caché par les collines qui l'environnent, Darnétal ne peut être aperçu de loin. Cette ville manufacturière est située à 4 kilom. de Rouen, dont elle est presque un faubourg. Voyez, sur Darnétal, *Notice* publiée par M. Lesguilliez, en 1835.

gothique de forme carrée, dont Henri IV, suivant la tradition, fit un poste d'observation quand il assiégea le fort de la Ligue. N'oublions pas de dire qu'un détachement anglais, qui servait dans l'armée du roi, se conduisit bravement dans les différentes attaques dont il fut chargé.

Sapins. — Boisguillaume. — De l'autre côté de la vallée de Darnétal, vers le nord, sont les côtes de Saint-Hilaire, voisines de celles des Sapins, où se trouve le cimetière Monumental. Cette dernière se lie à la côte du Boisguillaume, dont les rues vertes, fraîches, solitaires, offrent autant de charmantes promenades que l'ami de la nature ne se lasse jamais de parcourir. Tout magnifique, cependant, tout admirable qu'est le point de vue pris des hauteurs du Boisguillaume, du côté de Rouen, il le cède, en quelque sorte, à celui de la montagne Sainte-Catherine, qui s'avance, comme un promontoire superbe, au-dessus de l'immense vallée de la Seine, tandis que celle du Boisguillaume ou de Beauvoisine, se trouve au fond de la ligne circulaire décrite par les côtes de l'est à l'ouest, en inclinant au nord.

De même que la colline de Bonsecours, celle de Bihorel présente aujourd'hui, à son sommet, dans le style du XIIIe siècle, une jolie chapelle ornée de vitraux peints, avec deux bas-côtés et des galeries supérieures.

Saint-Aignan. — Mont-aux-Malades. — Le Boisguillaume touche à Saint-Aignan. On traversera cette dernière commune pour arriver au Mont-aux-Malades qui en est aujourd'hui une dépendance. Les archéologues, après avoir visité l'église paroissiale du XIIe siècle, ne manqueront pas d'aller saluer en cet endroit les vénérables débris d'une seconde église dont la construction appartient à l'architecture romane. Si le voyageur est anglais, il saura que les rois-ducs ont laissé des souvenirs en ce lieu ; que Henri Ier prit plaisir à doter les frères de la bonne congrégation de Saint-Jacques ; que Henri II, son petit-fils, qui avait, dit un historien, « une inclination grandement « naturelle pour les pauvres lépreux, et désirant « attirer de tous côtés des peuples sur cette mon- « tagne, » y érigea une foire qui se tenait tous les ans, le 1er septembre (1). La belle situation du Mont-aux-Malades et la proximité de la ville ont engagé à fonder dans cette commune un petit séminaire qui renferme de nombreux élèves et une jolie chapelle dont la première pierre a été bénite le 19 mars 1860, par S. E. le cardinal de Bonnechose. Je recommanderai ensuite à tous

(1) Sur le prieuré du Mont-aux-Malades, voyez l'intéressant ouvrage de M. l'abbé Langlois.

ceux qui font une promenade dans ces environs, de se rendre sur le bord du versant méridional de la côte, s'ils veulent contempler un magnifique aspect.

Canteleu. — J'ajouterai que la côte de Canteleu ne doit pas être oubliée dans l'énumération de nos promenades, puisque la vue prise de son sommet est, sans contredit, l'une des plus étendues et des plus magnifiques qu'on puisse imaginer. Le château de Canteleu, qu'on pourrait appeler le *musée de Canteleu,* est d'ailleurs, en quelque sorte, un domaine public, grâce à l'extrême complaisance du propriétaire ; étrangers et nationaux, s'ils sont amis des arts et de la nature, peuvent compter, de la part de M. le baron Elie Lefebvre, sur un accueil plein de politesse et d'urbanité.



CIMETIÈRES.

Il existe en ce moment sept cimetières pour les catholiques, et un huitième pour les protestants. Un grand nombre de demandes ayant été formées par les familles pour obtenir la faculté d'élever un monument sur la tombe d'un parent, et les autorisations de cette nature ayant été toujours accordées, il en est résulté une diminution sensible de terrain pour les inhumations L'adminis-

tration municipale dut prévoir les conséquences qui pouvaient en résulter, et, le 24 avril 1823, sur la proposition de M. de Martainville, maire alors, le conseil décida qu'un cimetière monumental serait établi à l'est de Rouen, sur une portion de la côte des Sapins.

Le nouveau cimetière comprend une superficie de 5 hectares environ, entouré de murs. La chapelle s'élève sur le point culminant de la côte. Au moyen du Cimetière monumental, les familles ne craindront plus, à chaque instant, de voir enlever la pierre funéraire qu'elles auront placée sur les restes d'un parent ou d'un ami, ni de s'égarer, dans le séjour du repos éternel, à la recherche des objets de leur tendresse et de leurs regrets.

Parmi les tombeaux les plus remarquables, nous citerons ceux élevés à Boïeldieu, à E.-H. Langlois, à Marquis, à Dumée, à Court et à MM. Fleury et Verdrel, anciens maires de Rouen.

CHEMINS DE FER.

DE ROUEN A PARIS, 137 KILOMÈTRES.

Embarcadère : rive droite, rue Verte.
— *rive gauche, quai du Grand-Cours.*
— *à Paris, rue Saint-Lazare,* 120.

Immense entreprise achevée dans l'espace de deux ans, et dont les dépenses peuvent être évaluées à 50 millions. L'inauguration de cette ligne, sans contredit l'une des plus pittoresques de France, a eu lieu le 3 mai 1843, en présence du duc de Nemours, du duc de Montpensier, son frère, de plusieurs ministres, pairs de France, députés, généraux ; en un mot, d'un grand nombre de notabilités de tous genres. Jamais cérémonie n'avait été aussi brillante et n'avait attiré à Rouen un aussi grand concours d'étrangers. Dans cette fête d'inauguration, qui a duré deux jours, l'administration municipale a fait preuve d'intelligence et de goût, en imitant, sur une grande échelle, les fêtes populaires de Belgique, de Suisse et d'Allemagne ; les populations voisines de tout l'arrondissement (157 communes, 248,115 habitants), les divers corps d'états, le commerce,

l'industrie, les arts et les lettres, le clergé même, avaient été conviés à cette fête vraiment nationale, et leurs nombreux représentants faisaient partie du cortége.

La ligne de Rouen à Paris a 137 kilom. de long sur 10 m. de large. Elle est parcourue en 3 heures 15 min. sans stations, et en 4 heures 5 min. avec stations.

L'ingénieur anglais, M. Joseph Locke, connu par la construction du chemin de fer de Londres à Southampton, a donné les plans de cette ligne; MM. Mackensie et Brassey en ont été les entrepreneurs. Les actions ayant été prises par des capitalistes français comme par des capitalistes anglais, des ouvriers des deux nations ont été employés indistinctement pour l'exécution de cette ligne. Les actions ont été émises au prix de 500 fr. Les locomotives ont été construites aux Chartreux, près Rouen, dans le bel établissement de fondrie de MM. Alcard, Buddicom et Ce, transféré depuis à Sotteville, sous le nom de Buddicom et Ce.

Le tunnel de Tourville a 435 mèt. de long.
— de Venables, 346 mèt.
— de Villers, 1,700 mèt.
— de Bonnières à Rolleboise, 2,625 mèt.
— de Batignoles, 329 mèt.

Les stations intermédiaires sont :

Oissel, 11 kilom.; Tourville (Elbeuf), 13 ; Alizay (Pont-de-l'Arche), 18 ; Saint-Pierre (Louviers), 30 ; Gaillon (les Andelys), 44 ; Vernon, 57 ; Bonnières, 68 ; Rosny, 74 ; Mantes, 80 ; Épône, 88 ; Les Mureaux (Meulan), 96 ; Vernouillet (Triel), 102 ; Poissy, 111 ; Étoile-de-Conflans, 115 ; Maisons, 120 ; Paris, 137.

Il est alloué à chaque voyageur 30 kilog. de bagages sans supplément de prix.

DE ROUEN A CAEN, BAYEUX ET CHERBOURG, PAR SERQUIGNY.

(Gare rive gauche, quai du Grand-Cours.)

On compte de Rouen à Caen 160 kilom. Les lieux de station sont :

Oissel, Tourville, Elbeuf, La Londe, Bourgtheroulde, Thuit-Hébert, Saint-Léger-Boissey, Glos-Montfort, Pont-Authou, Brionne, La Rivière-Thibouville, Serquigny, Bernay, Saint-Mards-Orbec, Lisieux, Mesnil-Mauger, Mézidon, Moult-Argences et Caen.

L'inauguration de la ligne de Paris à Caen a eu lieu en 1856, et celle de Caen à Cherbourg, en 1858.

Les stations entre Caen et Cherbourg, sont :

Bretteville-Norrey, Audrieu, Bayeux, Le Molay-Littry, Lison, Isigny, Carentan, Chef-du-Pont, Montebourg, Valognes, Sottevast, Couville et Martinvast.

DE ROUEN AU HAVRE.

A Rouen, rue Verte. — Au Havre, avenue de Paris.

93 kilomètres, à partir de Quatremares,

89 — — de Rouen.

Cette ligne, commencée en octobre 1843, a été entièrement terminée en mars 1847. Elle quitte le chemin de Paris à Quatremares, et s'élève par une pente continue jusqu'à la Seine, qu'elle traverse par un pont de huit arches, chacune de 40 mèt. d'ouverture, appuyé sur l'île Brouilly, et élevé de 14 mèt. au-dessus de l'étiage. Elle se dirige vers la pointe de la montagne Sainte-Catherine, dont le tunnel a 1,040 mèt. de longueur, et à la sortie duquel la vallée de Saint-Hilaire est traversée par un viaduc de 19 mèt. de haut, sur une longueur de 600 mèt. La ligne pénètre ensuite sous les boulevards Saint-Hilaire et Beauvoisine, dans une étendue de 1,460 mèt. Là elle se montre à ciel ouvert quelques instants. A partir de la rue

16

Verte, un nouveau tunnel de 1,134 mètres se dirige sous les faubourgs Bouvreuil et Cauchoise, et sous le cimetière Saint-Gervais. Le chemin sort en tranchée ouverte au pied de la côte du Mont-aux-Malades, et se prolonge ainsi jusqu'à Déville. Tout ce parcours présente 10 kilom., et a occasionné une dépense de 10 millions.

La ligne continue à suivre la droite de la route de Dieppe par Maromme, Houppeville, passe près de Malaunay, où elle traverse la vallée à une élévation de 29 mèt., sur 700 mèt. de long; elle entre immédiatement dans les hauteurs de Pissy-Pôville, qu'elle traverse par un tunnel de 2,200 mètres; puis elle suit les hauteurs jusqu'à ce qu'elle atteigne la vallée de Barentin, qu'elle franchit au moyen d'un immense viaduc de 31 mèt., sur une étendue de 700 mèt. Cette partie de la ligne, depuis Rouen, comprend le plus grand nombre de travaux d'art. Après avoir laissé Barentin à gauche, le chemin se dirige vers Pavilly, et de ce point s'élève jusqu'au sommet du pays de Caux, à la droite d'Yvetot. Là, il traverse un plateau immense dans un parcours d'environ 16,000 mèt.; mais, en approchant de la mer, les accidents de terrain reparaissent. Aux abords de Bolbec, de grands terrassements ont été nécessaires pour que la ligne fût maintenue aussi près que possible

de cette ville, qu'on laisse à gauche; puis on retrouve un nouveau plateau, mais on est à plus de 100 mèt. au-dessus du niveau de la mer; et, pour descendre à Harfleur, on n'a devant soi qu'une distance de 12 kilom., ce qui a forcé de donner ici, au chemin, une pente de 8 à 9 millim. Passé Harfleur, la ligne traverse les prairies de Graville, parallèlement au canal d'Harfleur, et vient aboutir au bassin Vauban.

La distance est franchie en deux heures et demie. La dépense totale des travaux peut être évaluée à 50 millions. Les actions ont été émises à 500 fr. M. Joseph Locke en a été l'ingénieur en chef, et MM. Mackensie et Brassey les adjudicataires-entrepreneurs.

Les stations intermédiaires sont :

Maromme, 6 kilom.; Malaunay, 10; Barentin, 18, Pavilly, 19; Motteville, 31; Yvetot, 38; Alvimare (Fauville), 49; Bolbec et Nointot, 58; Beuzeville (Fécamp), 63; Saint-Romain, 72; Harfleur, 83; le Havre, 89.

DE ROUEN A FÉCAMP, 80 KILOMÈTRES.

A Rouen, rue Verte.

On prend le chemin de fer du Havre jusqu'à la station de Beuzeville. La distance de ce point à

Fécamp est de 17 kilomètres. Les stations intermédiaires sont : Grainville, Goderville et les Ifs.

DE ROUEN A DIEPPE, 62 KILOMÈTRES.

A Rouen, rue Verte. — A Dieppe, quai du Bassin-à-Flot.

En sortant de la rue Verte, le railway passe sous les faubourgs Bouvreuil et Cauchoise et sous le cimetière Saint-Gervais ; il suit à ciel ouvert, et pour ainsi dire à mi-côte, les collines du Mont-aux-Malades et de Déville, que l'on quitte pour entrer dans un tunnel, un peu avant d'arriver à Maromme. De ce point, jusqu'à Clères, il remonte le cours de la rivière de Cailly, en traversant une belle et riche vallée qu'animent principalement un grand nombre d'usines, et où sont établies les communes de Bondeville, du Houlme, de Malaunay et de Monville.

Jusqu'à l'embranchement des chemins du Havre et de Dieppe, on voyage sur une route à double voie, mais au-delà le chemin de fer n'en présente plus qu'une seule. Arrivé à Saint-Victor-l'Abbaye, la ligne ferrée, pénétrant dans la charmante vallée de la Scie, passe dans le bourg d'Auffay, dont la grande et belle église du XIIIe siècle attire l'attention du voyageur. Un instant après, on atteint Longueville, et le temps d'arrêt qui a lieu

à cette station permet de considérer sur le sommet de la colline, à droite, les ruines d'un ancien château-fort qui rappelle à la fois le nom de l'un des compagnons du Conquérant, Gaultier-Giffart, comte de Buckingham, et celui de la duchesse de Longueville, qui prit une part si active dans les guerres de la Fronde.

Après avoir traversé successivement les villages de Dénestanville, Crosville, Anneville, Charles-mesnil, et avoir franchi le souterrain de 1,600 mèt. de long qui conduit de la vallée de la Scie à la célèbre vallée d'Arques, on entre dans la ville de Dieppe, émerveillé du magnifique spectacle qui se déroule à la vue.

Stations intermédiaires : Maromme, 6 kilom.; Malaunay, 10 ; Monville, 17 ; Clères, 23 ; Saint-Victor, 32 ; Auffay, 36 ; Longueville, 45 ; Saint-Aubin, 55; Dieppe, 62.

ROUEN A AMIENS, 117 KILOMÈTRES.

Gare, boulevard Martainville.

Stations : Darnétal, Morgny, Montérollier, Buchy, Sommery, Forges-les-Eaux, Gaillefontaine, Formerie, Abancourt, Fouilloy-Aumale, Poix, Famechon, Namps, Bacouel et Saleux.

Ce chemin a été ouvert le 1er mai 1867.

ENVIRONS DE ROUEN.

LA SEINE, DE ROUEN A JUMIÉGES.

Quevilly, Val-de-la-Haye, Moulineaux, la Bouille, Caumont, Saint-Georges-de-Boscherville, Duclair, Jumiéges.

58 kilomètres (1).

Depuis le mois de juin jusqu'à la fin de septembre, un bateau à vapeur pour le Havre marche presque tous les jours, et ne met pas plus de temps à faire la route que ne mettaient autrefois les diligences. Il stationne quai d'Harcourt. Ce bateau prend des voyageurs pour les points intermédiaires les plus importants du voyage, tels que Duclair, la Mailleraye, Caudebec, Villequier, Quillebeuf et Honfleur. L'heure du départ varie suivant l'heure de la marée, et cette heure est calculée de manière à ce que le steamer trouve assez d'eau pour entrer dans le port du Havre.

(1) Par terre, la distance de Rouen à Jumiéges n'est que de 22 kilom. Un omnibus pour Duclair part tous les jours, rue de Fontenelle, 46, à 4 heures du soir, et revient, le lendemain, de Duclair à Rouen à 7 heures du matin. Il prend des voyageurs pour Saint-Georges-de-Boscherville.

Si le voyageur s'arrête à la Bouille, il peut prendre pour cette destination un steamer qui part plusieurs fois par jour à heure fixe. Suivons donc notre itinéraire par le fleuve, comme étant, selon nous, la voie la plus agréable pour se rendre à Jumiéges, point extrême de notre pérégrination,

Pendant une certaine distance, à partir de Rouen, la rivière est semée d'iles plantées de saules, de peupliers et même de pommiers et de pruniers. Une vigoureuse végétation se fait remarquer tout à l'entour de Rouen. Les collines qui ceignent la ville sont couvertes de jolies maisons de campagne. Celles au nord et au nord-est appartiennent au Boisguillaume, au Mont-Fortin et au Mont-aux-Malades.

Bapeaume (R. D.) (1), est le premier point devant lequel on passe ; c'est l'embouchure d'une large, industrieuse et riche vallée, qui comprend Déville, Maromme et le Houlme.

Petit-Quevilly (R. G.). — Il existe encore dans cette commune la petite chapelle de Saint-Julien, seul débris d'une ancienne léproserie fondée par Henri II, roi d'Angleterre, vers 1160. Le style est normand, les fenêtres de l'abside et les portes sont à plein-cintre. Cet édifice sert de chapelle

(1) R. D. signifie rive droite, et R. G. rive gauche.

à l'hôpital qu'on vient de fonder aux Chartreux.

Canteleu (R. D.), commune située sur le haut de la colline, présentant une pittoresque église et trois châteaux de quelque importance. Le plus éloigné et aussi le plus ancien appartient à M. le baron Élie Lefebvre, et renferme une collection de gravures anciennes et modernes et divers objets d'histoire naturelle.

Croisset (R. D.), hameau dépendant de Canteleu, situé au pied de la colline, sert de lieu d'embarquement aux personnes qui veulent se rendre à Rouen par le Petit-Quevilly.

Dieppedalle (R. D.), longue rue séparée de la Seine par le chemin de halage, offre une suite de jolies maisons de campagne et quelques établissements industriels. Le bâtiment à plusieurs étages, surmonté d'un petit clocher, est connu sous le nom de Sainte-Barbe ; il faisait partie d'un ancien couvent de ce nom.

Grand-Quevilly (R. G.), possédait jadis un temple protestant capable de recevoir 10,000 fidèles ; mais, en 1685, d'après un édit de Louis XIV, il fut fermé, puis rasé. Cet acte d'intolérance précéda de peu de temps la révocation de l'édit de Nantes, qui fut si fatale à la France en forçant une population intelligente à s'expatrier.

Petit-Couronne (R. G.), à 7 kilomètres de Rouen,

borné au nord par la forêt de Rouvray, où l'on rencontre encore quelques pierres druidiques. — Population 1,000 habitants.

Grand-Couronne (R. G.), bourg de l'arrondissement de Rouen, chef-lieu de canton, à 8 kilom. d'Elbeuf et à 10 de Rouen. — Population, 1,200 habitants.

Val-de-la-Haie (R. D.), commune maritime, à 10 kilom. de Rouen, dans une presqu'île bornée au nord par la forêt de Roumare. Le château situé sur une éminence, nommé la commanderie de Sainte-Vaubourg, appartient à Mme Fizeaux. — Population, 600 habitants. — On a élevé au Val-de-la-Haie un monument à la mémoire de l'empereur Napoléon Ier, pour perpétuer le souvenir du transbordement de ses cendres, du steamer la *Normandie* sur la *Dorade n*o 3, transbordement qui eut lieu en cet endroit de la Seine, le 9 décembre 1840.

Hautot (R. D.), commune de 300 habitants, à 12 kilom. de Rouen, dans une agréable position. Le château, situé à mi-côte, est la propriété de M. Bataille, conseiller d'État.

Soquence (R. D.), hameau dépendant de Sahurs, où l'on remarque un château à tourelles, bâti récemment dans le style d'architecture adopté sous Louis XII, et appartenant à M. de Bonneval.

Sahurs (R. D.), charmant village s'élevant en pente douce, à l'extrémité de la chaîne de collines que nous suivons depuis Rouen. L'église est pittoresquement située ; le château, de belle apparence, appartient à la famille de Trémauville.

Moulineaux (R. G.), village de peu d'importance, situé sur la grande route de Rouen à Pont-Audemer, possède une jolie petite église des premiers temps de l'ogive, pieuse fondation de Blanche de Castille, mère de saint Louis. Tout près de là, sur la cime de la colline, sont quelques vestiges de fortifications, que tout le monde, selon la tradition, prétend dépendre du château de Robert-le-Diable, sorte de Barbe-Bleue normand, qui assassinait ses amis, ses maîtresses, et qui, après s'être vendu au diable, se fit hermite en dernier lieu. Quelques auteurs supposent que ce surnom doit appartenir au duc Robert Courte-Heuse, fils de Guillaume-le-Conquérant.

La Bouille (R. G.), gros bourg très-animé et connu comme lieu de passage pour un grand nombre de voyageurs qui se rendent de Rouen à Routot, Bourgtheroulde, Bourgachard et Pont-Audemer. Des bateaux à vapeur spéciaux font, tous les jours, quatre fois le trajet de Rouen à la Bouille, dont la distance est de 20 kilom. La vue dont on jouit au pied du moulin situé au sommet

de la côte, est l'une des plus étendues et des plus belles qu'on puisse trouver à plusieurs kilomètres à la ronde.

Caumont (R. G.) possède des carrières de pierres blanches de bonne qualité, employées à Rouen et dans les environs pour diverses constructions. On signale ici aux géologues et aux minéralogistes des grottes remplies de pétrifications, de stalactites, de cristallisations d'une forme bizarre et curieuse. Les hauteurs sont couvertes de jolies maisons de campagne et de bois dépendant de la forêt de Mauny.

Bardouville (R. G.), commune de 350 habitants, dans une presqu'île formée par la Seine. Le château est situé à mi-côte, en face l'église de Saint-Georges-de-Boscherville.

Saint-Georges ou **Saint-Martin-de-Boscherville** (R. D.), commune à 8 kilomètres de Rouen, par terre, située entre la route du Havre et la Seine, possédait jadis une abbaye de Bénédictins de quelque célébrité, dont il ne reste plus que l'église et la salle capitulaire. Cette église est un des monuments les plus anciens et les mieux conservés de la Normandie ; elle fut fondée par Raoul de Tancarville, chambellan de Guillaume-le-Bâtard, quelques années avant la conquête, et consacrée en présence du fondateur.

C'est ce qu'on a constaté par une inscription scellée dans le mur du collatéral gauche, en 1849 :

PAR LA PIEUSE MUNIFICENCE
DE RAOUL DE TANCARVILLE
GRAND CHAMBELLAN DE GUILLAUME II,
DIT LE CONQUÉRANT,
DUC DE NORMANDIE,
CETTE ÉGLISE
A ÉTÉ CONSTRUITE
ENTRE LES ANNÉES 1050 ET 1066.
LAUS DEO, PAX VIVIS, REQUIES DEFUNCTIS.

En mémoire de cette fondation,
la Société française
pour la conservation des monuments historiques,
a fait placer cette inscription
sous les auspices de monseigneur
Blanquart de Bailleul,
l'an de N. S. MDCCCXLIX.

Au haut d'une plaque de marbre noir est gravé l'écusson des Tancarville : de gueules à l'écu d'argent en abyme, entouré de six angemmes d'or posées en orles, avec la devise : *Tancarville à Notre-Dame.*

La précision de date qu'on peut donner à ce monument en fait un type d'architecture normande du XI[e] siècle. Les proportions de cette église sont vastes et le plan en est simple. Son portail acci-

dental se compose d'une porte circulaire, ornée de moulures en zigzags et becs d'oiseau, laquelle est surmontée de deux rangs de fenêtres à plein-cintre ; de chaque côté s'élève une tour carrée surmontée d'une campanille, dans les fenêtres de laquelle on remarque l'arcade pointue dans sa naissance. Mais à l'exception de cette partie, tout le reste est normand. L'église à 66 mèt. 90 c. de long. sur 19 mèt. 49 c. de large ; elle est composée de trois nefs parallèles de la même longueur et de deux petites plus courtes, occupant les deux extrémités du transept. Mais il est à remarquer que la nef du milieu et les deux nefs extérieures se terminent seules en absides semi-circulaires ; les deux nefs intermédiaires finissent extérieurement par une muraille plate, formant angle droit avec leurs côtés, et intérieurement par un quart de cercle fait aux dépens de cette même muraille. Il est à remarquer aussi que les absides des deux petites nefs ne vont que jusqu'à la moitié de la hauteur de l'édifice, séparé là en deux étages par de lourdes colonnes. On serait porté à trouver dans cette disposition quelque ressemblance avec la cathédrale de Winchester.

La salle capitulaire qui tient à l'église date de 1157 ; aussi retrouve-t-on dans son architecture le mélange du plein-cintre et de l'ogive. Les

chapitaux des colonnes représentent divers sujets tirés de l'Écriture sainte, et, comme ceux de l'église, ils sont extrêmement curieux et bizarres. L'intérieur présente une voûte à nervures; trois arcades semi-ciculaires, chargées des plus délicates sculptures, forment l'entrée de la salle. (Voy. *Essai sur l'église et l'abbaye de Saint-Georges-de-Boscherville*, par A. Deville.)

Peu d'instants après avoir quitté Saint-Georges-de-Boscherville, on arrive au hameau de la Fontaine, où l'on remarque les ruines d'un ancien édifice connu sous le nom de chapelle Sainte-Anne. Là, on retrouve la Seine, que l'on suit pendant l'espace de deux kilom., tandis qu'une chaîne de roches, qui se prolonge jusqu'à Duclair, borne la route à droite. Parmi ces rochers on en remarque deux qui doivent à leur élévation le surnom de *chaire de Gargantua.*

Duclair. — Bourg considérable sur la rive droite de la Seine, à 8 kilom. de Saint-Georges-de-Boscherville, et à 16 kilomèt. de Rouen par terre, possède une vieille église qui ne manque pas d'un certain intérêt. Duclair est renommé par ses canards, par ses aloses, par ses excellents fruits.

La Seine, pour la seconde fois, fait un immense circuit, tandis que la grande route coupe en

droite ligne, à travers la péninsule, au milieu de laquelle on aperçoit les deux tours de l'abbaye de Jumiéges. C'est un peu au-dessus du château du Taillis, à Yainville, qu'on trouve, à gauche, le chemin vicinal qui conduit à Jumiéges. Si l'on était à pied ou à cheval, on pourrait, de Duclair, traverser la forêt de Jumiéges, ce qui raccourcirait un peu la route, et la rendrait plus agréable.

Jumiéges était l'établissement monastique le plus important des bords de la Seine. Son antiquité, ses immenses constructions, le nombre de ses religieux qui, pendant tout le cours du moyen-âge, exercèrent une si active et si puissante influence, lui valurent une célébrité européenne. Jadis asile de bien des grandeurs, cette vénérable abbaye se voit encore élevant ses ruines majestueuses au milieu des habitations modernes qui l'environnent. On a parfois comparé ce type d'architecture religieuse à certaines églises romanes des bords du Rhin, en raison de la simplicité et de la noblessse de sa façade occidentale, accompagnée de deux tours carrées, lesquelles, aux deux tiers de leur hauteur, changent de forme et se terminent en tours octogones. Le portail s'avance d'une manière inusitée entre ces tours. L'extrémité orientale n'est plus qu'un monceau de

débris ; au centre, les restes encore subsistants de la lanterne laissent deviner la grandeur des dimensions de la tour. Les tours sont privées de leurs clochers ; le toit de la nef et celui des collatéraux n'existent plus. Le pavé du sanctuaire a fait place aux herbes sauvages ; les statues historiques qui décoraient cette église, le mausolée où fut déposé le cœur d'Agnès Sorel, tout, en fait d'ornementation, a disparu dans cette illustre abbaye. Que de regrets ne doit-on pas éprouver aujourd'hui à la vue de ces immenses débris, en songeant que ces tristes mutilations auraient pu être évitées, si l'on eut donné à l'église abbatiale de Jumiéges la même destination qu'à celle de Saint-Georges-de-Boscherville et de Saint-Ouen de Rouen, qui, toutes deux, sont devenues églises paroissiales !

S'inspirant des goûts de son prédécesseur, qui de l'ancienne maison du concierge a fait une résidence d'été et presque un musée d'antiquités, le propriétaire actuel de ces ruines veille heureusement à leur conservation, et manifeste hautement ainsi son respect pour les vieux souvenirs. La place où reposait le cœur d'Agnès Sorel (ou Sourel) est indiquée par une plaque de marbre noir. La *Dame de Beauté* mourut au Mesnil-sous-Jumiéges, où son royal amant lui avait fait disposer une résidence. Elle fut l'une des bienfaitrices

de l'abbaye, et les moines réclamèrent son cœur, tandis que ses dépouilles mortelles furent transportées à Loches, en Touraine. Un monument découvert il y a quelques années au milieu des décombres, a vivement excité la curiosité des archéologues. Il consiste dans les effigies mutilées de deux jeunes hommes en costume royal, la tête ceinte d'une couronne, et que l'on suppose être les *Énervés*. Ces Énervés, selon une vieille chronique qui avait déjà fait naître quelques contestations parmi les antiquaires, étaient les deux fils de Clovis II, qui, s'étant révoltés pendant l'absence de leur père, et lui ayant même déclaré la guerre, furent condamnés, au retour du roi, à avoir les nerfs des bras et des jambes coupés. Placés ensuite dans un bateau et abandonnés sur la Seine, ils furent portés par le courant jusqu'à Jumiéges, où les moines les reçurent avec bonté, et où ils passèrent le reste de leurs jours. Le tombeau des Énervés, dans le style du XIIIe siècle, présentant des costumes du temps de saint Louis, est loin d'éclairer ce fait, qui, selon la chronique, remonterait au VIIe siècle. L'abbaye de Jumiéges (Gemeticum) fut fondée en 654 par saint Philbert ou Filibert.

L'église paroissiale, quoique non achevée, présente de belles parties et surtout quelques vitraux

remarquables du XVIe siècle (1). (Voy. *Histoire de l'abbaye de Jumiéges*, par Deshayes; — *Essai sur les Énervés de Jumiéges*, par E.-H. Langlois.)

LA SEINE DE ROUEN A ELBEUF

Oissel, Orival, Elbeuf.

28 kilomètres.

Le paysage, tout le long des rives de la Seine, présente des aspects très-variés : tantôt charmant avec ses modestes villages et ses simples vallons, tantôt magnifique avec ses vieux châteaux, ses ruines historiques, ses sombres forêts, il devient attristant et monotone lorsqu'il nous montre ses coteaux nus et arides, et ses falaises crayonneuses et blafardes. Oissel, Elbeuf, Pont-de-l'Arche, la côte des Deux-Amants et le Château-Gaillard sont les points les plus intéressants à visiter dans cette partie des départements de la Seine-Inférieure et de l'Eure, baignés par la Seine. Pour ceux qui

(1) Comme nous l'avons indiqué ci-dessus, Jumiéges est en dehors de la grande route, de sorte qu'il ne faut pas s'attendre à traverser ce bourg en diligence. Pour jouir des ruines, on est forcé d'en faire l'objet d'une promenade particulière. Des mains de M. Casimir Caumont, l'abbaye de Jumiéges est passée dans celles de M. Lepel-Cointet.

trouveraient la voie fluviale trop longue, le chemin de fer est là à leur disposition et les y conduira en quelques instants.

Au lieu d'aller jusqu'à Andely, nous nous arrêterons à Elbeuf qui est, de ce côté, le point le plus important dans le voisinage de Rouen. Prenons alors le bateau d'Elbeuf qui stationne quai Napoléon, en face la porte Guillaume-Lion; quittant le port de Rouen, nous laissons à gauche l'église de Saint-Paul, la montagne de Sainte-Catherine, la nouvelle basilique de Bonsecours, et à droite la majestueuse et fraîche avenue du Grand-Cours, l'embarcadère du chemin de fer de Paris et les vertes prairies de Sotteville, de Quatremares et de Saint-Etienne-du-Rouvray. Ce fut dans la forêt de Saint-Etienne-du-Rouvray que Guillaume-le-Conquérant, étant à la chasse, reçut la nouvelle de la mort d'Édouard-le-Confesseur et de l'usurpation d'Harold. Jetant de nouveau les regards à gauche, nous remarquons Belbeuf, environné de belles avenues, Saint-Adrien avec son humble chapelle et ses roches escarpées, les Authieux et Tourville, tandis qu'à droite, nous avons Oissel, où l'on a établi un pont pour le service du chemin de fer, et auquel divers accroissement donnent la physionomie d'un petit port.

Ici la Seine change de face, les coteaux de la

rive droite (pour nous la gauche) font place aux vallées, les vallées de la rive gauche (pour nous la droite) font place aux coteaux. La Seine dans ces parages est semée d'îles charmantes, plantées de saules et de peupliers. A peine avons-nous dépassé Oissel que nous rencontrons les rochers d'Orival qui se prolongent jusqu'à Elbeuf. Leurs faces grisâtres ou noircies par le temps, la végétation douteuse qui couvre leurs flancs arides, les affaissements et renflements alternatifs de ces côtes présentent une singulière ligne de formes fantastiques, et une série de tons et d'effets bizarres. Au pied de ces montagnes menaçantes s'élèvent çà et là de frêles maisonnettes, et, à mi-côte, sur une plate-forme étroite et ombragée de noyers aux rameaux immenses, se cache une modèste chapelle, dont la majeure partie a été creusée dans le roc.

Elbeuf touche à Orival et doit être classé avec raison parmi les villes les plus importantes de la Normandie. C'est une ville essentiellement manufacturière, et si Rouen peut être comparé à Manchester, Elbeuf doit être appelé le Leeds de la France, comme siége principal de la fabrication du drap. Plus de la moitié de ses 20,000 habitants et environ 25,000 personnes des communes environnantes, sont employés au tissage ou à d'autres

parties de cette branche d'industrie. Sa position sur la rive gauche de la Seine contribue à sa richesse. La fabrique d'Elbeuf se trouvait déjà dans l'état le plus florissant sous l'administration éclairée de Colbert, lorsque la révocation de l'édit de Nantes vint suspendre le cours de sa prospérité. Un grand nombre d'habiles fabricants allèrent porter leur industrie à Leeds, Norwich et Leicester. La fabrique d'Elbeuf ne reprit son ancienne splendeur qu'en 1814, c'est-à-dire seulement après la séparation de la Belgique de la France. Cette circonstance, en la délivrant d'une concurrence redoutable, lui donna une telle impulsion qu'elle tripla ses produits. La valeur des draps qu'on y confectionne annuellement (y compris Caudebec et Saint-Pierre-lès-Elbeuf), peut s'élever à 100 millions. Les matières premières mises en œuvre pour cette industrie consistent en laines de France, d'Allemagne, d'Australie, de Russie, d'Espagne et de Buenos-Ayres. Elbeuf est une ruche où tout le monde travaille, disait Napoléon, c'est la ville intelligente entre toutes. Elbeuf comprend deux églises paroissiales : Saint-Étienne et Saint-Jean. La première, située sur une plate-forme élevée, présente à l'intérieur quelques pendentifs et de beaux vitraux des XVe et XVIe siècles. Le plus curieux offre des traits de la

vie de saint Roch, patron des tisserands ; on y voit deux ouvriers travaillant ensemble sur un métier, et un autre faisant tourner l'ourdissoir. La seconde église, située dans la rue qui conduit au port, est plus vaste, mais moins ancienne que l'autre. Parmi différents vitraux qu'elle renferme, il faut noter celui qui fût donné par le corps des drapiers de la ville vers 1466 ; il représente dans le couronnement de la verrière une *force* à tondre les draps, flanqué de deux *croisées de chardons* qu'on emploie à les apprêter. Ce vitrail et celui de Saint-Etienne prouvent d'une manière certaine que l'origine de la fabrique d'Elbeuf remonte bien au-delà du ministère de Colbert, et qu'on a confondu l'époque de cette origine avec celle des réglements donnés par ce ministre en 1667. Nous remarquons sur le rivage des cabanes, sorte de maisons flottantes où des ouvriers sont constamment occupés à laver la laine.

Elbeuf est à 16 kilom. de Rouen par terre, et à 28 par la Seine. Il communique avec la rive opposée par un pont suspendu établi à Saint-Aubin. Par chemin de fer, les stations sont : Oissel et Tourville ; on s'y rend en 35 minutes.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES.



CULTE PROTESTANT.

MONUMENTS CIVILS.

HOSPICES.

ÉDIFICES REMARQUABLES.



ROUEN. — IMP. LECOINTE FRÈRES, RUE SAINT-NICOLAS, 30.

